

233
JEAN DE LA BRÈTE

Cherbonnel, Alice

Les

Deux Sommets

UC-NRLF



SB 596 201



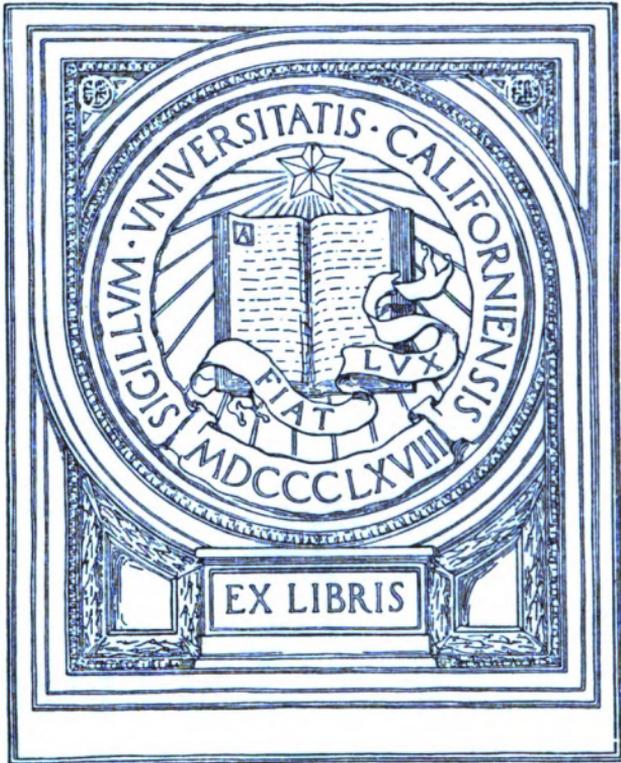
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

Tous droits réservés



816
C52
den

LES DEUX SOMMETS

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Mon Oncle et mon Curé.....	1 volume.
<i>(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
Le Comte de Palène.....	—
Le Roman d'une Croyante.....	—
Un Vaincu.....	—
<i>(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
Badinage.....	—
Vieilles gens, vieux pays.....	—
Aimer quand même.....	—
Rêver et vivre.....	—
Un Obstacle.....	—
Un Caractère de Française.....	—
Les Deux Sommets.....	—

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1910.

JEAN DE LA BRÈTE, *trad.*

LES
DEUX SOMMETS

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

70 1920
ALPHABET

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et C^{ie}.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

LES DEUX SOMMETS

LETTER OF
 I. A. BOBINA

15 juin 1914.

« O Destinée, que vos jeux sont bizarres ! »
 Quel personnage adressait cette apostrophe
 à la destinée ?

Était-il révolté ou ironique ? Je souhaiterais
 qu'il fût ironique, car j'ai compassion de
 ceux qui ne se soumettent pas tranquillement
 à la vie.

Lutter pour obtenir l'insaisissable ? A
 quoi bon ?

Ces trois mots renferment toute ma paisible
 philosophie. Vienne Noël prochain, il y
 aura trente-deux ans que je suis née, c'est
 dire que notre amitié, à ma philosophie et à
 moi, est déjà vieille.

De notre première rencontre, je ne dirai
 rien, si ce n'est que nous nous sommes tendu

la main devant mon miroir qui me révélait, à n'en pouvoir douter, ma grande insignifiance. Depuis ce jour mémorable, à part quelques brouilles, nous avons vécu en parfaite union.

Mes parents, que mon visage contrariait, m'ont mise, très jeune, en garde contre de fols espoirs; en même temps, leur sagesse vantait les petits bonheurs d'une vie indépendante et les qualités morales que chacun peut acquérir.

Le terrain, pour cette semaille, était fertile; le savaient-ils ou ont-ils jeté le grain au hasard? Je l'ignore. Je sais seulement que, ne me cramponnant pas à l'impossible, j'ai chassé, comme gens importuns, les regrets inutiles. Et lorsque des hommes, un peu vieux ou un peu pauvres, ont demandé ma main, j'ai refusé sans hésiter.

Serais-je donc romanesque? Je ne le crois pas.

Le cœur a de grandes affaires quand il ne s'occupe plus de lui-même, et j'espère que le mien n'a pas perdu son temps.

Aussi, on s'est habitué à me considérer comme une de ces théories courantes que

chacun accommode à son esprit. On la rétrécit, on l'étend, on la tourne et retourne d'après les besoins du moment, et sa souplesse fait oublier son principe initial — dans l'espèce, sa vie propre.

Cet être impersonnel a pris les vêtements sans éclat de Cendrillon, mais une Cendrillon moderne que nul habit éblouissant ne saurait transformer. Il est destiné à demeurer sous l'âtre, j'entends au moral, et agit sans bruit sous son habit cendré.

Un jour que, sans l'appliquer à moi-même, j'ébauchais cette idée devant Christian, il s'est écrié :

— C'est vrai ! Il y a de ces êtres-là... Mais, après tout, c'est toi, Marguerite, tout à fait toi !... Désormais, je t'appellerai dame Cendrillon.

— Tu ne me flattes pas ! dis-je en riant.

— Comment, je ne te flatte pas ? Ne sais-tu pas que les choses les plus modestes sont les soutiens de la société ? Prends le fameux bas de laine, par exemple ! Au moral, c'est identique.

C'était donner au bas de laine un air qui n'est point à dédaigner, et, selon les aperçus

de Christian, la force cachée de cette épargne devenait mystique sous sa simplicité.

Je lui livrai cette remarque.

— Pourquoi pas? a-t-il répondu avec le plus grand sérieux.

Je me mis à rire, peut-être pour cacher mon émotion.

C'est un cœur d'or que mon frère, un cœur qui saisit les moindres nuances, et je devinais quel sentiment délicat inspirait ses réponses.

Avec quelle légèreté de doigté il met la main sur des plaies imperceptibles!

Quoi qu'il en soit de nos idées alambiquées, le nom de Cendrillon m'est resté. On me l'a appliqué avec tant de gaieté et d'amabilité, qu'il m'est devenu cher.

N'est-ce pas curieux que moi, qui n'ai rien de remarquable, je trouve si facilement, près des miens, l'affection confiante que chacun désire? Affection d'une rare douceur et que des esprits supérieurs ne connaissent jamais.

Combien atteignent des rives lointaines sans avoir, dans leur course rapide ou agitée, goûté aux meilleurs suc?

Je pensais à tout cela tantôt en regardant une touffe de grandes marguerites; fleurs

vulgaires, non par elles-mêmes, mais parce qu'elles sont répandues partout et qu'on passe indifférent près d'elles; fleurs sans parfum, elles s'épanouissent dans tous les sols, car il leur faut un rien pour vivre.

Riant du rapprochement qui s'imposait à mon esprit, je leur disais :

« Vous... les poètes vous ont chantées, vous chanteront encore, mais moi... ma tête s'inclinera, fanée pour toujours, sans que la poésie se mêle de mes affaires. »

Après ce beau discours, je me suis remise en marche, et j'ai rencontré Christian qui m'avait aperçue de loin.

— A qui en as-tu, Marguerite? Tu as l'air bien gaie?

— Je causais avec mes homonymes.

— Et que leur disais-tu?

— Ah! c'est mon secret.

Christian a passé son bras sous le mien.

— Ton secret? Je crois à beaucoup de secrets, ou plutôt beaucoup de pensées derrière ce front tranquille. Tu devrais écrire ta vie.

Cette idée, comme un éclair, fit passer devant moi mon enfance paisible, ma jeunesse

sans secousses et mes sentiments toujours en mouvement.

-- Ma vie? répétais-je. Elle a été, elle est et sera si simple... qu'en dirais-je?

— Je ne parle pas des événements, mais de ta vie intime, personnelle. N'est-il pas singulier, dame Cendrillon, que nous sachions si bien nous raconter à toi, sans que jamais tu te sois racontée à nous?

Intérieurement, je répondais :

« Si vous vous racontez si bien, c'est peut-être grâce à mon silence sur moi-même. »

— Tu ne réponds pas, Marguerite?

— Le nom que tu m'as donné répond pour moi. Mes pensées sans couleur sont celles d'une Cendrillon.

— Allons donc!... les actes et l'attitude parlent.

Il me secouait affectueusement pour mieux accentuer son dire.

Cher Christian! il sait être encourageant, aimable; quand il commençait à parler et que je le prenais sur mes genoux, il avait déjà des mots qui dénotaient son excellente nature.

— Mon esprit t'inspire trop de confiance, répliquai-je en riant.

— Baste! je sais ce que je dis... j'ai même la prétention d'être seul à te pénétrer.

— Tu t'en vantes pour la première fois, dis-je gaiement.

— Je vieillis... et je réfléchis. Je comprends et vois, alors que, jadis, je me bornais à sentir. Qu'as-tu à dire?

Rien tout d'abord, car sa réponse m'étonnait; elle était profonde, sans qu'il s'en doutât, et me rappelait un mot extraordinairement vivant de Paul Bourget dans *l'Etape*.

— Je dis qu'à vingt ans on a parfois des réflexions plus profondes que son âge, Christian.

J'ai détourné la conversation en parlant du mariage d'Olga, mais l'idée était lancée et je l'exécute à l'insu de mon frère. Elle dissipera un vague malaise que j'appelle un peu d'ennui. Christian a mis l'outil dans ma main, dès ce soir, je le manie.

Plus tard, comme dans les romans, une nouvelle génération découvrira ma grosse écriture, et ces souvenirs sur des riens, sur les événements habituels de la vie l'intéresseront, parce que rien n'est insignifiant dans les reflets du passé.

Ce jugement est probablement puisé dans mes goûts personnels; je ne vois pas un vestige ancien sans tomber dans la rêverie; on m'en plaisante, et j'en ris moi-même, sans perdre aucune occasion de recommencer.

Avec cela, j'aime notre industrie, nos machines, nos ouvriers.

Quand j'étais enfant, mon père m'expliquait, du moins essayait de m'expliquer comment s'accomplit la transformation du sucre; il me semblait féerique qu'une chose si bonne sortît d'une betterave si laide. Plus tard, quand je compris l'art du raffinage, il s'est mêlé à mon intérêt je ne sais quelle assimilation poétique avec mes pensées enfantines sur les métamorphoses voulues par d'excellents génies.

Ils sont admirables, ces génies de la nature et de la science. Je me suis passionnée pour notre industrie, j'en ai appris l'antique histoire, j'en ai suivi les progrès par mes lectures et par les faits directs. Notre village de cinquante feux, nos nombreux ouvriers logés en dehors du village sont un aliment continuel à l'activité morale et matérielle; et je ne connais pas d'existence plus remplie

que celle d'un grand industriel qui comprend complètement son œuvre.

Mais je trouve délicieux d'échapper à cette activité pour gravir, au fond du parc, un sentier encaissé entre des talus ombreux. Il monte aux ruines de l'ancien manoir. Des parietaires cachent les pans de mur, le lierre tombe en lianes autour d'ouvertures qui ont été des portes, et de grands ormeaux ont prospéré dans l'ancienne cour. Il faut se glisser sous les branches pour parvenir aux restes mutilés du manoir.

Petit et modeste, il fut abandonné à la nature par mes grands-parents, qui construisirent plus bas, c'est-à-dire à mi-côte, la vaste maison que nous habitons.

Elle n'a aucun caractère, mais je n'en veux rien critiquer, car elle est confortable à souhait; surtout ma vie a passé et passera tranquille dans ses murs.

Une grande plate-forme, toujours fleurie, s'étend devant la façade, et de larges allées, contournant des pelouses, aboutissent à la route qui mène au village et au bourg.

Mais, aux allées sablées bien entretenues, je préfère l'étroit sentier qui suit un ruisseau

et se perd sous les arbres. Ce n'est point un Le Nôtre qui a dessiné le parc, mais ce dessinateur avait du goût. Il a su conserver les chemins moussus et, en même temps, donner à son œuvre l'allure moderne qu'aimaient nos grands-parents.

Mon grand-père, ainsi qu'il convient quand on fait bâtir, diminua si bien son avoir qu'il dut vivre ensuite avec la plus piteuse tenue de maison.

Mon père, fils unique, homme d'initiative, intelligent, actif, sorti dans l'artillerie de l'École polytechnique, abandonna la carrière militaire pour mettre en rapport des terres, établir une raffinerie et relever la fortune de notre famille.

Il a semé le bonheur autour de lui. On dit que les ménages vraiment unis sont rares. C'est possible! Mais je n'en puis juger d'après mes parents. Leurs qualités sont semblables, avec de fines différences qui sont le liant entre leurs caractères.

Quel mérite a-t-on d'être soi-même à peu près bien, quand on sort de si bonne souche?

Olga secoue sa jolie tête avec impatience, lorsque j'é mets devant elle ce genre

d'axiomes. Elle me répond, d'un ton décidé, qu'elle veut tenir son mérite d'elle-même, et l'émoi de son jeune orgueil me fait sourire.

Dans quelques jours, nous célébrerons ses fiançailles, chère petite Olga!

Il y a entre nous l'intimité qui vient de sa confiance en moi, mais treize années de plus sur ma tête mettent une limite à nos compréhensions mutuelles.

Sont-ce bien ces treize années? N'est-ce pas plutôt la différence de nos sorts, de notre mentalité, de la sympathie que nous inspirons pour des motifs bien différents?

II

20 juin 1914.

Hier, nos invités sont partis, et nous voici relativement tranquilles.

Impossible d'avoir un temps plus délicieux pour plus jolies fiançailles. Dans le bois, nous frôlions les ancolies et les pentecôtes; le soleil, glissant dans la fraîche verdure, mettait des taches dorées dans les sentiers, sur les troncs d'arbres et les robes claires.

Je regrettais de ne pouvoir enlever une aquarelle pour fixer sur le papier le charme lumineux et discret de ce tableau qui renfermait tant de joie, d'espoir et d'amour. Amour naissant, amour plus grave, amitié également, cette amitié « toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant », disait le vieux Montaigne.

En observant ces affections si diverses, je

me suis rappelé une page de notre livre de raison.

Il remonte à 1562, et n'a été interrompu qu'en 1791. Après la tourmente, mon arrière-grand'mère reprit la tradition et mit une note explicative.

La date des mariages, des naissances, des morts, est fréquemment accompagnée de réflexions appropriées aux événements.

A la date de 1601, une mère raconte les fiançailles de sa fille, en juin, sous de mêmes ombrages. Les rayons de soleil se jouent sur les grandes collerettes, les impressions exprimées en vieux français sont les mêmes que les nôtres.

Cette aïeule lointaine, jeune encore, était frappée comme moi de la diversité des affections qui l'entouraient; elle en parle avec émotion et délicatesse, puis elle esquisse le portrait de la fiancée dont les cheveux blond ardent, soufflés, « inlissables », si j'ose dire, se sont perpétués dans la famille et rendraient joli le plus insignifiant visage. Ma sœur en a hérité; ils encadrent ses traits réguliers d'une manière étrange qui attire les regards.

A côté d'autres dates, ce sont souvent des remarques sur les insectes destructeurs, sur les récoltes bonnes ou mauvaises, et, si loin de nous, se retrouvent les mêmes réflexions en face des mêmes petits ennuis.

En temps de guerre, les hommes indiquaient la date du départ et du retour... à moins que la veuve ou la mère n'eût à inscrire la mort du soldat.

Quelquefois, des plaisanteries d'un sel un peu gros, le récit joyeux de farces dont la saveur nous échappe.

Peu à peu, le cercle des idées s'élargit, des goûts de culture pénètrent dans les manoirs isolés, bien que leurs habitants demeurent en dehors du grand monde.

Vraiment, notre vie se soude étroitement à celle de nos pères; à part le confort et la facilité des voyages, ce livre de raison, plus prolix que beaucoup d'autres, est le miroir fidèle — notre industrie mise à part — de la vie de campagne telle que je l'ai connue, aimée, telle que je l'aimerai encore... ou la supporterai.

La vie de ma sœur sera plus variée; elle ne connaîtra que les agréments de son nid

quand, revenant chez elle, les bourgeons éclateront et l'espoir des beaux jours accourra avec les hirondelles.

Le soir, chacun est venu donner ses impressions. Olga, ravie, incarnation de la jeune fille heureuse avec sa gaieté, son insouciance, cette joie de vivre qui est l'expression même de la jeunesse.

— Chère mère, bonsoir ! Tout s'unit aujourd'hui à la joie de mon cœur.

Elle est partie en chantant, et longtemps nous avons prêté l'oreille aux notes pures de sa voix. J'ai passé des heures charmantes à écouter cette voix veloutée qu'elle conduit avec goût et méthode.

Mon père s'est assis près de nous en disant :

— Bonne journée, Emma ! Elle compte parmi les meilleures. Plus je vois Rémy, plus j'aime ses qualités ; ensuite, ils passeront la moitié de l'année près de Fleure. Je suis content, bien content !

Ma mère lui a tendu la main ; elle était émue en pensant à sa fille, mais non moins émue du bonheur de son mari.

Ils avaient raison, sans doute, et il eût été déraisonnable de ne pas m'endormir sur les

émotions que dominaient le calme, la confiance de mes parents.

Mon frère lui-même a subi l'influence du bonheur qui flottait autour de nous.

Il est entré vivement chez ma mère, pour causer un peu, comme chaque soir, avec elle. Ordinairement, je les laisse seuls, mais les fiançailles ont bouleversé nos habitudes, et nous ne pensons plus qu'à Olga.

— Ma foi, chère mère, je crois que mes répugnances pour le mariage ont reçu aujourd'hui un fameux coup!

— Répugnances! répéta ma mère en riant. Autant en emportera le vent!

— Vous croyez?... Nous verrons! Une année de Saint-Cyr encore, après ma volée!... Marguerite, tantôt tu as eu un instant ton air rêveur... Pourquoi?

— Oui... Je rapprochais cette journée de la journée identique de 1601; tu te rappelles bien cette page?

— Très bien!... L'illusion aurait été complète sans les habits. Curieuse chose que ces cheveux extraordinaires qui ont passé de génération en génération et rendent Olga vraiment gentille.

— Gentille!... nous écriâmes-nous; tu veux dire très jolie.

— Hum! si elle n'avait pas ses cheveux... Mais enfin, elle les a! Et puis, je juge en frère. Elle a l'air heureux! Et vous, chère mère, êtes-vous satisfaite?

— Entièrement!... Dans quelques années, je le serai pour toi. Moi aussi, j'ai rêvé un instant aujourd'hui. Je te voyais nous amenant une charmante femme.

La grimace de Christian nous fit sourire.

— Vous riez de moi... Après tout, je n'ai aucun parti pris. Je crois ma femme très loin, peut-être est-elle à ma porte.

Peut-être! Et nous aimerions que, suivant l'exemple de son père, il se mariât très jeune. Ce sera facile! Quelle femme remarquée par lui ne l'aimerait pas?

« Il est si bien! me dit souvent ma mère. Si bon, même dans ses impétuosités! Si brillant dans ses études! Il est complet, mon fils!... »

Christian est le seul fils et il a réalisé tous les espoirs. Jamais il n'a causé un chagrin, et rien n'est doux comme son intimité avec sa mère.

L'avenir est chargé d'espérances; si nous vivons vieux, nous verrons Christian gravir les échelons les plus élevés. Je suis ambitieuse pour lui, c'est-à-dire désireuse de lui voir donner le maximum de ses facultés. Né militaire par ses goûts, ses aspirations, il apportera, dans sa carrière, que j'entrevois belle et féconde, les grandes traditions françaises.

Avant de rentrer chez lui, hier soir, il a frappé à ma porte et, entré dans ma chambre, s'est installé dans un fauteuil, en homme qui veut causer.

— On est bien, ici!... Marguerite, dis-moi, toi, tu n'est pas entièrement satisfaite? Non... Je le vois bien. Tu pensais à Jean, n'est-ce pas?

— J'avoue qu'il me plaisait plus que Rémy. Et puis, j'aime par-dessus tout qu'un homme travaille, ait des occupations définies. Jean, si jeune, a déjà, comme médecin, une situation à Paris. D'ailleurs, tu le connais aussi bien que moi, tu sais ce qu'il vaut.

— Que veux-tu? Il n'a pas su se faire aimer, tant pis! Serdot n'est pas aussi intelligent, mais il a fait de bonnes études, et c'est un brave garçon.

— C'est vrai... Du reste, pourquoi parler de Jean? J'ai pensé à lui parce que sa sœur m'a écrit ce matin même; elle m'apprend qu'il a demandé une mission à l'étranger et qu'il espère l'obtenir.

— Il a tort... Il ne devrait pas laisser sa clientèle, même pour quelques mois. Chagrin d'amour n'est pas de longue durée et me rend sceptique. Jean se guérirait aussi bien à Paris que dans n'importe quel pays exotique. Je vois à ton sourire que tu ne crois pas à mon scepticisme.

— Pas beaucoup... Tu savais que Jean sollicitait cette mission?

— Oui... Il m'en avait parlé, un peu en l'air, et je lui ai dit ma manière de voir.

Après cette réponse, faite d'un ton indifférent, Christian m'a narré des amabilités.

— Tout était si bien organisé, dame Cendrillon! J'ai reconnu ta main dans les moindres détails.

— J'avais de graves responsabilités, dis-je gaiement. Chacun était trop occupé du côté sentiment ou sentimental pour ne pas me confier le côté matériel.

— Sentiment!... Il transpire dans le

moindre de tes actes, crois-tu que je ne le sache pas? Tu mets ton cœur partout, dans les plus petits détails. Il y en a plus dans le seul doigt que tu lèves que... dans toute la personne d'Olga.

Le principal défaut de Christian est, à mon sens, de manquer de sympathie pour Olga et de grossir, par conséquent, des imperfections que le temps atténuera ou détruira entièrement.

— Tu es sévère, Christian, et injuste.

— Oh! injuste!... Vous avez gâté cette petite, et son caractère manque de sérieux.

— Elle n'a pas dix-neuf ans sonnés, dis-je d'un ton de reproche.

— A dix-neuf ans, tu étais, avec des nuances, ce que tu es aujourd'hui.

— Cela n'a aucun rapport...

Mais je m'arrêtai, ne sachant comment exprimer ma pensée. Cependant, il est évident que je suis née sérieuse et qu'une jeune fille jolie, gâtée, un peu volontaire, ne peut avoir la mentalité d'un être habillé de gris. La grâce de sa gracieuse personne ferait oublier des défauts plus graves que les siens.

Christian me regardait en souriant.

— Eh bien! Marguerite, j'attends!

— Tu attends... quoi?

— L'explication de ton idée.

— Tu m'ennuies! ~~dis-je en riant.~~ Je ne puis l'expliquer.

— Moi, je pourrais si je voulais... Mais laissons Olga, que j'aime, quoi que tu dises, et à qui je souhaite un long bonheur; elle sera d'autant plus heureuse que son caractère est léger.

Il se leva lentement en regardant avec plaisir autour de lui.

— Enfin, tu t'es donné une peine extrême pour que tout le monde soit content, et tu as parfaitement réussi. Bonsoir, chère dame Cendrillon.

Se sentir appréciée, encouragée, fait tant de bien! Et quelle agréable journée! Tous avaient l'air si heureux... J'en jouissais extraordinairement.

Christian est parti ce matin, et ma mère m'a dit en confidence :

— Je ne l'avoue qu'à toi, mais la maison me semble vide... Impression déraisonnable, et je n'ai même pas la sagesse de me gourmander.

A moi également la maison paraît vide... J'ai posé un instant ma plume pour penser à lui, à ma sœur, en respirant l'air embaumé qui, chaque printemps, depuis tant d'années, monte jusqu'à moi. Il est le lien parfumé de tous mes souvenirs; un peu de mélancolie les estompe comme un velum transparent tamise la lumière. Ce n'est pas le jour éclatant, c'est une demi-teinte dont le charme s'étend sur la nature, la vie morale et le doux foyer.

J'ai pensé à Jean Ravelle, à cet ami de mon âge, de mon enfance, qui n'a pas su se faire aimer.

Il est bien vrai que les jeux de la destinée sont bizarres, car, comparé à M. de Serdot, il avait, à mon avis du moins, la supériorité du diamant sur une pierre ordinaire agréablement sertie.

Peut-être ai-je tort de porter ce jugement. Pauvre Jean!

28 juin 1914.

La date du mariage est fixée; ces enfants sont pressés de tenir leur bonheur. Je dis :

ces enfants, car mon rôle de sœur aînée a multiplié entre nous les années.

Mme de Serdot et son fils vont à Paris, afin de choisir la corbeille. Olga, à qui ma mère propose de les accompagner, refuse, et motive son refus par de délicates idées.

— Si j'étais consultée, m'a-t-elle dit, je serais tentée de choisir le plus joli, et comme il est plus riche que moi, je ne veux pas avoir l'air... Tu comprends?

— Oui, très bien, dis-je en l'embrassant. Mais, s'il te consultait, ce serait pour avoir ton avis.

— C'est vrai! Toutefois, je préfère n'être pas consultée. La corbeille me fera d'autant plus de plaisir que je n'aurai rien vu à l'avance. Mme de Serdot s'entend admirablement à ces choses.

C'est donc convenu! Nous restons ici. Nous nous passerons même entièrement de Paris, sauf pour le trousseau, qui arrivera dans quelque temps, et nous sommes allées commander les robes à Meaux.

Le soir, Olga vient bavarder avec moi et dérouler ses projets d'heureuse fiancée, bientôt d'heureuse femme.

30 juin 1914.

Nous causions, ce matin, dans le grand salon, et discussions nos arrangements pour le mariage, quand mon père est entré vivement, un journal à la main.

— Lisez!

Affreux événement, que ce drame de Serajevo!

— Où ces fanatiques entraînent-ils leur pays? s'écria ma mère. Qui est l'assassin?

— Un étudiant serbe, affirme le journal, mais il ne dit pas encore son nom.

— Son crime aura de graves conséquences.

— Graves?... Oh! oui!... C'est la guerre.

— La guerre entre l'Autriche et la Serbie? Alors, la Serbie est perdue.

— Ma pauvre amie!... C'est une conflagration générale, n'en doute pas, répondit mon père, qui marchait à grands pas dans le salon.

— A cause des Serbes... et pour un crime individuel?...

— L'Allemagne n'attend qu'un prétexte.

La Russie interviendra en faveur des Serbes, et alors...

Mon père, depuis longtemps, est de ceux qui croient à la guerre. Il nous développa ses idées, parlant avec autorité et une quasi-certitude; pourtant je pense — c'est la première fois — que son jugement s'égaré.

Quoi! pour le crime d'un individu, une telle catastrophe serait déchaînée! Impossible, à mon sens, que pour ce petit pays serbe, l'Europe soit mise à feu et à sang.

Une guerre partielle, conséquence du crime ou motif, pour l'Autriche, de satisfaire des rancunes et des ambitions, mais une guerre générale... ce serait fou!

Les Robertière, qui sont venus dans la journée, partagent cette manière de voir et m'eussent entièrement rassurée, sans l'air soucieux de mon père, qui me rend soucieuse malgré moi.

12 juillet 1914.

Les inquiétudes du premier moment s'atténuent; nous ne connaissons pas, il est vrai, les conversations diplomatiques, et l'Autriche

n'a pas répondu aux excuses de la Serbie, mais la déclaration de M. Sazonoff a ramené, paraît-il, la presse austro-hongroise à un ton plus modéré. Le danger s'écarte si les esprits se calment.

M. de Serdot est revenu de Paris avec une moisson de nouvelles et de propos très variés, mais il croit à une solution pacifique.

Il a comblé ma sœur en lui apportant des étoffes, un écrin et des dentelles magnifiques.

— Les fourrures viendront plus tard, a-t-il dit en lui baisant la main. Elles sont commandées.

Chère Olga! Elle rougissait de plaisir. Malgré notre fortune et notre largeur de vie, nous avons été élevées simplement sur bien des points, et cette magnificence, qui répond aux goûts innés de ma sœur, la séduisait à bon droit.

Toutefois, à son plaisir, se mêlait je ne sais quelle confusion, mais, en nous voyant sourire, elle n'a plus songé qu'à la douceur du moment.

C'était bien doux, en effet, de la voir ainsi comblée.

Les impressions de M. de Serdot nous ont

rassurées, et, d'un autre côté, mon père est moins sombre, car il accepte parfois la possibilité d'une entente... pour retomber, un instant après, dans ses craintes exagérées.

— Après tout, me disait-il ce soir, le kaiser pourra bien reculer devant une responsabilité vraiment épouvantable.

— Oh! je n'en doute pas...

Je tiendrais à l'affermir dans son espoir, même si, au fond de ma pensée, les craintes dominaient.

— Puissions-nous ne pas prendre nos désirs pour des réalités! a-t-il dit en soupirant.

Ma mère, qui entrait, entendit cette dernière phrase et resta interdite. Mon père l'a serrée dans ses bras.

— Je deviens prophète de malheur; j'ai tort! Chère femme! pensons à autre chose; va, occupe-toi de ta fille, ton fils n'est pas encore parti.

« Ton fils n'est pas encore parti... » Ce mot résonne comme une menace dans la solitude de ma chambre et me met tout à coup en face d'un fait tangible. Parti! Peut-être pour toujours...

Dieu préserve la France et nous préserve nous-mêmes !

20 juillet 1914.

Les nouvelles passent par des alternatives continuelles ; le ciel paraît plus clair, et pourtant mon malaise augmente, car mon père a de longs entretiens avec le sous-directeur et notre vieux contremaître Muray. Ces conférences m'inquiètent, elles indiquent une opinion plus arrêtée.

Dans l'après-midi, nous discutons avec des amis ; ils parlaient de batailles, d'opérations courtes et d'un dénouement rapide.

Mon père, qui écoutait, répondit seulement :

— Si la guerre éclatait, je crois que nous aurions bien des surprises.

24 juillet 1914.

On dit que, derrière le jeu de ses protestations pacifiques, l'Allemagne hâte ses préparatifs de guerre. On dit que les chancelleries sont dans le plus grand émoi.

Que croire? Il est évident que les simples particuliers, instruits seulement par les journaux, par des propos incertains et leur propre jugement, s'égareront facilement.

28 juillet 1914.

Est-ce donc la guerre? Se peut-il que, dans les conditions de nos armements, de nos moyens de destruction, des hommes assument une telle responsabilité! Est-ce possible?

Je veux douter jusqu'à la fin, mais l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie a consterné mon père, qui ne voit aucune issue. Il a remis la date du mariage en octobre; d'ici là, l'orage aura éclaté ou sera conjuré.

Cette mesure prudente est approuvée de tous, sauf d'Olga. Mes parents l'ont raisonnée avec la fermeté douce qui leur est habituelle; elle s'est tue pour ne pas les contrarier, mais j'ai reçu la bourrasque. Elle m'a parlé avec la vivacité qu'elle met volontiers dans ses paroles et que j'ai comprise, car la déception est bien dure.

Entre les lignes des journaux, je cherche

des motifs d'espérer. Ils disent que les gouvernements s'efforcent de limiter le conflit, que la réponse si conciliante de la Serbie peut amener une détente.

— Oui, mais l'Allemagne? m'a répondu ce soir mon père. Elle veut la guerre! Son attitude est plus qu'équivoque, et le bruit court qu'elle mobilise déjà. Regardons en face l'éventualité terrible.

Ma mère ne disait rien, mais je voyais bien qu'elle défaillait en pensant à son fils.

Mon père a jeté un bras caressant sur son épaule et s'est penché vers elle en murmurant :

— Il faudra se faire un cœur viril.

Ils ont relu ensemble la lettre de Christian reçue ce matin. Elle est enthousiaste; il croit que les efforts des chancelleries n'aboutiront à rien, que l'Allemagne ambitieuse, rapace, se jettera sur nous.

« Nous la recevrons! Elle verra!... »

Ma mère a croisé les mains avec angoisse, en disant :

— Pauvre enfant!... il a vingt ans.

III

3 août 1914.

« Le galop des événements » retentit de tous côtés.

Le jour même où j'écrivais mes dernières notes, l'Autriche déclarait la guerre à la Serbie, et j'espérais encore!

La mobilisation générale est affichée partout, mais un mot précédent du Président, en rappelant que la mobilisation n'est pas nécessairement la guerre, laisse un semblant d'espoir auquel se rattache le cœur tremblant de ma mère.

M. de Serdot a pris mardi dernier congé de sa fiancée, dont la contenance était ferme. Moi, j'ai relevé un peu vertement Rémy.

— Si c'est la guerre, et nous n'en pouvons plus douter, qu'arrivera-t-il? disait-il. Je crois les Allemands très supérieurs à nous.

— Ce n'est pas le moment de parler d'une

supériorité chez nos ennemis, mais d'avoir foi dans notre race, répliquai-je avec une vivacité qui surprit tout le monde.

— S'ils se présentent, je ne demande qu'à les battre, mademoiselle, croyez-le bien!

— Alors, ayons foi en nous, ou nous sommes perdus.

— Soit! ayons foi! dit-il avec une politesse ironique qu'en ce moment je détestais.

Olga, le soir, m'a reproché ma vivacité, et sans doute elle a raison.

— Ce ton n'était pas toi, Marguerite! Mais je crois que tu n'aimes pas beaucoup mon fiancé. Tu l'attaques dans un pareil moment... Il part! et quand le reverrai-je?

J'apprécie M. de Serdot, mais une tendance, qui me déplaît chez lui comme chez tant d'autres, est celle d'admirer les qualités des étrangers au détriment des qualités françaises. Vieille habitude qui, autrefois, était le désir courtois d'être aimable avec des hôtes de passage. De nos jours, elle s'est transformée en grave défaut qui nous a fait beaucoup de mal chez les nations étrangères. Elles prennent au sérieux ce dénigrement de nous-mêmes.

Mon père est parti pour Meaux, où il se croit plus près des événements.

4 août 1914.

Le tocsin a chassé ce matin nos dernières illusions.

Nous nous sommes précipitées pour descendre rapidement au bourg. Sur la route, nous avons rencontré le garde champêtre arrêté dans un groupe de paysans.

— C'est bien la guerre?

— Oui, madame. L'Allemagne, dit la dépêche, l'a déclarée hier soir à 18 h. 15. Ah! si on pouvait couper Guillaume en petits morceaux, le brûler à petit feu!

— Il n'aurait que ce qu'il mérite, bien sûr! s'écrièrent les paysans.

Nous ne répondîmes rien à cette expression du sentiment populaire et nous remontâmes silencieusement le coteau.

Quel soleil déjà éclatant! Quelle ombre bienfaisante sous les arbres qui nous protégeaient! On entendait la voix du ruisseau qui descend sous les ronces; aucune mélodie

de la nature ne s'interrompt parce que les hommes sont méchants, et j'en éprouvais une douleur aiguë.

Le riant visage d'Olga était devenu grave; une révolution subite bouleversait nos sentiments pour leur donner une fermeté qui m'étonnait moi-même.

Avant de rentrer, ma mère regarda devant elle le paysage familier, intimement associé à sa vie.

A gauche, le bourg, l'église où ses enfants avaient été baptisés, où ils avaient puisé la sève chrétienne qui, à des degrés différents, nourrissait leurs pensées et leurs énergies; à droite, le coteau boisé qui fait un demi-cercle jusqu'à la pointe du Corait; devant nous, à deux cents toises, le village et l'usine dont l'activité allait momentanément disparaître.

— Du moins, dit ma mère à mi-voix, ils ne viendront jamais jusqu'ici.

Elle se tourna vers nous et nous dit d'un ton résolu :

— Et maintenant, mes enfants, nous ne sommes plus que des Françaises.

— Oh! oui! tous les projets personnels

s'engloutissent dans les grands intérêts du pays ! s'écria Olga.

La réponse, en contradiction apparente avec la nature de ma sœur, me ravit. Cette guerre est un coup de foudre, elle nous surprend en plein bonheur et, sans efforts, nous entrons dans les nécessités morales des circonstances.

— C'est bien ! reprit ma mère. Quand votre père rentrera, il nous trouvera calmes ; si Christian vient nous dire adieu, nous saurons l'encourager... encore qu'il n'en ait pas besoin.

Olga me regarda à la dérobée, car, en parlant de son fils, ma pauvre mère était trahie par sa voix.

J'espérais que mon père arriverait à Fleure pour le déjeuner, mais nous l'attendîmes anxieusement toute la journée. Il rentra à cinq heures.

— Le fait est donc accompli, nous dit-il. Je connais les termes de la déclaration de guerre, ils suffiraient à faire prendre en horreur cette insolente Allemagne. Elle n'a même pas cherché un prétexte sérieux : un niais mensonge lui suffit pour motiver, vis-à-

vis de la France, le déchaînement d'une guerre qui sera atroce.

Il prit la main de ma mère et la regarda en souriant. Quel souffle passa sur elle et sur moi pour nous apprendre une décision à laquelle nous n'avions même pas pensé? Sans doute la sympathie qui nous unit à ce cœur généreux.

— Chère Emma! je pars! je me suis engagé.

— Je le comprends! répondit simplement ma mère en l'embrassant.

Nous entourâmes mon cher père en le félicitant. Ah! qu'il a bien fait! et que je voudrais être un homme!

— Chères aimées! dit-il avec émotion, je n'attendais pas moins de vous. C'est le moment de remplir tout son devoir.

— Plus que son devoir, Etienne! A cinquante-quatre ans, il serait naturel de ne pas partir.

— Naturel? Non! quand on a bon pied, bon œil, bonnes dents, dit-il gaiement.

Le soir, je lui exprimai le désir d'entrer dans un service de la Croix-Rouge, mais il me pria d'attendre.

— Je compte sur toi, Marguerite, pour t'occuper des affaires. Tu as remarqué, je crois, mes conférences avec Muray ?

— Elles m'inquiétaient beaucoup... Je les considérais comme l'indice d'une opinion arrêtée sur l'issue malheureuse des pourparlers. Mais je ne soupçonnais pas votre dessein caché de partir.

— Je ne voulais assombrir personne avant le moment venu. Le sous-directeur part immédiatement, la plupart des ouvriers sont mobilisés et, dans cinq jours, il n'en restera plus qu'une cinquantaine. Muray verra le travail qu'il peut faire avec cinquante hommes. Tu me remplaceras dans les écritures et cent détails que tu connais déjà. Toi et ta mère, vous veillerez, vous prendrez les dispositions que les circonstances exigeront. Reste ici, je t'en prie ! Continuez, pendant que nous nous battons, à remplir le devoir courant.

— Ce sont de sages paroles, dis-je, et nous attendrons à Fleure les événements.

— Et si vous pouvez maintenir un semblant de travail dans l'usine, j'en serai bien heureux. Plus tard, si je suis obligé de fermer entièrement, tu reprendras ton projet.

— Plus tard... Vous croyez donc à une guerre très longue?

— Oui! dit-il en se levant.

Et nous rejoignîmes ma mère dans le salon.

Avec un grand calme, nous avons discuté, combiné nos arrangements. Nous sentions mon père tranquilisé par notre attitude qui n'avait rien de forcé, rien de factice.

Ma mère, Olga elle-même, étaient à la hauteur d'une situation si imprévue. Elles me donnaient un exemple que je suivais sans peine.

Quand le terrain est préparé par des habitudes de pensées, par des actes également, car notre existence agréable était celle de tant de familles françaises où le travail et le sérieux dominant, la conduite est la conséquence naturelle de l'état d'esprit. Cette vérité élémentaire sera forcément reconnue par les nations étrangères qui nous connaissent si mal et nous critiquent si aisément.

A onze heures, nous entendîmes le bruit d'une automobile.

— C'est Christian, j'en suis sûre! s'écria ma mère.

Il était dans ses bras avant que nous eussions fait un mouvement.

— Deux heures seulement à vous donner, et, en route contre ces Allemands!

Son air était sérieux, bien que sa bouche souriât.

— Comment es-tu venu?

— J'ai une permission, bien entendu! Jean est encore à Paris et, grâce à son automobile, me voilà! Mais il faut que je sois demain matin à mon poste.

— Même pas un jour à nous donner avant une pareille séparation!

— Impossible, mère! Qu'importe! Quand je reviendrai, notre joie sera plus grande. J'ai vu Rémy, Olga; je crois que nous partirons en même temps pour la frontière.

— Pauvre garçon!

— Pauvre garçon!... Pourquoi pauvre garçon? demanda Christian d'un ton vif. Il a le sort de tous et n'en voudrait pas d'autre; du moins, je l'espère pour lui.

— Evidemment, Christian! dit Olga, les larmes aux yeux.

— Allons, dit mon père, une fiancée a le droit de ne point sentir comme nous-mêmes.

— C'est juste! Rémy t'envoie mille tendresses, Olga, bien entendu!

— Quelques jours plus tard, dit ma mère avec calme, et tu partais probablement avec ton père.

— Comment?

— Crois-tu que je resterais les bras croisés en cette formidable occurrence?

Christian nous a regardées un moment en silence; ses lèvres tremblaient un peu.

— Je vois, dit-il avec émotion, que les femmes se font une âme de soldat. Bravo! et vive la France! Votre belle santé, mon cher père, ajouta-t-il gaiement, vous permettra d'affronter les fatigues de la campagne.

— Parbleu! je crois bien. D'ailleurs je partirai comme officier de réserve.

— Et puis, ce ne sera pas long, nous serons promptement victorieux.

— Nous aurons la victoire, oui, je n'en doute pas, mais la lutte sera longue... en tout cas, très rude, car les Allemands sont formidablement armés. Ecartons les dangereuses illusions.

— Eh 'bien! nous acceptons la lutte, quelque rude qu'elle soit.

Pendant qu'ils supputaient nos chances de vaincre, je suis allée chercher une ceinture double dans laquelle, le jour même, j'avais glissé deux mille francs en or; nous nous disions que si Christian venait à Fleure, il l'emporterait.

— Qu'est-ce que cela, Marguerite?

— Une idée d'Olga, Christian. C'est de l'or; tu mettras sur toi cette ceinture, et si tu étais fait prisonnier...

— Même sans cela, dit mon père. Il est bon d'avoir une réserve cachée; la mesure est très prudente.

Christian passa aussitôt la ceinture sous son uniforme.

— Merci, dame Cendrillon! merci, Olga! J'ai vraiment des sœurs charmantes.

Puis il s'occupa de ma pauvre mère, qui lui adressait mille recommandations; il répondait d'un ton sérieux ou en riant pour dissimuler son attendrissement.

Il réussit à m'attirer un instant à l'écart.

— A toi, Marguerite, je le dis, j'ai le sentiment que je ne reviendrai jamais à Fleure.

— Tais-toi! Pas de découragement! pas d'idées noires!

— Découragement, idées noires... pas le moins du monde! Et crois-tu que je ne serais pas heureux de donner ma vie pour mon pays? Nous partons pleins d'ardeur, mais beaucoup ne reviendront pas, tu le sais! Alors, tu consolerais nos parents.

Ah! si c'était vrai, qui donc pourrait les consoler?

Il me regardait en souriant, malgré le sérieux du moment.

— Allons, Marguerite, qu'est-ce que cette figure? Il faut se mettre en face des réalités possibles. Toi qui as toujours quelque panacée secrète qui console et fortifie, c'est l'heure de l'appliquer.

— Tu dis des choses si terribles, Christian!...

— Du tout! Je parle en soldat.

— Jean sera-t-il major dans ton régiment?

— Non.

— Je le regrette... Si tu étais blessé, tu aurais un ami pour te soigner.

— Il s'agit bien de cela, Cendrillon naïve! Adieu! N'oublie pas mes recommandations.

Ensuite, tout a été si rapide! Nous n'au-

rions pas eu le temps de céder à notre émotion, si notre courage avait faibli.

Groupés sur le perron, nous écoutâmes, le plus longtemps possible, le roulement de l'automobile. Dans le calme profond de la nuit, le bruit ne s'éteignit que peu à peu, et vint le silence que nul de nous ne voulut rompre.

Je rentrai chez moi avec la sensation précise qu'une nouvelle époque commençait, que le passé de notre vie n'était plus rien...

Il est trois heures; la nuit est belle, chaude; bientôt l'aube paraîtra, tout est pur, tranquille; les mères pleurent et des milliers d'hommes vont se tuer.

Pourquoi?

IV

6 août 1914.

Où ira-t-il d'abord ? Je m'attendris en pensant à lui ; cependant, ce n'est pas le moment de s'abandonner aux sombres pensers, mais de se donner aux autres.

Se faire tout à tous est une qualité que je préfère aux qualités plus héroïques. Cette douce, cette tranquille émanation de l'Évangile m'a toujours attirée.

J'aime l'âme silencieuse qui rayonne paisiblement sur les siens et sur les événements ; j'aime que le rayonnement soit si doux, si vaporeux que nul ne pense à le remarquer, tout en sentant sa bienfaisante influence.

La finesse de Christian a pénétré quelques-unes de mes idées sans que je les aie jamais exprimées, car il est une vie intime que la pudeur de l'âme voile soigneusement.

Christian est religieux, mais pas à ma façon. Il n'apporte sur ce terrain aucune des nuances que je lui vois sur d'autres sujets. Il mène son âme d'un pas militaire. Il a un règlement, le suit sans dévier, et, sûr du chemin, n'en cherche pas plus long. Sa vie intérieure se résume dans une foi nette, soutenue par une courte et simple pratique religieuse qu'il accomplit comme un ordre donné par son colonel.

Moi, je bats les buissons, après quoi je cherche l'ascension, et mes perpétuelles découvertes dans le pays du Christ, pays de la plénitude du bien, me font une vie pleine de mouvements.

Mais dans les existences unies, une nature sans relief, comme la mienne, se borne aux petites choses et j'ignore ce qu'elle ferait devant un terrible imprévu. Or, je prévois des phases où le courage devra puiser dans la source profonde des forces extraordinaires.

Néanmoins je reviendrai toujours au clair-obscur que j'aime avant tout. Peut-être, si on le savait, me blâmerait-on ; selon certaines écoles, le bien doit être plus évident,

pourtant je mourrai, je le sens, dans l'impénitence finale.

D'ailleurs, aller contre sa nature, c'est oublier le sage conseil de Boileau. Et je ris de me servir du vieux critique pour appuyer mes vues intéressées...

7 août 1914.

Hier, interrompue par l'entrée d'Olga. Elle a reçu aujourd'hui la lettre d'une amie qui, fiancée, s'est mariée précipitamment à l'annonce de la guerre.

— Tu vois, Marguerite, tu vois! Je parlerai à père pour que nous saisissons le premier moment propice.

Je lui rappelai son cri spontané qui m'avait tant plu : « Tous les projets personnels s'effacent devant les intérêts généraux. »

— Sans doute, Marguerite! Mais, depuis, j'ai réfléchi.

— Depuis?... C'était mardi dernier, dis-je en souriant.

— Qu'importe! Crois-tu qu'en quarante-huit heures je n'aie pas réfléchi? Dans quelque temps, marions-nous avec quatre té-

moins; soyons heureux seulement quelques jours, si plus est impossible. Ah! Marguerite, Rémy sera peut-être tué.

Lui et tant d'autres, hélas!

Et j'oubliais Rémy pour penser à Christian qui partait plein d'enthousiasme, sans arrière-pensée sur lui-même.

Olga pleurait; néanmoins, je m'efforçai de la dissuader de son idée; je craignais un surcroît de préoccupations pour mes parents. Mais son cœur est complètement pris par une affection nouvelle, pauvre petite Olga!

Et puis j'oubliais ses façons séduisantes quand elle veut obtenir une faveur. Mon père, sollicité tendrement dans la journée, a promis de donner son consentement dans le cours de la guerre, si M. de Serdot insiste pour se marier.

— Il insistera, m'a dit Olga à l'oreille.

J'observe toujours avec intérêt l'effet du charme féminin. Moi-même, je me laisse prendre à la grâce d'Olga; pourtant je la blâme un peu. Les faits personnels paraissent si minuscules dans cette atmosphère chargée de grandeur, de grands actes et de grandes paroles!

10 août 1914.

Tous les trains étant mobilisés, je suis partie avant-hier en automobile avec Olga, pour aller, à cent cinquante kilomètres, chercher une parente malade que nous ne voulions pas laisser seule dans son manoir.

Déplacement inutile, car elle était déjà partie et installée dans un couvent.

— Quel bonheur! me dit Olga; nous sommes bien mieux entre nous.

J'avoue que je partageais sa satisfaction.

Notre voyage, qui n'avait plus aucun but pratique, nous a paru du moins singulièrement intéressant.

L'entrée et la sortie des moindres villages étaient gardées militairement; nous exhibions sans cesse nos passeports, et les notables de l'endroit, entourant la voiture, nous questionnaient, pendant que les paysans, coiffés du képi rouge, le fusil à la main, postés de place en place, prenaient un air martial.

Parfois très vieux, ils étaient en même temps comiques et touchants. Aucun désordre,

et les précautions les plus utiles prises intelligemment.

Devant un pont de chemin de fer, un soldat nous arrêta, et le chauffeur, goguenard, lui dit :

— Vous êtes seul?... Nous ne ferions de vous qu'une bouchée, mon pauvre garçon!

Le souvenir de sa mine stupéfaite nous fait encore sourire.

— Pourquoi tant de rigueur? demandai-je à un maire qui me questionnait minutieusement avant de me rendre nos laissez-passer.

— Une automobile allemande est signalée, madame. Hier, trois espions allemands ont été pris à deux kilomètres d'ici.

Et nous partions pour être arrêtés au village suivant.

Nous nous arrêtâmes dans une petite ville pour acheter des journaux; les nouvelles se lisaient sur le pas des boutiques et se communiquaient avec un intérêt passionné, mais avec calme. Les propos que nous entendions n'avaient rien d'alarmant. Les visages étaient graves et les cœurs confiants.

Je pensais aux belles paroles de M. Viviani : « Regardez la France telle qu'elle

est : elle a le torse droit, elle porte d'une main qui ne tremble pas le drapeau qui abrite nos espérances et nos fiertés. »

Combien se trompaient ceux qui doutaient de la France ! Avant la guerre, je combattais l'assertion que notre patriotisme s'amoindrisait, je soutenais que, si la guerre éclatait, on verrait marcher le pays tout entier...

Il marche sans forfanterie, sans enthousiasme exagéré, avec la claire vue de la réalité. « Il s'élève à la hauteur des souvenirs glorieux de notre histoire. »

« Les Allemands nous embêtent depuis si longtemps, me dit un paysan, finissons-en avec eux puisqu'ils veulent la guerre ! »

Cette idée le soutenait, bien qu'il dût partir en laissant derrière lui femme et enfants.

Mon père nous attendait avec impatience, car une dépêche l'appelait à E..., où il restera quelque temps.

Il est parti ce matin, dans les rayons du soleil levant, au milieu des bruits joyeux de la nature qui s'éveille.

Avec lui, dans la buée lumineuse, disparaissent les années de bonheur, et le cœur

de ma mère éclata lorsqu'elle s'assit sur le banc moussu où si souvent, près d'elle, il prononçait de tendres paroles.

— Il reviendra ! dit Olga en l'embrassant.

— Il ne ménagera pas ses forces, répondit ma mère, mais il remplit un grand devoir. A la grâce de Dieu !

Notre présence, encore plus le sentiment impérieux d'un devoir supérieur à tous les devoirs, contenaient son angoisse.

A dix heures, nous avons reçu une courte et réconfortante missive de Christian.

Il est dans le Nord et m'écrit :

« Nous ne sommes pas mélancoliques, dame Cendrillon, et je vous prie de suivre notre exemple, toi la première, car tu m'as paru, avec moi, un peu faiblissante... »

S'il me voyait actuellement, il constaterait que je n'ai le temps ni de faiblir, ni de m'absorber dans mes inquiétudes.

Nos nombreuses bêtes à cornes, sauf quelques têtes, ont été vendues pour le ravitaillement de l'armée. Nous avons regardé partir l'immense troupeau qui soulevait une poussière épaisse dorée par le soleil couchant. Les hommes, chargés de les emmener, couraient,

tempêtaient, et les filles de laiteries, rangées sur la route, disaient : « C'est dommage, mon Dieu, de si belles bêtes!... »

Les chevaux de l'usine sont réquisitionnés. Trois cent cinquante ouvriers sur quatre cents ont rejoint leurs dépôts, c'est l'arrêt subit de notre industrie. Mais il faut mettre de l'ordre, liquider peu à peu un travail commencé et veiller à l'entretien des machines.

J'ai envoyé Muray à Paris pour déposer, au Crédit Lyonnais, les deux tiers de la somme produite par la vente des bestiaux. Mais, ma mère et moi, avons décidé de garder assez d'argent pour faire face aux éventualités inconnues.

Le mouvement d'une organisation nouvelle, ou plutôt de notre désorganisation, les conseils que je lui demande sans cesse sortent ma mère de ses tristes pensées. Son esprit net, pratique et son caractère énergique la servent puissamment dans les conjonctures présentes.

17 août 1914.

Nous sommes allées voir mon père à E... La chaleur était étouffante, les buffets, dans les gares, n'existaient plus, les soldats se pressaient autour de buvettes de fortune ; sur les quais, on circulait difficilement au milieu d'une foule presque compacte. Des trains militaires, couverts de branches et de fleurs, traversaient les gares, salués par des vivats.

A T..., un train de chasseurs d'Afrique était arrêté en face du quai où nous attendions. Les wagons, les fourgons étaient bondés ; des chasseurs, assis sur le bord, les jambes pendantes, riaient et plaisantaient. Plusieurs descendaient pour se tremper la tête dans de grandes cuves pleines d'eau posées de place en place sur le quai.

Un sous-officier nous interpella gaiement.

— Vous nous délivrerez des Allemands ? dit ma mère en souriant.

— Oui, oui, madame, soyez tranquille ! Qu'en pense la jeune demoiselle qui se cache sous son ombrelle ?

Olga écarta son ombrelle et fit en riant un signe affirmatif.

— Vous avez confiance en nous... c'est bien, mademoiselle!

Notre train arrivant, nous lui dîmes adieu, en lui envoyant un geste amical, et nous nous installâmes dans un compartiment où se trouvait un jeune chirurgien de la marine marchande.

Aussitôt, il parla de la guerre avec une confiance assurée, tranquille, qui me réconfortait, bien qu'elle vînt d'un très jeune homme.

— Vous croyez à notre succès? dit ma mère.

— Mais il ne fait aucun doute, madame, répondit-il tranquillement. Et comme tout se passe admirablement partout! Pendant cette belle mobilisation, les femmes se préparent à rendre des services. En attendant, à Bordeaux, où réside ma famille, elles vont à l'église pour les soldats, pour nous tous... C'est gentil, vraiment!

— Vous vous embarquerez bientôt?

— Oh! moi, je suis simplement chirurgien de la marine marchande, mais nous pourrons

bien sauter... Que voulez-vous? Mourir ainsi est bien, ajouta-t-il du ton paisible qui contrastait avec l'image évoquée.

Il nous plaisait par sa bonhomie, par le tranquille courage qui est le reflet d'un état d'âme à peu près général.

A S..., où nous changions de train, il descendit pour prendre nos sacs, et nous lui serrâmes la main avant de nous séparer.

— Il est sympathique! nous dit maman. Que deviendra-t-il? Je pense à sa mère.

En route, nous apprîmes la mort du pape.

Déjà, à T..., j'avais entendu un ouvrier s'écrier : « Hé! qu'est-ce que cela me fait, le pape! » Et il s'était précipité pour lire une dépêche sur la guerre qui venait d'être affichée.

J'eus l'explication de cette exclamation en apprenant la fin de Pie X.

« Eh bien! dit quelqu'un indifféremment, on élira un autre pape. »

Et cette nouvelle qui, en d'autres temps, eût été un événement, passait dans l'indifférence complète.

Dans l'hôtel, à E..., des officiers et des soldats discutaient, heure par heure, les

mouvements de nos armées en Belgique.

Les uns vantaient certaines manœuvres de nos généraux, les autres disaient que rien n'arrêterait la ruée.

— Nous l'arrêterons, je le crois ! Mais où ? me dit mon père.

Il paraissait inquiet de Christian, dont nous n'avions rien reçu depuis la dernière lettre datée du 7. Mais il faut se cuirasser contre les mécomptes et les retards... c'est la consigne que je voudrais suivre, sans un poids si lourd sur mon cœur.

Mon père partira incessamment pour la frontière, et ma mère est obsédée par une seule idée :

« Où ira-t-il ? Peut-être retrouvera-t-il son fils ? »

En revenant, nous écoutions avec intérêt, autour de nous, les conversations. Un homme très distingué, qui causait avec un ami, parlait avec une assurance enthousiaste.

« C'est la fatalité, c'est l'inéluctable pour l'Allemagne, disait-il, elle est perdue ! »

Et cette confiance, cet entrain réchauffaient nos propres sentiments.

Notre voyage s'est effectué tranquillement

jusqu'à T..., où notre train stoppa devant un convoi de blessés, le premier qui passait dans la région.

Nous entendions des exclamations de pitié, mais le public conservait son calme.

Après avoir mis dix-neuf heures pour accomplir un trajet qui s'effectue habituellement en cinq heures, nous sommes arrivées à notre station.

Minuit sonnait quand nous entrions dans notre maison. Pauvre maison!

V

10 décembre 1914.

Je regarde la dernière de mes notes : 19 août ! Depuis, une vie entière a passé sur nous, avec quelle rapidité !

Chaque jour, notre vieux facteur, ancien gendarme, nous disait :

— Ça ne va pas, madame, ça ne va pas !

Nous entendions le canon, mais avec la conviction que jamais les Allemands n'atteindraient notre contrée.

Bientôt des gens qui fuyaient passèrent près de Fleure et jetèrent l'émoi dans la population,

Ma mère, affreusement perplexe, hésitait à prendre un parti, lorsque nous apprîmes, du moins on nous l'assura, que l'ennemi n'avancait plus et que, vraisemblablement, nous n'étions sous aucune menace.

Mais le sourd roulement du canon, les

nouvelles alarmantes nous tenaient en alerte.

Olga mourait de peur et voulait fuir.

— Pourquoi rester? Allons-nous-en! Fermons tout. Plusieurs de nos voisins sont partis. A quoi sert notre présence ici? Que ferions-nous si les Allemands arrivaient? Rien!

Mais ma mère blâmait l'effroi d'O'ga et s'irritait même de ses instances. Elle répétait :

— Ou l'ennemi viendra et, en abandonnant notre domaine, nous le livrons à la dévastation, ou il ne viendra pas, et alors notre place est à Fleure. En conservant du sang-froid, nous soutenons la population et nos ouvriers.

Mais on voyait qu'Olga, très pâle, ne supporterait pas longtemps l'angoisse de la crainte, aussi je décidai ma mère à la conduire sans tarder à Paris, chez une parente qui nous offrait l'hospitalité.

— Vous et moi, nous resterons ici en attendant que le danger soit sûrement écarté; en tout cas, ce danger n'est pas imminent.

Toutefois, plus inquiète que je ne l'avouais, je décidai en moi-même de prendre des dis-

positions urgentes pendant la courte absence de ma mère.

— Pars avec nous, Marguerite, me dit-elle, nous reviendrons ensemble.

— Non, non, je reste! Vous n'avez nul besoin de moi et, dans deux jours, vous serez revenue. N'attendez pas, je vous en prie. Olga souffre au-dessus de ses forces. Elle a causé avec des gens qui l'ont effrayée outre mesure. D'ailleurs, quel inconvénient à se séparer d'elle pendant un certain temps?

Ma mère se laissa convaincre et partit le lendemain même pour Paris. Je croyais la revoir quelques jours après, tant était grande notre ignorance des faits réels.

J'employai les journées suivantes à cacher des objets de valeur et des portraits de famille que nous descendîmes dans un caveau.

Je remis préventivement à Muray une somme d'argent à distribuer aux ouvriers afin que, le cas échéant, ils pussent se disséminer et se réfugier dans une région plus tranquille.

— La prudence n'amène pas le malheur, dis-je à Muray qui protestait. Supposez que les Allemands arrivent, s'ils trouvent

des ouvriers agglomérés, ils les emmèneront.

— Tous les jeunes sont à l'armée, mademoiselle ; pourquoi emmèneraient-ils les autres ? Qu'en feraient-ils ?

— Pourquoi ? Pour le mal. Les rumeurs qui nous parviennent ne sont pas rassurantes. Du reste, vous êtes tous de bons travailleurs, ils vous utiliseraient.

— Les ouvriers ne vous abandonneraient pas, mademoiselle, je le sais !

— Il ne s'agit pas de m'abandonner... il faudrait céder à la force. Du reste, nous partirions probablement, si le danger devenait plus sérieux. Préparez les esprits, Muray, et fermez tout dans l'usine. Quant à vous...

— Oh ! moi, je reste, mademoiselle ! me dit-il d'un ton qui rendait impossible toute discussion.

Le lendemain, nous n'entendîmes plus le canon que dans l'éloignement ; je m'en félicitai, mais Muray, le curé et un second contremaître, ancien militaire, s'inquiétèrent subitement, je le sus après...

A seize heures, le canon tonna tout à coup, et si près de nous, que des projectiles tombèrent dans les bois de Fleure.

Ma mère avait emmené sa femme de chambre, aussi effrayée qu'Olga, le valet de chambre était mobilisé, le chauffeur également. Je n'avais près de moi que la vieille cuisinière, qui n'a peur de rien, son neveu, enfant de onze ans, et le jardinier, qui m'avait dit un jour :

— J'approuve madame de ne pas abandonner sa propriété; ils seront arrêtés avant d'arriver jusqu'à nous. Quoi qu'il arrive, mademoiselle, je ne bouge pas d'ici.

Il accourut et nous trouva, Justine et moi, plus surprises qu'effrayées.

— Ils se sont approchés sans que nous nous en doutions... Ils visent Fleure, mademoiselle, mais les Français ne sont pas loin, m'a-t-on dit; vite! mettez-vous à l'abri.

— Pourquoi viseraient-ils Fleure? demandai-je.

— Ils tâtent le terrain sans doute... Si personne ne riposte, ils vont arriver, et si nos troupes s'en mêlent, vous serez prise entre deux feux.

— Mais où aller?...

— Je ne vous conseille pas les caves... on ne sait jamais; si la maison s'écroulait...

— Dans les ruines! Elles sont enfouies.

En effet! elles ne pouvaient, cachées dans les arbres, servir de point de mire, du moins je le croyais, pauvre innocente que j'étais!

— Mais vous, Simon? Venez aussi, je ne veux pas que vous restiez s'il y a tant de danger.

— Je saurai bien m'abriter, que mademoiselle ne s'inquiète pas.

J'hésitais encore, lorsqu'un obus fracassa plusieurs arbres du parc.

— Vite, mademoiselle! Vite!

Justine, qui conservait son sang-froid, empila pêle-mêle des provisions dans un panier et prit des manteaux pour la nuit. Son neveu avait fui, et nous devions le retrouver dans le bourg où, plus intelligent que moi, il s'était réfugié.

Nous n'avions pas fait cent pas sur le coteau, qu'une voix nous arrêta. C'était le curé, qui arrivait tout essoufflé.

Je lui expliquai mon idée : dans les ruines, l'ancienne buanderie était voûtée, basse et nous protégerait, nous y passerions assez tranquillement la nuit.

— Je m'en doutais! J'accours pour empê-

cher une telle imprudence. Que peut une voûte contre les obus? Les Allemands chercheront vraisemblablement à s'établir sur le coteau; il faut descendre et vous réfugier en bas. Suivez-moi, mademoiselle!

S'emparer du coteau... évidemment! Comment une idée si simple m'avait-elle échappé?

Nous suivîmes l'abbé Guérard, qui, tout en marchant, me disait :

— Je ne reconnais pas votre sagesse habituelle, mademoiselle Marguerite.

— Je ne croyais pas avoir perdu la tête, monsieur le curé, et je me trompais.

Il est certain qu'après cette aventure, je n'aurai jamais une haute idée de ma tactique militaire.

— Où allons-nous, monsieur le curé?

— Dans la carrière de la mère Barin, au fond de la grande galerie; il n'est pas certain que...

Un obus lui coupa la parole; il tomba à quelques mètres de nous, mais sans éclater. Nous nous jetâmes dans le taillis.

— Je suis fou aussi, moi, de vous conduire par ce chemin découvert. Ils visent...

Après nous être faufileés par de petits sen-

tiers, nous arrivâmes derrière le bourg. Deux minutes plus tard, nous entrions dans la galerie.

— Restez là, mademoiselle, vous y passerez certainement la nuit.

— Et vous, monsieur le curé?

— Moi, ma place est au presbytère. Si les Allemands s'installent dans le bourg, je veux protéger mes ouailles.

— Et s'ils vous emmènent, s'ils vous fusillent, que sais-je?... Restez ici!

— Allons donc!... Est-ce vous qui me donnez un tel conseil? S'ils fusillent un vieillard de soixante-douze ans, honte sur eux, voilà tout!

— Eh bien! je vais avec vous... Au surplus, je devrais être au milieu des ouvriers et de leurs familles.

— Du tout! J'ai, en quelque sorte, la responsabilité de votre sûreté. Que dirait votre père, si...

Il continua sur un autre ton.

— Obéissez, chère enfant! Donnez l'exemple. Les familles de nos ouvriers ont déjà reflué au bourg; j'enverrai les femmes se réfugier ici, c'est dire qu'elles auront besoin

de votre soutien moral. Entendu, n'est-ce pas?

— Entendu! répondis-je, comprenant que c'était à moi de donner l'exemple de la discipline.

Sortie de mon étourdissement, je m'adressais d'amers reproches, en pensant que mon premier mouvement avait été de m'abriter au lieu de descendre au village, où ma présence pouvait être utile.

Le curé était parti en courant, et, quelques minutes après, une cinquantaine de personnes nous rejoignaient.

Femmes et jeunes filles pleuraient; les enfants, terrorisés par le bruit du canon, les éclatements d'obus, semblaient figés.

Justine, courageuse et bonne, m'aida à soutenir toutes ces pauvres créatures effrayées.

— Où sont les ouvriers du village? demandai-je à une femme plus calme que ses compagnes.

— Les hommes sont avec M. le curé; si c'est nécessaire, il les fera descendre dans la crypte, qui a deux issues. Mais ils n'avaient pas envie de se terrer, mademoiselle. M. Murray est comme un enragé; il leur monte la tête.

Pauvre Muray ! Que pouvait-il faire ? Rien, malheureusement.

Quand j'approchais de l'entrée de la galerie, j'entendais tonner le canon de différents côtés, avec des sons divers que je ne savais pas reconnaître.

M. le curé, contre toute prudence, vint nous voir à huit heures.

— Ils bombardent Fleure et la raffinerie ; mais, depuis une heure, nous ripostons. Ne bougez pas, ce sera chaud !

Et, sans m'écouter, il retourna chez lui.

— Les Français nous défendent, dis-je simplement aux femmes ; préparons-nous à passer la nuit ici.

Une partie de la galerie servait d'abri à des paillers. Nous fîmes des couchettes pour les enfants, et les femmes en préparèrent pour elles-mêmes, mais impossible de dîner, car les provisions de Justine ne suffirent pas à calmer la faim des petits qui, heureusement, s'endormirent rapidement.

Bientôt les femmes s'arrangèrent pour la nuit, et j'eus la satisfaction de les voir s'assoupir ; je pus alors concentrer mes pensées sur les dangers qui nous environnaient.

Ces dangers, dont j'ignorais encore les plus graves, se présentaient à mon imagination sous une forme assez vague. A moins d'imprudence, nous ne pouvions être ni tuées, ni blessées, mais, si les Allemands prenaient le bourg, nous serions trouvées, et c'était l'inconnu.

Je pensais surtout à mon père, que je voyais, par l'esprit, dans un engagement plus terrible que celui dont le fracas me parvenait de plus en plus distinctement. Et Christian, dont les dernières nouvelles étaient datées du 18 août? Vivait-il? Chose étrange, je me posais avec calme cette question terrifiante.

Par moments, je regrettais d'avoir quitté Fleure, où, ainsi que je le constatai plus tard, j'aurais été tuée.

Les Allemands, en effet, cherchèrent à s'emparer du coteau, mais, placés sous le feu du 75, ne purent y parvenir, même passagèrement.

Vers trois heures, je ne résistai plus au désir de voir et d'écouter.

Je sortis de la galerie. Ce n'était plus la rafale; le canon s'entendait encore, mais de façon intermittente et plus éloigné. L'action immédiate semblait terminée.

Au-dessus d'un rideau de hêtres, une grande lueur s'élevait, et de violentes explosions me secouaient, bien que je fusse à quinze cents mètres du sinistre.

Fleure ne brûlait pas, l'incendie eût dominé la colline; était-ce la raffinerie?

Je rentrai dans la galerie, où les pauvres femmes, après la douloureuse agitation de la veille, dormaient d'un sommeil tranquille. Avant de m'éloigner, j'avais allumé une bougie donnée par le curé; elle brûlait entre deux pierres qui la calaient et, à sa lueur, Justine m'avait vue sortir. Elle s'approcha de moi.

— Que se passe-t-il, mademoiselle? Le vacarme s'est calmé.

— Venez!

Elle regarda et laissa tomber ses bras avec consternation.

— C'est la raffinerie, mademoiselle, c'est la raffinerie! Oh! pauvre monsieur! lui qui l'aimait tant!

Brave fille! elle pensait avant tout à mon père.

A cinq heures, le curé arriva, et toutes les femmes, debout déjà, l'entourèrent.

— Le mal n'est pas très grand pour le bourg, mes enfants; quelques hangars écroulés, le presbytère et le clocher écornés; tout est réparable, je crois, sauf la maison de Fenoux. Mais, dans le village de Fleure, c'est bien différent. La plupart des maisons sont par terre.

Les femmes, sans trop se lamenter, se tournèrent vers moi.

— Mademoiselle! nos maisons, notre mobilier, nous n'avons plus rien?

— Nous aviserons, ne vous désolez pas, nous ne vous laisserons pas sans rien.

— Vous pouvez sortir, reprit le curé, les Allemands sont partis et ne reviendront pas, j'ai causé avec des officiers français qui sont rassurants.

Il me regarda avec une expression significative.

— Je vais voir, dis-je.

— Et moi, je vous accompagne.

Le bourg était encombré de troupes françaises, mais je n'avais pas à le traverser. Je pris, sans m'arrêter, le grand chemin qui mène de B... à la fabrique. Nous croisions des soldats, des pièces d'artillerie; les unes, lan-

cées au grand galop, s'en allaient plus loin prendre position. La route était jonchée de branches et d'objets confus. Je remarquai avec étonnement plusieurs wagonnets de la raffinerie; projetés au loin, ils étaient venus se briser sur la route. L'un d'eux, tombé dans la terre molle d'un champ, paraissait intact. Des arbres, cassés par la moitié, pendaient lamentablement.

Les débris de la grande raffinerie brûlaient encore. Eventrée sur une longueur de trois hectares, les toits arrachés, on voyait à ciel ouvert les machines brisées, anéanties. Les bureaux, le vestiaire, l'infirmerie, la pharmacie, les maisons des contremaîtres, les hangars où le train de wagonnets apportait les betteraves, tout était détruit.

Muray, assis sur une grosse pierre, contemplait le désastre; son visage, pâli par l'émotion, encore plus par la colère, me parut extraordinairement altéré.

— Canailles! dit-il seulement.

Les maisons du village, sauf une dizaine, s'étaient abattues comme un château de cartes.

Je regardais, un peu hébété. Quoi! en si

peu de temps, une destruction si complète! De tant d'années de travail, il ne restait rien.

— C'est affreux! s'écria le curé.

— La destruction est volontaire, mademoiselle, me dit Muray, je les ai vus! Quand ils ont compris qu'ils ne s'accrocheraient pas ici, ils ont incendié et lancé des explosifs.

Je levai les yeux vers Fleure; la maison était debout; je n'en voyais pas les blessures, sauf un trou dans le côté droit. Ils avaient bombardé de loin et n'avaient pas eu le temps d'incendier.

— On a toujours le temps de faire du mal, répondit le curé à ma remarque.

Lui et Muray, voyant que je me disposais à monter, proposèrent de m'accompagner.

— Non, merci! je préfère être seule.

Après avoir jeté un regard d'horreur sur des cadavres allemands, je m'engageai dans le sentier toujours ombreux, car, de son côté, aucun arbre n'était brisé.

La voix chantante du ruisseau m'émut tout à coup comme un mot affectueux prononcé au milieu d'une grande détresse. Je

me raidis et j'arrivai sur la plate-forme; elle disparaissait en partie sous les décombres. A part l'orangerie, les communs n'existaient plus; un côté de la maison était béant, mais la partie principale avait en apparence peu souffert.

Dans une allée, des officiers français causaient. Ils me saluèrent avec étonnement, et l'un d'eux, un commandant, s'approcha de moi.

— A qui ai-je l'honneur de parler, madame?

— A Mlle Saint-Simel, commandant.

J'expliquai que, malgré la surprise, j'avais pu me réfugier dans le bourg.

— Heureusement! dit-il, En effet, c'est une surprise. Notre regret, ajouta-t-il courtoisement, est d'être arrivés trop tard pour sauver votre domaine, mademoiselle. Nous ne croyions pas qu'ils avanceraient de ce côté...; faute de leur part, erreur de la nôtre.

— Le désastre est grand, répondis-je, mais que de choses plus importantes à sauver! Vont-ils donc encore avancer? Ne seront-ils pas arrêtés?

— Si, mademoiselle, croyez-le bien. Ils

ont gagné une première manche, mais c'est fini.

— La retraite des armées françaises?...

— Est arrêtée au point choisi par le généralissime.

Cette affirmation si nette me fit un bien extrême.

J'essayai d'approcher de la maison et fus étonnée des dégâts. L'escalier double du grand escalier à moitié brisé, les meubles en miettes, les boiseries et les portes arrachées rendaient inhabitable la partie que je croyais intacte.

Les cuisines en sous-sol n'avaient aucun mal, et il était facile d'y pénétrer par leur sortie indépendante.

Derrière l'habitation, un petit escalier n'avait pas été touché et conduisait à des pièces de réserve qui, à part les vitres pulvérisées, étaient indemnes.

Je décidai aussitôt de m'installer dans ces chambres, car je comptais encore sur l'arrivée prochaine de ma mère.

Je parlai de ces projets au commandant.

— Mme Saint-Simel sera certainement très retardée; personne, d'ici quelque temps,

n'obtiendra de laissez-passer pour cette région, mais j'espère que vos lettres lui parviendront.

Puis, se rappelant que des journalistes, installés dans un village voisin, partiraient le jour même pour Paris en automobile, il me proposa d'envoyer un soldat leur porter une lettre que ma mère recevrait ainsi le lendemain matin.

— Et si vous vouliez partir avec ces messieurs, mademoiselle? Je ne vois aucune impossibilité. Ils pourraient toujours vous conduire, par un détour, à une grande ligne de chemin de fer.

— Croyez-vous à un nouvel assaut?

— Non, certes! Sans cela, je vous ferais partir d'office, dit-il en souriant.

— Alors, je reste!... J'écris ma lettre et j'aviserai. Ma mère viendra sûrement aussitôt qu'elle le pourra, je l'attendrai. Séjournez-vous ici?

— Nous partons dans une heure. Notre artillerie, qui a chassé l'ennemi, se reporte plus loin. Mais pourquoi demeurer au milieu de ces ruines?

Nous étions revenus devant la maison; je

lui montrai de loin la raffinerie détruite, les maisons abattues.

— Nos familles d'ouvriers en détresse... J'ai mon poste, moi aussi ! Je dois tenir.

Il s'inclina et je ne le revis plus, car j'envoyai Justine lui remettre le mot que j'avais écrit dans la cuisine.

Depuis, j'ai appris qu'il avait été tué ; simple incident dans les malheurs universels.

A peine avais-je écrit lettre et adresse, que j'éprouvais une défaillance. Dans cette réaction subite, je me sentais si faible que lever la main m'eût paru difficile et je me rappelai que, n'ayant pas dîné le soir précédent, je n'avais rien pris depuis le déjeuner de la veille.

Justine me présenta un repas improvisé avec des restes et fit du thé qui nous ressuscita, car la pauvre fille, bien que ne se plaignant de rien, subissait, en même temps que moi, le contre-coup de nos émotions.

Un peu remise, je descendis au village ; c'était bien ce que j'avais vu : dix maisons sur cinquante étaient debout, mais avec des lézardes si profondes qu'il eût été impossible de les habiter. Du moins, les mobiliers serviraient encore.

Pauvre village ! créé, embelli par mon père pour le bien-être de ses principaux ouvriers !

Dans le bourg, où j'allai ensuite, l'église était réparable et le presbytère n'avait d'enlevé qu'un coin de son toit. Le curé me répéta que toute la population était sauvée, les habitants s'étant terrés dans des caves ou des carrières. Du reste, le bourg n'avait pas été positivement visé par l'ennemi, et le 75 avait aidé à démolir.

A quelques pas du bourg, une maison effondrée ; le propriétaire, à son retour de l'armée, ne verrait qu'un monceau de ruines. Ses récoltes de graines, sélection dont il était fier, étaient en cendres. Je le plaignais ! Avoir travaillé durement toute sa jeunesse et, au moment de recueillir le fruit de ses efforts, trouver le néant ! Des milliers d'autres avec lui, hélas !

Plusieurs voitures d'ambulance arrivaient pour emporter les soldats blessés, et déjà la terre se creusait pour enfouir les morts.

Sur le passage de blessés allemands, la population ne manifesta aucune hostilité. Les uns disaient : « Ils sont commandés... faut bien qu'ils marchent ! »

Mais la mentalité résignée des paysans n'est pas celle des ouvriers, et ceux-ci seraient les poings.

Les familles du village, me sachant à B..., vinrent me demander conseil et me parler avec commisération de notre propre désastre.

En attendant que les habitations fussent relevées, je les décidai à se loger dans le bourg et les villages voisins, promettant de les aider dans ces installations provisoires.

Plusieurs maisons vides, des chambres d'auberge et des granges furent mises à leur disposition. Au premier moment, on s'empressa de les secourir, et la bonne volonté de tous soulagea mon cœur oppressé.

Dans la suite, les rivalités, la lassitude et les jalousies jouèrent leur rôle habituel. Que l'homme est donc un animal singulier!

Je remontai lentement à Fleure après m'être arrêtée devant le vaste champ de nos ruines.

Muray m'attendait.

— Qu'allez-vous faire, mademoiselle?

— Attendre ma mère... Elle viendra sûrement aussitôt le passeport obtenu. Elle est rassurée sur mon compte et, de ce côté, je

suis tranquille. Avant son arrivée, nous essaierons de déblayer la plate-forme; les ouvriers m'aideront, n'est-ce pas? Pauvres gens! Ils sont bien atteints dans leurs maisons, leurs jardins, ce qu'ils aimaient.

— Eh bien! mademoiselle, je suis content de vous dire qu'ils pensent, avant tout, à leur magnifique raffinerie détruite... Détruite sans raison, pour le plaisir de détruire! Les brigands!

Muray, qui est excellent, mais violent, luttait à cause de moi contre la colère qui le possédait, seulement il n'obtenait aucun résultat.

— J'ai regardé sur une de ces canailles mortes le numéro du régiment... Si jamais il en tombe entre nos mains!...

Déjà j'expérimentais que, désormais, les lois de l'humanité et des bienséances sont renversées; l'un des sentiments pénibles qui, souvent, me font souffrir, est celui de la haine amassée dans des millions de cœurs.

Depuis l'attaque de Fleure, la victoire de la Marne, qui commençait, a contenu, refoulé l'ennemi, la France est sauvée, je le crois! Mais la guerre et ses horreurs se prolonge-

ront combien de mois, combien d'années peut-être!

Dans ce cahier, où je croyais ne noter que la vie de mon âme, que les menus faits d'une existence tranquille, j'écris le récit d'une tourmente...

J'eus la curiosité de monter aux ruines; j'y arrivai avec quelque difficulté; en vérité, je ne reconnaissais même pas le chemin, dans l'étrange bouleversement qui me frappait de surprise.

Les murs, debout la veille, s'étaient littéralement volatilisés; les taillis, les gigantesques ormeaux avaient disparu. A leur place, un amoncellement de choses semblables à des cheveux frottés ensemble pour les emmêler.

Sur ce coin plein de souvenirs, la meule terrible avait passé, et l'aspect général s'était entièrement modifié.

Je pleurai; pourquoi? Le lien qui nous attache au passé est-il plus fort que celui qui nous unit aux vivants? Je ne le pense pas, et pourtant j'avais contenu mon émotion en face du désastre d'en bas.

Pendant huit jours, quelques ouvriers, mal-

gré leurs propres soucis, travaillèrent courageusement à déblayer la plate-forme de Fleure, et quand ma mère arriva, les abords de la maison étaient sensiblement dégagés.

Son premier soin fut de s'arrêter à la raffinerie.

Les ouvriers, prévenus de son arrivée, se groupèrent à quelques pas.

— Marguerite, me dit-elle, c'est affreux, sans doute, de voir le résultat de tant de travail réduit à rien, mais si ton père et Christian sont épargnés... Ah! je ne me plaindrai pas! Christian... où est-il?

Elle donna la main aux contremaîtres.

— Je voudrais serrer la main de tous, dit-elle aux ouvriers. C'est dur, n'est-ce pas? Vos pauvres maisons détruites... Et puis, vous l'aimiez, cette grande raffinerie, où vous avez mis tant de votre vie! mais nous l'édifions de nouveau, sur des plans plus petits. En tout cas, vos maisons seront reconstruites.

Reconstruire!... les maisons, oui! mais la fabrique! Cette perte engloutissait les deux tiers de notre fortune, et, à l'âge de mon père, recommence-t-on une vie d'intense travail?

Toutefois, le mot encourageant de ma mère

me fit plaisir. Il portait ! Je le compris à l'expression de ces hommes qui avaient vieilli avec mon père et partagé ses labeurs.

Muray, qui ne voyait pas les ruines sans s'exaspérer, répétait d'une voix entrecoupée :

— Ah ! les canailles ! Si je les tenais !

En contemplant la destruction partielle de Fleure, ma pauvre mère fut plus faible. Elle était sensible à la perte des objets auxquels se rattachaient tous ses souvenirs.

Mais elle avait un caractère trop ferme pour ne pas se ressaisir promptement.

— D'après tes lettres, je ne croyais pas le mal aussi grand ; mais, quand je pense, Marguerite, à ce qui aurait pu arriver si tu étais restée à Fleure...

Le mot, surtout l'accent me parurent très doux. L'affection de ma mère pour moi n'est pas démonstrative, et ses paroles affectueuses ont à mes yeux une valeur d'autant plus grande.

Je la fis monter dans une des chambres à peu près intacte. Pendant que nous causions et décidions de rejoindre momentanément Olga à Paris, Justine arriva en courant et nous remit une lettre.

— De M. Christian!

« Quels jours je viens de passer et passe encore! disait-il. Notre retraite est stratégique, ne vous inquiétez pas; mais reculer nous met en rage! Bientôt, nous nous vengeons par une victoire; le général Joffre a son plan bien déterminé. Au revoir, chère mère, au revoir à tous, j'écris ces lignes à la hâte, nous sommes en marche. »

Sa lettre voyageait depuis douze jours.

— Il vit! dit ma mère, rayonnante.

Il vivait! et je me rappellerai toujours comment, dans cette minute, s'alléga mon secret accablement. La pensée ne nous vint même pas que, pendant le long trajet de la lettre, une balle avait pu le frapper.

Depuis, nous l'avons revu; il nous a conté la terrible bataille de Charleroi, les combats de la retraite et enfin l'allégresse de la victoire.

Il traversera encore des époques de fer et d'horreur, mais Celui qui écoute la plainte du passereau écoutera peut-être ma prière :

« O Dieu, prenez ma vie et sauvez cet être de choix. »

VI

20 janvier 1915.

Ma mère me dit que, vraisemblablement, M. de Serdot viendrait à Paris pour quelques mois, et qu'il demanderait à se marier sans attendre.

Elle ajouta tristement : .

— Notre situation n'est plus la même...

— Vous ne supposez pas qu'il reculera pour une question d'argent?

— Non, assurément! A quoi penses-tu, Marguerite? Il aime ta sœur et il est galant homme.

Nous étions devant l'amoncellement de la raffinerie, et ma mère se murmura à elle-même :

« Pauvre, pauvre Etienne! »

Puis, revenant à Olga, elle reprit :

— Nous la laisserons libre... malgré les risques à courir, elle désire se marier; qu'elle suive sa manière de voir! Elle habitera chez

sa belle-mère pendant le passage de son mari à Paris.

— Pourquoi ne va-t-il pas immédiatement au front ?

— Je ne sais !

Plus tard, quand j'en parlai à ma sœur, elle me parut un peu confuse.

— Vois ce que je lui ai écrit et lis sa réponse, elle te plaira.

Olga disait à son fiancé que la perspective de travailler longtemps dans un bureau le ferait souffrir alors que ses amis étaient dans l'action. Elle le plaignait.

Cette façon un peu naïve d'exprimer discrètement un blâme indirect avait été bien prise, et j'en sus gré à M. de Serdot, car, quelles que soient ses qualités, je ne le crois pas extraordinairement commode.

Il avait répondu :

« Le feu viendra, ma chère fiancée ; mais on me dit que, pendant quelque temps, je serai utile au ministère. Soyez tranquille ! j'irai au front ! sans l'enthousiasme de votre frère, mais avec satisfaction, car votre répugnance pour les bureaux cache un dédain dont j'ai saisi tout le sens.

« Je suis Français et homme de devoir, encore que je n'aie pas la corde héroïque qui vibre chez vous. Pardonnez-moi! mais je vous aime! J'allais tenir le bonheur, et voici qu'il faut être tué dans une guerre absurde.

« Comprenez-moi bien! Je ne dis pas absurde pour la France : elle se défend! mais absurde, quand on pense que la volonté, l'ambition d'un seul homme, peut-être aussi des raisons secondaires, l'ont déchaînée. Absurde pour cet empereur, cruelle pour tous, ses conséquences sont incalculables et nul ne sait où il va. Je suis raisonnable, nullement entraîné, je l'avoue!

« Le jour de nos fiançailles est déjà loin... Je donnerais toutes les guerres glorieuses pour la vie tranquille, heureuse que nous devons commencer la main dans la main.

« Adieu, chère Olga, je vous aime et vous embrasse. »

Pendant la lecture de cette lettre, Olga observait ma physionomie, essayant de scruter mes impressions.

— C'est bien, n'est-ce pas?

— Oui...

— A toi seule je dis toute ma pensée... Tu sais comment j'ai accueilli le geste de mon père, par conséquent, je suis aussi ardente que vous tous.

— Je le crois... je l'espère.

— Tu comprends, quand on voit son père partir volontairement, ce serait froissant qu'un fiancé restât dans un bureau.

Très froissant, à mon avis, mais je n'eus garde d'insister.

Nous étions provisoirement installés dans un appartement prêté par des amis, partis précipitamment pour Bordeaux à la suite du gouvernement. La rue étroite, sombre, les conversations que nous entendions, tout nous déplaisait.

— Je n'ai jamais tant aimé Fleure que depuis ses blessures, me disait ma mère. Quand retournerons-nous dans notre maison ?

Mais, à cause d'Olga, notre séjour à Paris devait se prolonger jusqu'en décembre.

Le 10 octobre, mon père passa quelques heures avec nous. Son entrain nous fit du bien, et encore plus la façon dont il apprit les détails sur le désastre de Fleure.

— Nous retravaillerons sur une échelle plus petite; tu m'aideras, Marguerite!

Il ne parlait que de la victoire qui changeait pour la France la face des événements.

— Mais la guerre sera une guerre de tranchées, elle s'éternisera, dit-il en soupirant.

M. de Serdot lui avait écrit pour le supplier de ne pas différer son bonheur.

« Son stage forcé au ministère, disait-il, faciliterait la réalisation d'un si beau rêve. »

Mon père est d'avis, tout en maintenant son autorité, que les enfants doivent prendre la plus grande part de responsabilité dans leur destinée.

Il causa longuement avec Olga, et, après avoir pesé le pour et le contre de la décision, la laissa libre de choisir.

Aussi le mardi, 17 novembre, entre quatre témoins, ma sœur s'est mariée à Saint-Thomas-d'Aquin, mariage qui ressemblait bien peu à la cérémonie pleine de lumière et de joie que nous préparions à Fleure!...

« Olga était ravissante, écrivis-je à Christian, et je regrette que tu n'aies pas vu ses beaux cheveux étranges recouverts du voile blanc. Un artiste eût été satisfait. »

Je n'ajoutai pas à quelle nature d'artiste je pensais pendant la messe; moi seule, sans doute, songeais à la souffrance cachée du brave cœur qui, ainsi que tant d'autres, avait rêvé.

Christian m'écrivit un mot que je gardai pour moi. Il n'aime pas assez Olga pour éviter la critique, et quand nous l'avons vu à Paris, il m'a dit :

— Ne pouvait-elle attendre?

— Pourquoi attendre? Elle a pesé les deux thèses et a choisi celle que son cœur approuve.

— Oh! d'abord, toi, tu excuses toujours... Pourquoi attendre? Parce que Rémy n'a pas le feu sacré, et que son mariage le rendra probablement encore plus mou... Si Olga l'encourageait à s'embusquer, par ma foi, je...

— Que dis-tu donc, Christian? interrompis-je, très mécontente. Tu vas trop loin. Olga a tes idées, les miennes, je le sais! Jamais elle n'éloignera son mari du devoir militaire.

— Enfin, que fait Rémy au ministère? Sa place est au front.

— Mais il attend qu'on l'y envoie.

— Il attend!... ou provoque le départ. Tu ne réponds pas, dame Cendrillon? Pourquoi? Parce que tu es de mon avis.

Rémy, en effet, me déconcerte. Ses réticences, son absence d'enthousiasme, sa froide raison qui discute sans être tempérée par je ne sais quoi qu'on voudrait lui adjoindre, tout cela impatiente, sans que, en réfléchissant, on trouve rien à blâmer, car il raisonne juste et il est prêt à bien remplir ses devoirs militaires.

Je me dis parfois que ces esprits froids, d'une autre espèce que la nôtre, ont leur grande utilité. Ils donnent sur la situation des aperçus que l'imagination trop chauvine ne voit pas, ils modèrent les exagérations, et pourtant...

Pourtant, quand, simple soldat, l'homme doit obéir, non diriger, l'esprit cocardier le soutient; quand, chef, il doit entraîner, sa foi patriotique est une flamme qui se communique : Rémy, très certainement, me dérouté.

Enfin il a quitté le ministère le 28 décembre, et les critiques de mon frère sont désormais sans fondement.

J'en suis contente; je ne voudrais pas qu'il se glissât un doute dans l'esprit d'Olga, enthousiaste de son mari.

Cependant, il faut bien le dire, l'héroïsme de la jeune femme est tombé; elle ne pense qu'à revoir celui qu'elle aime et, aujourd'hui, un séjour prolongé loin du danger la ravirait.

Pensée bien naturelle, je le sais, mais...

12 février 1915.

Nous nous sommes réinstallées à Fleure avec un plaisir si vif, que la mélancolie de nos ruines perdait de son intensité.

Nous préférons notre solitude aux relations avec des gens qui, n'ayant souffert de rien, nous disaient :

— Que voulez-vous? Ce n'est qu'une perte matérielle. Vous êtes, jusqu'ici, dans les privilégiés.

Et comme nous savons ne jamais nous plaindre, notre désastre devenait quantité négligeable.

Les vérités, vérités relatives d'ailleurs,

qu'on se dit à soi-même, sonnent faux dans la bouche des autres. Elles impatientent ma mère, qui pense peu à la perte matérielle, beaucoup au chagrin de son mari, dont l'œuvre de toute la vie a disparu.

Mon cher père est venu et, courageux, a contemplé, sans mot dire, ce désastre dont notre récit ne lui donnait qu'un aperçu imparfait. Que disent les paroles en face d'un tel bouleversement? Elles sont impuissantes à décrire.

Les ouvriers et Muray regardaient mon père anxieusement; moi, je vivais son chagrin, et j'eus peine à dominer mon émotion en voyant ses efforts pour contenir la sienne.

Un murmure de menaces contre les ennemis le rappela à lui-même.

— C'est une faiblesse de votre vieux patron, mes amis, dit-il aux ouvriers qui s'exaltaient. Soyez tranquilles! il reprendra courage. Après la guerre, nous travaillerons de nouveau ensemble, vous verrez!

— Ah! les canailles, les canailles! répétait Muray, qui sanglotait, tant son bon cœur était touché par le chagrin de mon père.

— Allons, allons! du calme, Muray! Je suis dans mon tort, du reste, car je dois donner l'exemple de la fermeté.

Il s'était repris et, s'informant des besoins de ses ouvriers, il comprit aussitôt que le mieux était de leur créer des occupations, même si le travail qu'il leur demanderait avait, à ses yeux, un côté factice.

Sur ses conseils, envoyés par écrit à Muray, la moitié des hommes non mobilisés étaient entrés volontairement dans les usines de guerre; mon père décida d'employer les autres, s'ils y consentaient, au déblaiement partiel des dépendances de la raffinerie.

Après avoir ébauché avec eux un plan méthodique, il les quitta en les félicitant gaie-ment de leur bonne volonté.

Mais, quand il remonta à Fleure avec Muray, je fus frappé de voir ces deux hommes si vieilliss en si peu de temps.

Il nous félicita du résultat rapide de nos efforts. La partie branlante de la maison était fortement étayée; nous ne pouvions l'habiter, mais les meubles, échappés de ce côté aux obus, avaient été retirés du premier étage puis descendus dans les offices et lin-

geries du sous-sol, transformées en chambres habitables.

Devant le trou béant du milieu et les décombres intérieurs auxquels il était impossible de toucher sans danger, mon père leva les épaules en disant :

— Quelle pitié! et pourquoi tant de mal déchaîné, alors qu'il eût été facile de l'éviter?

A l'extérieur, dans un fouillis d'arbres brisés, les ruines des communs étalaient au loin leur tristesse, mais le dégagement des abords de la maison, le large et bas perron qui règne le long de la façade et dont la balustrade, par miracle, était indemne, donnaient une impression d'ordre et de relèvement.

Ma mère n'aime pas le repliement sur soi-même, et nous avons agi en conséquence.

L'impression, en arrivant à Fleure, fut donc mitigée. Olga passait trois jours avec nous, et son bonheur, quoique troublé par la crainte, aida à déridier mon père.

D'ailleurs, la guerre l'absorbe, et, avec la saine vigueur de sa nature morale, il se complaît dans nos motifs d'espérer.

Il est reparti en prononçant des paroles d'espérance et de réconfort.

Depuis, la vie passe dans une monotonie rompue par l'annonce de malheurs; tant d'amis fauchés déjà, tant de ruines!

Cependant, le pessimisme dissolvant ne nous atteindra jamais; il est, à nos yeux, un acte si je puis ainsi dire, antipatriotique, et, en voyant de près les pessimistes, mon jugement se confirme.

Je dédaigne ces trembleurs qui viennent dans un cercle de femmes pour être remontés par elles, qui critiquent à tort et à travers même le haut commandement. Il serait curieux de voir les bêtises incommensurables qu'accompliraient ces gens s'ils étaient à la tête d'un service quelconque. C'est aisé de faire la guerre les pieds sur les chenets...

Je déplore que ceux qui ont une autorité morale ne soient pas toujours sur la brèche pour exalter la victoire et relever les courages chancelants.

Quelle différence absolue avec nos milieux militaires!

Hier, nous avons vu un colonel retraité de nos amis qui parlait non pas avec une assu-

rance exagérée, mais avec bon sens et sang-froid. Et quand ma mère rappela avec tristesse l'hécatombe des jeunes officiers qui, au commencement de la guerre, s'étaient lancés avec tant de fougue, il répondit :

— En effet! au début il y a eu de bien grands sacrifices; ne les regrettons pas! car ils ont donné aux troupes un allant qu'elles n'auraient peut-être pas eu sans cela.

Cette belle réponse si militaire restera dans ma mémoire comme l'expression d'une mentalité qui plane sur les faiblesses de nos propres esprits.

Et ce ne sont pas des mots! le fils unique de notre ami a été encouragé par son père à choisir un poste dangereux que le jeune officier convoitait.

« Il faut, répétait le colonel, qu'un militaire donne le maximum de ses forces. »

Les effacées que nous sommes, nous, femmes, dans les événements tragiques, ont un rôle passif dont nous souffrons. Du moins, enregistrons tant d'élévation pour nous souvenir, pour monter un jour, s'il le faut, à la hauteur des circonstances.

10 mars 1915.

Christian a passé six jours dans cette maison qu'il pressentait ne plus revoir.

— Nous leur revaudrons cela! s'est-il écrié en contemplant nos ruines.

Mais la perte d'argent ne l'a pas affecté; il est possédé par la guerre, le reste n'est plus réalité à ses yeux.

Il a perdu l'enthousiasme un peu irréfléchi des premiers jours, mais il a le sentiment plus profond encore du devoir à remplir. Ses pressentiments se sont envolés et il regarde l'avenir avec une volonté virile.

— Je veux sortir de là capitaine, dame Cendrillon, commandant peut-être!

— Borne-toi à trois galons, répondis-je, en riant. C'est plus que suffisant à ton âge.

— Bah! qui sait?... Mon âge? Il ne sera plus celui qu'indiquent les années. En tout cas, je veux revenir avec la croix de la Légion d'honneur.

Ma mère entendit cette réponse et lui dit vivement :

— Remplis ton devoir, mais, Christian, je t'en prie, ne t'expose pas inutilement.

— Non, non, soyez tranquille! Je serai prudent...

Il l'embrassa tendrement.

— N'ayez pas cet air inquiet... On dit que j'ai beaucoup de sang-froid. Mais si vous saviez quel intérêt, quelle joie nous éprouvons à entraîner nos hommes, à nous en faire aimer d'abord! Et ce n'est pas bien difficile; il suffit de les aimer soi-même, de s'intéresser à leur bien-être, de donner l'exemple nécessaire du sacrifice. Quelle belle mission nous avons!

Son ton, devenu ardent, contredisait ses prétentions à la prudence. Et pendant que ma mère s'éloignait un instant, il me dit :

— Ma pauvre maman! ses recommandations me touchent et me font sourire. En guerre, le devoir est plus que le devoir, surtout pour un officier. Je connais cent traits que je vous raconterai un jour. Et Jean, que j'ai vu près de L..., il est dans l'émerveillement et m'a raconté des choses superbes. Nous devons tous viser à les réaliser, ces choses superbes...

Ses paroles m'effrayaient. Nimporte! mon cœur battait de plaisir en l'écoutant. Sa belle et bonne nature vit au milieu des éléments qui conviennent à son développement.

En même temps, nous sourions de son ton de commandement; il tranche en homme qui a vu, appris, et ce travers deviendra probablement général. Comment des hommes si jeunes, affrontant des dangers inouïs, obligés de prendre les plus graves initiatives, éviteraient-ils les écueils d'une maturité acquise trop vite?

Nous qui l'aimons tant, nous trouvons dans ce défaut la séduction d'un contraste amusant. Presque un visage d'enfant avec l'assurance d'un homme de cinquante ans... Quand nous reviendra-t-il? Les permissions ne sont pas régulières. Maintenant que nous l'avons revu à Fleure, après des dangers courus et surmontés, nous sommes plus tranquilles. Pourquoi? Il est toujours exposé, cependant! Mais l'âme prend vraiment le pli particulier qui modère les terreurs des premiers jours.

15 janvier 1916.

Mon journal n'est plus écrit qu'au passé et à de longs intervalles.

Sous la poussée des événements formidables, tout paraît bien pâle en dehors des choses publiques; quand on se relit, on s'étonne de l'importance donnée jadis aux faits de la vie normale et quotidienne.

Pourtant cette vie normale, c'est la vie! la vie réelle, fondée sur le vrai, et, en lisant le récit de tant d'excès, je me demande comment les hommes en viennent à aimer le mal pour le mal, alors que la bonté, dans toutes ses ramifications, est d'une si exquise douceur.

« La vie change, mais ne finit pas. » Je médite souvent cette belle pensée, et ma naïveté s'étonne qu'elle ne devienne pas le fanion de la droiture, des idées et des actes.

Mais l'Allemagne n'est ni droite, ni bonne.

Quand j'écris sur ce ton à Christian, il rit de ma simplicité, mais il m'exhorte à lui écrire mes pensées.

« Elles me font du bien, me dit-il dans une

lettre datée du 27 décembre dernier. Ecris-moi, écris-moi, Marguerite! Tes idées contrastent heureusement avec ma vie actuelle. Quel mouvement!

« Pendant que tu priais, avant-hier, dans la paix de Fleure, au bruit du vent qui souffle si bien dans les trous de la maison, je poursuivais l'ennemi qui lâchait pied au bruit des 75 et des éclatements d'obus.

« Je ne voudrais pas n'avoir pas vécu cette nuit de Noël... C'était transportant!

« J'ai cru me tuer en tombant dans un trou; vous jetterez des cris d'horreur en apprenant que j'ai été sauvé par des cadavres boches qui ont amorti ma chute.

« Quelle belle nuit! Si je me sens transporté par un succès partiel, que sera-ce quand nous tiendrons la victoire? Et nos hommes, si braves, si simplement héroïques!

« Adieu, adieu, je suis pressé. »

Il est toujours pressé, mon frère, quand il s'agit d'écrire, bien qu'il expédie régulièrement ses courtes lettres.

En même temps que sa joie du succès m'arrivait une grosse missive de Berthe Ravelle.

« Je t'envoie, me dit-elle, le récit de Jean sur l'affaire de Crouy, passée depuis un an déjà! Il est, en ce moment, au repos relatif; il en a profité pour rédiger des souvenirs qui t'intéresseront certainement. »

S'ils m'ont intéressée!... Le Noël de Christian, et celui dont parle Jean, ne se ressemblent que par les qualités qui se manifestent aussi bien dans l'insuccès que dans la réussite.

« Vers la mi-décembre, écrit Jean, nous avons quitté le plateau de Nouvron pour participer à une attaque qui, assurait-on, serait décisive.

« Nous étions immobilisés depuis trois mois, et cet arrêt semblait extraordinaire. Il nous fallait une solution, et si on nous avait dit que ce face-à-face durerait encore un an!... Il dure! Il durera plus longtemps qu'une année, je ne me fais, sur ce point, aucune illusion.

« Tu connais le pays où nous étions, ma chère Berthe, ses vallées charmantes, ses grands plateaux plantés de betteraves et presque sinistres dans leur monotonie.

« Sur le plateau de Nouvron, l'unité de mesure pour le nombre des cadavres était la betterave. Les fantassins boueux, qui descendaient de la tranchée, disaient couramment : « En face de tel endroit, il y a plus de Boches que de têtes de betteraves. »

« Gonfricourt, la ferme Saint-Victor, Sainte-Léocade, ces noms évoquent dans mon esprit un ciel gris plein d'eau, de la terre brune à perte de vue, de grands murs blancs déchiquetés.

« Une batterie était en position avancée, contre une excavation où s'abritaient hommes et chevaux. La nuit, spectacle fantastique, que ces silhouettes noires qui s'agitaient sur le fond brillant où flambaient des fagots de bois mort ! Autour de ces feux, les oisifs se chauffaient. Certains chantaient des romances sentimentales que l'entourage écoutait avec admiration.

« Nous attaquions à intervalles de trois ou quatre jours. L'attaque consistait à bombarder les lignes boches pendant un quart d'heure, et, ensuite, notre infanterie se lançait

« Malheureusement, pour prendre deux

lignes de betteraves, nous laissions huit cents hommes sur le carreau, tués ou blessés.

« Nos hommes présentaient alors un type hybride. On leur avait donné un couvre-képi bleu sombre, une « salopette » de toile de la même couleur. Plus de pantalon rouge, et, par-dessus ces nouveautés, la boue brune, grasse, étalait une couche uniforme et gluante.

« C'était l'époque des découragements après la grande défaite et la grande victoire qui nous avait sauvés. Je ne parle pas de découragement pour nous, officiers et majors, mais les nouvelles étaient mauvaises et influençaient les hommes.

« Dans le Nord, la lutte faisait rage. Matériellement, rien encore d'organisé. Les abris et les cantonnements de repos étaient inexistantes; pas de couvertures, aucun des adoucissements qui devaient, plus tard, tempérer la souffrance perpétuelle.

« Un matin, en pleine nuit, nous quittâmes la position, et, après une journée de marche, nous arrivions à Berzy-le-Sec, village orné d'une merveilleuse petite église romane et perché sur une colline qui domine Soissons.

« Nous fîmes halte et, vers minuit, les batteries de tir avec leurs caissons s'ébranlèrent pour Bucy-le-Long. Elles franchirent l'Aisne à Venizel, et, vers sept heures du matin, s'installèrent à la lèvre d'un petit ravin, au bord du plateau de Crouy.

« L'endroit n'avait rien de charmant. Il pleuvait sans arrêt, les marmites étaient abondantes, et les balles perdues arrivaient chuchotantes des tranchées ennemies. Pendant que nous causions, le lieutenant d'artillerie et moi, nous faillîmes être tués par des balles. Un pauvre cheval les reçut pour nous.

« On avait camouflé la batterie en plantant autour un bois de petits sapins. L'attaque devait réussir par sa brutalité. Elle ne ressemblait en rien aux attaques que j'ai vues plus tard. Comme artillerie lourde : deux pièces de 155 court, 95, 120, qui, d'ailleurs, ne purent tirer faute de munitions; du 55, du 58 et du 75 en quantité modérée.

« Pendant près d'un mois, l'artillerie fit des réglages. Le jour de Noël, bombardement ! Mais l'infanterie ne put sortir, les fils de fer n'ayant pas été détruits par les pétards du génie.

« En attendant, l'ennemi ripostait avec ses gros 150 et 210 si désagréables avec leur panache de fumée noire et leur bruit d'écrasement.

« Nous avons repris la vie de secteur et, chaque soir, je descendais à Bucy-le-Long, pour dîner avec quelques camarades chez une pauvre réfugiée de Sedan qui habitait une petite maison avec sa mère et son fils.

« J'assurais le service des échelons (caissons de ravitaillement) restés avec les avant-trains, de l'autre côté de l'Aisne. Tu connais mes talents comme cavalier, aussi cette promenade était loin de m'enchanter.

« Je n'oublierai jamais une de mes excursions, note comique, au milieu de tableaux horribles.

« De Bucy au pont de Venizel, la route serpentait dans une plaine large de quatre kilomètres.

« Au départ, mon intelligent animal prend un petit trot sec et marche comme un crabe, malgré mes efforts pour le maintenir en ligne droite. Puis, ce sont des cabrioles, des sauts de carpe qui, d'une façon inquiétante, déplacent sans cesse mon centre de gravité.

« Enfin, malgré une lutte homérique, j'arrive et passe ma visite.

« Au retour, à l'entrée de Venizel, une brave paysanne, sur le pas de sa porte, me crie :

« — Attention, mon pauvre monsieur ! Y bombardions l'poste ! »

« Par tous les moyens de persuasion en mon pouvoir, j'essaie d'activer mon coursier. Peine perdue ! Nous passons le pont au gré de son caprice, et, au même moment, j'entends un obus qui baisse, baisse et, par bonheur, éclate à dix mètres de moi dans le marécage ; il ne produit qu'une immense gerbe de boue, sans éclats éparpillés.

« Mon cheval, rappelé à la réalité, part à fond de train ; je perds un étrier, puis les deux, et me voici, honte suprême, embrasant de mes bras le cou de ce maudit animal. Après deux kilomètres de cette allure, nous nous arrêtons, ou plutôt, il s'arrête...

« J'arrive à Bucy, que le Boche a pris maintenant comme objectif. Or, Bucy-le-Long est le bien nommé : une seule rue d'un kilomètre. J'essaie de ramener dans l'âme de mon cheval les excellentes dispositions de

tout à l'heure; vains efforts! Il refuse énergiquement d'entrer dans le village où, à droite et à gauche, tombent les marmites.

« Je descends, je l'empoigne par la bride et le traîne à ma suite. J'arrive à mon poste : un gros 210 a coupé la route à l'emporte-pièce. Parti au trot, j'arrivais probablement pour le recevoir, et je me vois obligé de qualifier d'intelligence la bêtise de mon cheval.

« Avant l'attaque, nous eûmes les fêtes de Noël. L'église de Bucy, déjà touchée trois fois, était un endroit dangereux; néanmoins, le dimanche, elle était pleine comme un œuf, car les hommes mettaient de la coquetterie à s'y rendre. Un chanteur entonna un *Minuit, chrétiens*, très réussi, et, le lendemain, nous nous préparâmes pour une attaque qui n'eut pas lieu.

« La grande cérémonie fut fixée au 9 janvier.

« Le bombardement des lignes ennemies commença vers huit heures et, à cinq heures, notre fusillade indiqua que l'infanterie sortait. Quels moments que ceux qui précèdent l'attaque!

« Dès le premier jour, les pertes furent sérieuses, même parmi les artilleurs. Tous nos officiers, dans cette malheureuse affaire de Crouy, furent admirables.

« Le sous-lieutenant Hervé fut haché en commandant le feu d'un 105. La veille, un obus l'avait enterré dans son abri avec le lieutenant et quelques hommes. Ils furent dégagés; le lieutenant, avec une entorse, dut aller à l'échelon. Hervé, la figure déchirée par des planches, des contusions partout, refusa tout repos.

« Vingt-quatre heures après, la mort le frappait. Une de ses jambes, littéralement broyée, ne put être retrouvée, l'autre ne tenait que par un coin de chair et d'os; il avait un éclat profond du ventre et, quand on le ramassa, avant de se laisser emporter, maître de sa pensée, il voulut passer lui-même le commandement à l'adjudant. Cette puissance de vie chez l'homme m'a souvent effrayé. Il agonisa pendant deux heures, admirable de calme, et s'éteignit en remerciant des soins impuissants qu'on lui donnait.

« Le lieutenant X..., élève de l'Ecole Centrale, non soldat de carrière, remplaça

Hervé le soir même, et, le lendemain, la gorge tranchée, il fut tué sur le coup.

« Il a donné l'exemple d'un courage que j'admire de tout mon cœur.

« Le bombardement l'impressionnait extraordinairement; il était pris d'un tremblement nerveux, mais, à force d'empire sur lui-même, il réussit à étouffer cette révolte de la nature et, dédaignant de s'abriter, il arpentait le terrain en encourageant ses hommes :
« — Allons, mes enfants, la grande carrière des Boches est enlevée... mettons
« en! »

« A ce moment, un éclat lui coupa la carotide et lui fracassa le menton.

« Le capitaine S..., long, maigre, teint blafard, cheveux gris et rares, yeux à fleur de tête, était d'une sévérité excessive dans le service, trop dur, d'ailleurs, mais, au feu, il avait un mépris de la mort absolu. Catholique convaincu, il apportait dans sa religion la même âpreté que dans la discipline. Ses hommes l'abhorraient. Cependant, au plus fort de la bataille, quand on l'apercevait, marchant posément entre les éclatements, le corps encore allongé par un immense caout-

chouc noir, les hommes disaient, en le désignant d'un coup de tête :

« — Y a pas à dire ! S..., c'est une rosse, « mais, quand même, c'est un poilu ! »

« Le capitaine R... était aussi brave, mais d'un genre différent. Court, trapu, d'une force herculéenne (il sauva deux pièces enlisées en les décollant avec son dos); il ne punissait jamais, mais si un homme manquait à sa tâche, il l'appelait et, « entre quatre-z-yeux », lui parlait de si belle façon, que l'autre reprenait le droit chemin.

« Le lieutenant D..., sorti le premier de l'École polytechnique, neveu du président de la République, était un officier calme, posé, d'une politesse rare. Je l'ai vu passer la journée entière, debout, sans s'abriter, commandant le feu avec la tranquillité qu'il devait avoir, en temps de paix, dans son usine. Il inspirait une confiance absolue par sa bravoure toute de calme et de sang-froid.

« Le capitaine comte de S... était une figure très originale et sympathique. A soixante ans bien sonnés, il s'était engagé, et, comme ancien lieutenant de dragons, le

commandement de nos échelons lui avait été confié.

« En fait de guerre, il en était resté à la campagne de Tunisie.

« Une face rubiconde, un nez sillonné de veines violettes, un monocle, une grande pèlerine rejetée sur l'épaule dans un geste de capitaine, deux petits yeux noirs spirituels, une politesse de grand seigneur, et admirable cavalier. Telle était sa silhouette. Sa voix prenait des intonations émues en parlant des beaux chevaux et du vieil armagnac.

« Cette guerre ne lui plaisait pas.

« — Ah ! mon cher monsieur, ce n'est pas du tout ce que j'attendais... On se tue sans se voir, à dix kilomètres ! Ça ne répond à rien. Dans le temps, au moins, on y allait à coups de sabre... »

« Et son bras coupait l'air d'un grand geste expressif.

« Il parlait encore de « boulets » que renfermaient ses caissons.

« Bien que cette guerre ne fût pas la sienne, il sauva un jour tous nos caissons, pris dans un feu de bombardement.

« Montant à cheval tranquillement, il par-

courut sous le feu toute la colonne, ramena le calme par son sang-froid bonhomme et sortit de ce mauvais pas avec tout le matériel qui lui était confié.

« Il n'avait eu que deux blessés alors que, rationnellement, les trois quarts de ses hommes pouvaient y rester.

« Je garde de cet officier, à la fois grand seigneur et paternel, le plus excellent souvenir ; j'espère que la guerre lui sera clémente et que je le reverrai un jour.

« Enfin, notre vieux commandant, un homme puissant, figure rouge, cheveux blancs, moustache blanche, une voix rude, un excellent cœur, une intelligence médiocre, mais un bon artilleur.

« En partant pour le front, il lut à ses hommes une sonore proclamation et défendit de pavoiser canons et caissons parce qu'on devait réserver les lauriers pour le jour où « reviendrions sur les ailes de la Victoire. »

« Quelques jours avant Crouy, un brigadier infirmier, chimiste très distingué, chef de laboratoire à la Sorbonne, collaborateur scientifique du prince de Monaco, exerçait ses talents à dépister les immondices dans le

village de Bucy-le-Long. Il avait fait creuser un grand trou; un écriteau avec ce mot : « dépotoir » invitait les cuisiniers à jeter les ordures dans le trou, invitation inutile, d'ailleurs, et, près du dépotoir, un bûcher dévorait les détritrus combustibles.

« R..., gai et spirituel, prenait du bon côté sa corvée prosaïque. Il avait coupé une immense canne et, appuyé sur son bâton, avec de grands gestes, il exhortait les hommes et invectivait les ordures. Avec ses traits fins et sa longue barbe, il ressemblait à un moine guerrier.

« Au feu, les hérétiques, les excommuniés!
« Au feu, les relaps! Au feu, au feu!... »

« Pendant qu'il invectivait les débris de paille, de vêtements et les balayures que les brancardiers jetaient dans le brasier, le commandant arriva derrière lui. Les camarades de R... s'attendaient à une « attrapade » pour cette manière irrévérencieuse d'accomplir le service; mais, dans les gesticulations de R..., le commandant vit un zèle ardent pour la corvée d'hygiène. Il eut un bref :
« C'est bien, brigadier! »

« Puis, désireux de lancer un mot aimable,

et plaisant, il réfléchit une seconde, ses yeux rencontrèrent le mot « dépotoir ».

« — Ah! ah! dépotoir, dépotoir... Dépôt, « dépôt! Je souhaite que nous y rentrions « tous un jour, au dépôt. »

« Et il partit en riant du jeu de mots.. plutôt simple.

« Pauvre vieux commandant! Il ne devait pas rentrer au dépôt. Il se conduisit très bravement dans la bataille, reçut un éclat d'obus à l'épaule, revint commander son groupe et, désolé de n'avoir sauvé que huit pièces sur douze, il eut une attaque d'apoplexie. Evacué une première fois, il revint, et j'ai su qu'ayant eu une nouvelle attaque, il était mort à l'hôpital.

« Ce brave homme, qui était un homme très brave, un vaillant soldat, un bon officier, manqua même sa mort, car c'est au feu qu'il eût voulu mourir.

« Après deux jours de bataille, les fortes positions ennemies, étayées sur les profondes carrières des coteaux surplombant Crouy, étaient enlevées. Mais, le troisième jour, la situation changea.

« Pendant la nuit, d'importants renforts

arrivèrent à l'ennemi en camions automobiles; de notre côté, on n'osa aventurer la division de soutien parce que l'Aisne, à la suite d'une crue, avait emporté les ponts de bateaux. Il ne restait que les ponts fixes de Venizel et de Soissons.

« Dès le matin, les batteries furent repérées. Le Boche commença un tir d'efficacité en arrière des pièces, sur les guitounes. Je dus transporter mon poste de secours avec celui des fantassins dans une grotte que, d'abord, je n'avais pas vue. Elle précédait un grand souterrain.

« Nous l'avions échappé belle! Les deux abris touchant le nôtre s'étaient effondrés, et j'entends encore, dans la fumée qui emplissait le poste, un maréchal des logis qui me disait en riant : « — Docteur, il est « temps, je crois, de faire sa prière. »

« La grotte où nous nous installâmes dominait un vallon profond, coupure boisée des grands plateaux nus. Des postes de secours de chasseurs, de Marocains et de territoriaux y fonctionnaient.

« Les pauvres « pépères », Méridionaux de Béziers, n'avaient jamais vu le feu. La veille,

ils avaient eu leur premier tué, à Soissons, d'un éclat de vitre. Ils nous étaient envoyés comme soutien d'artillerie, et je crois qu'il en revint fort peu.

« Dans le vallon, nous voyions monter une route sinueuse que l'ennemi arrosait de 105 fusants. Très pittoresque, l'éclatement de cet obus! Après le sifflement classique, un gros flocon de fumée blanc verdâtre, condensé, qui se déroulait aussitôt en volutes rageuses; au centre, un grand éclair qui, un instant, illuminait la fumée de tons de cuivre. Cela donnait l'impression d'un nuage qui a de la force.

« Les 105 fusants nous amusaient, et peut-être, en nous-mêmes, éprouvions-nous le « *suave mari magno* » si égoïste, mais si humain. Ces obus étaient terribles! Un caisson de ravitaillement étant arrivé, les territoriaux furent commandés pour le décharger. Hélas! un 105 éclata tout près, à bonne hauteur, et je n'oublierai jamais ce groupe d'hommes s'abattant à droite, à gauche, comme un jeu de quilles, tandis qu'un des chevaux, blessé à mort, empêtré dans ses harnais, se roulait avec des ruades terribles.

« Le long de la petite route de crête, des groupes de fantassins blessés ou éclopés reviennent lentement; des téléphonistes réparent les lignes. L'un d'eux, des nôtres, un Avignonnais, est étonnant! Toute la journée il rôde sur le plateau, rajustant les bouts de fils que les obus cassent sans répit. Il accomplit son travail de Pénélope avec une bonne humeur imperturbable. De temps en temps, il rentre dans la caverne, bourre sa pipe et plaisante. Sa tête aux traits accentués, au nez bourbonien, aux lèvres rasées bien dessinées, s'éclaire à la lueur de l'allumette, et, entre deux bouffées, il lance une galéjade, en rit lui-même et s'en va, sifflant, sa boîte sur le dos.

« C'est un des bons ouvriers de la bataille qui accomplirent gaiement leur tâche rude.

« Le travail ne manque pas pour nous! Par miracle, je n'ai eu encore qu'un blessé à la batterie, un juif algérien, les deux cuisses tailladées d'un éclat de retour. Il n'a pas pu s'abriter à temps.

« Nos canons, malgré le feu d'enfer qui les entoure, continuent leurs salves, très sagement, comme de bons 95, à raison d'un coup

par pièce toutes les deux minutes. Ils ne peuvent pas s'emballer comme ces rageurs de 75, qui crachent depuis le matin, mais les quatre obus partent régulièrement sur le Boche. Parfois, on manque le départ :

« — Raté de charge, raté d'étoupille! »
Puis, on recommence.

« Quand la salve ennemie arrive : hop! tout le monde dans la mince tranchée creusée derrière les pièces. Et vite! la réponse aux Allemands.

« Le pauvre Ch..., moins rapide, est blessé. Malgré nos garrots, une terrible hémorragie le saigne à blanc en une minute, et je ne le maintiens qu'à force de piqûres.

« Le soir, je le descends au médecin-chef, à Bucy-le-Long, mais il expire en arrivant.

« Au même instant, le vaguemestre apporte une lettre pour lui, et c'était poignant, ce petit carré blanc posé sur la cheminée, près de ce mort qui n'en prendrait jamais connaissance!

« En plus de ce malheureux, la journée se passa à soigner les fantassins apportés par files de brancards.

« Les mains gluantes de sang, — pas

d'eau, d'ailleurs, pour se laver, — il faut vite tourner les garrots, rouler les bandes, mettre des pièces. Dans un fond obscur, afin de ne pas gêner le passage, nous entassons ensuite les blessés, qui seront évacués le soir comme on pourra.

« Nous n'avions pas encore ces admirables sections automobiles qui déblaient si vite les postes de secours.

« Le lendemain, 12, les nouvelles sont franchement mauvaises. Nous reculons maintenant ! Le découragement succède à l'enthousiasme des premiers jours.

« Le bombardement est intenable... « C'est pire qu'à Bouillancy », murmure un blessé qui soutient son poignet broyé.

« On m'apporte un commandant d'infanterie. Il a un éclat dans les reins et, pendant que je le panse, il réclame un officier de la batterie. Entre deux grognements que lui arrache la douleur atroce, il indique à l'officier l'endroit où, selon lui, les Allemands pousseront ; puis, quand il a fini :

« — Fichu, docteur, n'est-ce pas ?

« — Mais non, mais non... C'est superficiel.

« Il hoche la tête et ne s'abuse pas.

« Vers le soir, un peu d'accalmie. Je dors, assommé, dans un coin de la grotte. Autour de moi, la foule crie, gémit. Une section de mitrailleurs de réserve cause autour d'un feu de bois qui danse à l'entrée du souterrain.

« Accroupis dans leurs grands burnous à capuchon, les blessés marocains sont immobiles comme des sphinx.

« Vers minuit, deux compagnies de chasseurs et deux d'infanterie pénètrent dans la grotte, et, en attendant l'heure de l'action, vont se perdre sous les arceaux de l'interminable souterrain.

« Au milieu des cris, des piétinements, un grand plaisir arrive : le dîner ! Un infirmier de Bucy-le-Long nous apporte une boîte de « corned-beef » et un bidon de « pinard », comme dit mon brave Montérymard, le brigadier brancardier, un tisseur stéphanois, doux, tranquille, « le loyal artisan ». On se réconforte, et la gaieté revient.

« Ce sont tous de braves gens, mes infirmiers, depuis le bon Bé..., au terrible accent du Vaucluse, qui s'était montré héroïque, lors de la blessure du lieutenant Hervé. Il

l'avait relevé et pansé sous le feu en lui disant : « N'ayez pas peur, mon lieutenant, vous n'avez qu'une balle dans la jambe. »

« Evidemment, c'était un peu naïf, et le pauvre Hervé, qui voyait ses membres broyés, ne fut pas dupe de l'intention excellente.

« K..., un avocat de Lyon, fut également très bien dans cette circonstance. Il s'offrit comme volontaire pour descendre, à Bucy, le corps de M. X... Ce geste de s'exposer si terriblement pour donner la sépulture à un cadavre est vraiment joli.

« Comme beaucoup de juifs, K... était légèrement menteur, très vantard, et savait aussi se débrouiller merveilleusement pour obtenir de bons postes, mais, dans cette circonstance, il fit très simplement plus que son devoir. Le pauvre garçon, en avril, est mort de la grippe.

« Je pourrais les citer tous, jusqu'au grand C..., un juif d'Alger, fort peu intéressant, qui accomplit un acte de piété remarquable. C'était un splendide garçon, du type sémitique le plus pur, mais lâche, trembleur, amoral, capable de toutes les filouteries. L'ar-

tilleur, tué à notre batterie, était son cousin.

« C..., malgré la peur qui le talonnait, parcourut, sous le bombardement, une partie du village, afin d'ensevelir son coreligionnaire dans le drap blanc rituel.

« Le lendemain, le Boche reprit son terrible effort. Le bombardement redoubla de violence et nos munitions épuisées n'étaient plus renouvelées. C'était la fin. L'infanterie plia puis recula en désordre.

« Les servants de nos pièces prirent leurs mousquets. Aucun ordre de nous replier et, dans la grotte, nous nous attendions à être pris.

« Nous avons rangé les blessés contre une des parois, nous efforçant, autant que possible, de leur cacher la vérité. L'infanterie, en réserve, sortait en colonne pour tenter la résistance suprême. Parmi les souvenirs horribles de ce moment, je vois un malheureux, les deux orbites vidées par une balle qui l'avait pris tangentiellement. D'un geste fou et sans arrêt, il tâtait le vide devant lui. Sous le bandeau blanc du pansement s'étaient deux grosses étoiles rouges. On eût dit un spectre ! C'était hallucinant.

« — Bandits! assassins! Ah! les s...! »

« Au milieu des plaintes plus âpres, les ordres brefs des officiers tranchaient, rapides.

« Première section! sac à terre! baïonnette au canon! »

« Nous entendions tout cela en pansant les blessés qui arrivaient, certains frappés à la sortie du souterrain.

« Dans la colonne qui s'en allait, des arrêts brusques, des reculs quand une marmite tombait devant la porte, puis la sortie continuait.

« Bientôt nous restâmes seuls avec nos blessés, les médecins de l'infanterie et moi.

« Sans doute les Boches vont nous massacrer tous! me dit un vieux collègue. Il paraît qu'hier les Marocains n'ont pas fait de prisonniers. Cachons les armes, au moins! »

« D'un geste brusque, il jeta hors de la grotte un fusil à baïonnette tordue et sanglante...

« Enfin, un artilleur arrive en courant :

« — Docteur, l'ordre est arrivé! On déculasse les pièces et on bat en retraite. Dépêchez-vous! »

« Brr... là sortie sera rude ! Je fais signe à Montérymar, mon brigadier, et nous partons.

« Je n'ai aucun blessé à emmener, heureusement !

« A peine sorti, je vois, le long du petit chemin, couchée dans la boue, une ligne de chasseurs qui tirent sans arrêt. J'ai l'impression d'un homme surpris par une averse et qui « se trotte » sans parapluie.

« Les marmites tombent partout et, plus agaçantes, des volées de balles cassent les branches du petit bois.

« Nous descendons rapidement une pente boisée. Pourvu que nous retrouvions les deux batteries qui, paraît-il, nous attendent au carrefour de Bucy pour franchir l'Aisne !

« Les shrapnells s'égrènent sur nous ; un percutant arrive plus près. Je fais un bond instinctif pour l'éviter, je roule et dégringole un talus de trois ou quatre mètres. Je n'ai rien, mais une grosse souche m'a heurté le côté et coupé la respiration.

« Un immense découragement me saisit ; comme dans un rêve, je vois les chasseurs qui commencent à lâcher la crête et à dévaler par

petits groupes. Quelques-uns, pris de panique, laissent tomber leur fusil pour aller plus vite.

« Je me sens à bout de forces ; une toux assommante me secoue, et je commande à Montérymard de me laisser. Mais le brave garçon m'a pris par le bras, et son calme me ranime.

« — Allons, allons, monsieur le docteur, ne vous abandonnez pas vous-même. »

« Et, à petits pas, je me remets en marche.

« Aux premières maisons de Bucy-le-Long, les « gros noirs » commencent à tomber avec un bruit de locomotive. Nous passons devant l'église, et, poussé par ce besoin d'asile que l'on éprouve quand on est traqué par la mort, je dis à Montérymard : « — Si nous nous abritons!... »

« Mais, déjà, il m'entraîne, et il a raison, car une marmite formidable s'écrase devant le porche.

« Ma toux ne cesse pas. J'étouffe ! Le brigadier me conduit dans une très belle maison où est installé, pour l'infanterie, un poste de secours central.

« On m'étend, et, peu à peu, mes quintes

se calment. Les obus de gros calibre pleuvent; à chaque explosion, instinctivement, on s'abrite les yeux pour éviter les débris de vitres qui s'émiettent. Montéymard ne m'a pas abandonné.

« — Nous rejoindrons les batteries quand vous pourrez marcher, docteur.

« Il risque d'être fait prisonnier, ce que nous redoutons par-dessus tout, mais il reste avec moi!

« Un camarade d'études, médecin à l'infanterie, m'offre une tasse de thé qui me fait grand bien. Le soir tombe, l'infanterie s'est ressaisie à une crête, et l'ennemi, intimidé, ne pousse plus...

« Il nous faut gagner Venizel : quatre kilomètres sous le feu. Des rafales de balles passent dans les rues; nous nous courbons tous les deux, rampant presque pour sortir du village et, dans la nuit, que les shrapnells rayent d'éclairs, nous nous hâtons à travers champs.

« Nous arrivons indemnes au pont de Venizel et, avec les huit pièces qui nous restent, nous allons nous mettre en batterie pour défendre Soissons, où les Alle-

mands, une fois encore, n'entreront pas. »

Ce récit vécu est tout un raccourci de la guerre; je le consigne précieusement dans mon cahier. Jean rend justice à ceux qui l'entourent; il fait valoir leur héroïsme, et, naturellement, garde le silence sur lui-même. Mais la citation, qu'il obtint dans cette affaire, parle éloquemment.

Une chose frappante et admirable, selon moi, c'est de voir des hommes, ou médiocres, ou mauvais, se conduire en guerre comme les meilleurs. L'étincelle divine jaillit en dévouement et devoir accompli héroïquement.

J'ai écrit à Berthe de me communiquer d'autres récits, si son frère lui envoie de nouveaux souvenirs. Les promesses de Christian me laissent incrédule, je connais son antipathie pour les longues rédactions.

VII

25 mai 1916.

Pendant ces nouveaux mois de monotonie extérieure, mais si agités moralement par la lutte de Verdun, je n'ai rien noté.

Christian et mon père ont été dans cette fournaise; ils en sont sortis sans blessures, et, quand nous les avons revus, leurs récits imagés nous ont tenues palpitantes...

Rémy est dans le Nord, et Olga gémit souvent. Pauvres jeunes femmes! Mes angoisses pour ceux que j'aime me font comprendre leurs tourments. Olga a perdu son bel entrain du début, et, après chaque permission, trouve plus pénible la séparation.

Laconiquement, Christian m'envoie des pensées auxquelles il me somme de répondre.

« Il n'est pas toujours de force, m'écrit-il, à répondre aux attaques que produit l'exaspération de la souffrance. Beaucoup d'irréligieux, dans cette guerre, puiseront des

arguments pour soutenir leurs idées. L'un d'eux me disait hier : « — C'est la faillite du christianisme ! L'Allemagne est chrétienne, et voyez ce qu'elle a fait ! »

Au fond, Christian veut que je parle, et je crois bon de me prêter à ce jeu. La plus petite graine produit son fruit.

A une nouvelle lettre, j'ai répondu.

« Tu ne connais pas, je crois, une définition que j'aime infiniment ; elle est de Mme de Duras :

« Aimer Dieu, dit-elle, c'est adorer à leur source les perfections que nous espérons trouver dans les créatures et que nous y avons vainement cherchées. »

« C'est donc au-dessus des catastrophes voulues par l'homme qu'il faut chercher et se reposer ».

« Pourquoi la méchanceté de l'Allemagne indiquerait-elle la faillite du christianisme ? Elle est simplement l'indice d'un esprit et d'un cœur faussés que la religion, drapée à leur façon, aide encore à se leurrer.

« Tu me diras, au sujet de Mme de Duras, que sa définition est la paraphrase d'une pensée vieille comme le monde... Mais quelle

pensée n'est pas vieille comme le monde? Elle me suffit, à moi, simple! pour argumenter. Je m'enfonce en elle, je la creuse; elle me conduit, par mille petits sentiers, sous les ombrages que j'aime; j'y trouve le repos et la sécurité.

« Vous suivez les grandes routes droites, vous, hommes, qui n'avez pas le temps de vous arrêter devant une beauté cachée sous les brouillards ou voilée par le brouillard. Mais nous, cher Christian, nous avons de longs loisirs pour « ascensionner » (j'invente un verbe) nos pensées et nos sentiments. Jamais, par ces temps d'affreux cataclysme, je n'ai mieux compris notre rôle d'effacées.

« Tu me diras : « Alors, on ratiocine, ce que je déteste. » Mais non! Sans effort, on se laisse porter vers le bien par l'Évangile. Ces pages divines ouvrent, aux yeux attentifs, les portes les plus cachées.

« Comme toi, je déteste le ratiocinage, mais j'aime la belle ou fine broderie. C'est mon goût de femme... »

J'aurais continué ainsi indéfiniment, tant j'ai plaisir à causer avec ce jeune esprit dont la sympathie est si complète.

Il m'a répondu, tambour battant :

« Pauvre dame Cendrillon ! crois-tu que toutes les femmes te ressemblent ? Ta bonne nature a rempli d'illusions ton esprit. Avec tes bons yeux calmes et ton front tranquille, tu es l'image de la femme que tout homme intelligent voudrait à son foyer. Quelle idée, Marguerite, d'avoir refusé de fonder une famille ! Tu ne serais plus à nous, c'est vrai ! mais je ne suis pas égoïste dans mon affection pour toi.

« J'ai souvent ragé des compliments adressés à Olga, pendant qu'on te disait insignifiante. Je n'affirme pas que tu sois positivement jolie, mais ta taille, grande moyenne, la plus charmante, à mon goût, pour une femme, est parfaite, et si ton visage manque de beauté, il y a chez toi quelque chose qui... enfin quelque chose qui me plaît.

« A propos d'Olga, j'aurais peut-être à t'écrire des choses ennuyeuses à son sujet.

« Lorsque je ne suis pas dans le mouvement perpétuel, tes lettres me distraient et me font réfléchir.

« J'ai servi certaines de tes phrases à l'adversaire dont je te parlais ; elles ont mis le

feu aux poudres, et nous avons discuté, non sans profit, je m'en flatte. Ecris-moi... »

Je lui répondis :

« Toutes les femmes ne se ressemblent pas, évidemment, et beaucoup s'en tiennent au nécessaire; motif impérieux pour celles qui réfléchissent de vivre dans les chemins de Dieu.

« A ta remarque impertinente sur mes illusions prétendues, je réponds par une pensée de Joubert : « Toute illusion renferme une part de vérité. »

Cher Christian! Il m'a envoyé des choses trop flatteuses pour que je les transcrive dans ce cahier.

Je les lui ai reprochées, et il s'est empressé de me battre avec le propre mot de Joubert.

Nous pourrions continuer indéfiniment ces aimables causeries où le badinage tempère le sérieux. Mais, après un temps de repos, le voici parti dans le feu. Adieu la réflexion!

25 juin 1916.

Quand j'ai questionné Christian sur son allusion à Olga, il m'a répondu qu'il s'était trompé, et je n'en sais pas plus long.

Berthe Ravelle m'envoie de nouveaux récits qui m'initient à l'existence de Jean, et, de loin, me font entrer dans cette ambiance de souffrances et de générosité.

Jean raconte des traits accomplis avec une simplicité magnifique et que j'aime d'autant plus qu'ils sont plus cachés.

« Nous sommes dans le secteur de S..., qui, sans être très agité, ignore le repos complet.

« Il y a quelques semaines, nous occupions une position défavorable. Alors que, partout ailleurs, l'Aisne séparait les lignes, à l'endroit où nous étions, la rivière décrit une boucle profonde, nous avons l'eau à dos, nos tranchées formant la corde d'un arc.

« Dans la nuit, fusillade et mitrailleuses crépitaient, et les balles perdues, très loin en arrière, chuchotaient sans arrêt.

« J'avais installé mon poste de secours dans l'ancien couvent de Saint-Médard, bâtiment curieux, aux murs énormes sur lesquels les obus de petit calibre claquaient sans pénétrer.

« Cependant les 150 ayant réussi à faire des brèches, le vent de la nuit sifflait lugubrement dans les immenses couloirs. En cas de bombardement, une chapelle souterraine, soutenue par des arcs-boutants en pierre, devait servir de poste de secours.

« Les boyaux des premières lignes partaient de la cour Saint-Médard pour aller, après cinq ou six cents mètres de sinuosités, à la tranchée avancée.

« Le luxe remplaçait la solidité de nos tranchées.

« Au tournant d'un boyau, des glaces, qui provenaient des maisons démolies de S... et des villas de la banlieue, reflétaient tout à coup nos images boueuses. Au-dessus d'une guitoune d'où s'échappaient des chansons qu'on ne pouvait confondre avec des cantiques, un vieux saint de bois sculpté, qui eût ravi un antiquaire, levait la main pour bénir.

« Au fronton d'un abri, un buste de Napoléon III ; plus loin, des inscriptions facétieuses. Les objets de luxe et la gaieté remplaçaient les abris solides, car les tranchées étaient étroites, croulantes et les parapets, garnis avec des sacs d'engrais chimique, offraient aux obus une médiocre résistance.

« Entre les Boches et nous, un marais, ou plutôt un terrain marécageux, où poussait une flore particulière : le fil de fer barbelé, depuis celui qu'on plante avec des piquets, jusqu'à celui qu'on visse avec des barres de fer en tire-bouchon.

« Moyens de défense très inefficaces, car l'Allemand, de ses collines très rapprochées, voyait sur nous.

« Nous avions donc poussé de place en place des petits postes où quelques soldats surveillaient jour et nuit. Un de ces postes, particulièrement utile, était situé dans un petit boyau dont il ne restait plus d'ailleurs que quelques lignes déchiquetées.

« Une crête presque imperceptible, une surélévation du sol permettaient d'apercevoir nettement ce que complotait l'adversaire.

« Un boyau peu profond conduisait au

poste occupé par trois hommes, relevés, le soir, par une équipe de même force. Quand nous prîmes possession du secteur, il était assez calme, mais, un beau jour, une explosion formidable troubla tous les échos : le Boche nous gratifiait d'une torpille et, en ennemi aussi entêté que méthodique, il ne s'arrêta plus. Chaque jour, un coin du secteur était crapouilloté.

« Les engins que nous recevions ne ressemblaient pas à ces horribles torpilles auxquelles aucun abri ne résiste. Tantôt c'étaient de grosses toupies de quatre-vingts kilos, tantôt des seaux à charbon, énormes cylindres bourrés d'explosifs qui entraînaient une mèche allumée.

« Ces derniers procuraient des émotions variées. Si la mèche, trop courte, atteignait l'explosif avant que l'engin eût touché le sol, une déflagration aérienne immense et peu dangereuse se produisait ; plus longue, la mèche brûlait un instant sur le sol avant d'éclater, donnant un moment d'angoisse très désagréable à celui qui se flanquait par terre pour éviter les éclats.

« Avec un abri souterrain bien condi-

tionné, ce torpillage n'eût pas été très dangereux, mais, dans le secteur, aucune cagna n'était à l'épreuve du 105.

« Aussi, quand l'arrosage commençait, les hommes sortaient et guettaient les envois de l'ennemi.

« On voyait la torpille jaillir de la ligne allemande comme un oiseau qui s'envole, monter dans le ciel et redescendre en culbutant. Sans perdre une minute, les poilus s'écartaient des points de chute présumés.

« Cet exercice les amusait; ils riaient en jouant à cache-cache avec la mort; ils avaient acquis un certain entraînement, et les accidents étaient rares.

« Parfois, le Boche accompagnait ses gros « minen » d'un arrosage de 88 ou de 105; alors la situation s'aggravait, les éclats d'obus allant plus loin que les débris de tôle des crapouillots. De plus, les obus de ces calibres arrivent trop vite pour qu'on ait le temps de se garer.

« Ces maudits « minen » partaient, en apparence, du moins, d'un point désigné sur les canevas de tir par la lettre grecque ω . Nous envoyions un copieux arrosage au

point présumé où se trouvaient les « minenwerfer », mais, peine perdue ! le bombardement continuait.

« Un vendredi, vers deux heures, le petit poste fut pris comme objectif par les Allemands. Pressentant un malheur, je me dirigeai aussitôt de ce côté avec un caporal brancardier.

« Une torpille avait atteint en plein le faible abri où quatre hommes demeuraient ensevelis.

« Le spectacle était lamentable : des coins de boyaux effondrés, obstrués par des débris, et la tranchée si bien détruite par endroits que nous dûmes passer à quatre pattes pour échapper au regard de l'ennemi.

« Chose admirable, tous les hommes, malgré le danger, se tenaient autour du débouché du boyau qui conduisait au petit poste, attendant fiévreusement le dégagement de leurs camarades. On leur répétait de se garer, mais, ne pouvant agir, ils voulaient voir.

« Cinq ou six hommes, à plat ventre, — le sol nivelé ne permettait que de ramper, — parvinrent à l'éboulement et creu-

sèrent, comme des taupes, avec les mains, car les outils eussent été trop encombrants et trop visibles.

« Trois hommes furent retirés blessés, mais le quatrième, le sergent Nouy, était mort, la colonne vertébrale brisée.

« Et voici l'héroïsme ignoré de ce brave cœur.

« Normalement, le petit poste se composait seulement d'un caporal et de deux hommes, mais l'ordre était formel : ne se replier sous aucun prétexte, l'ennemi, en bombardant, essayait de chasser les guetteurs pour attaquer ensuite sans être signalé

« Nouy partait en permission. Il venait de prendre sa feuille chez le capitaine et s'apprêtait à boucler son sac. Rien ne l'obligeait à rejoindre les hommes du poste qui n'appartenaient pas à sa compagnie. Rien ? Je me trompe ! car ce soldat, en voyant le bombardement, pensa que sa présence soutiendrait le moral des trois hommes ; il se dit qu'un gradé, en partageant le danger, les aiderait à tenir. Et, bien qu'il touchât au bienheureux moment du départ, ce moment qui le dédommagerait des quatre mois de

souffrances, de fatigues, d'angoisses, de solitude, il eut une seule idée : partager le sort de ses trois camarades, aider à les maintenir jusqu'au bout dans le devoir. Il s'engagea en courant dans le boyau.

« La mort capricieuse l'a choisi seul... Nous l'avons enterré dans le cimetière de Saint-Médard, au milieu duquel une statue de la Vierge étend ses deux bras accueillants. Destinée à la chapelle des jeunes clercs, elle bénit aujourd'hui la tombe des poilus.

« Il y a peu de jours, j'assistais à la scène suivante, si caractéristique, que je vous l'envoie, ma chère mère, afin que vous compreniez l'esprit de nos hommes et ne cédiez pas au pessimisme en écoutant le récit de cas isolés, exploités par les tristes tendances de gens qui ne se battent pas.

« Il s'agit d'un téléphoniste, véritable gamin de Paris.

« — Et puis, zut! disait-il; j'en ai plus
« que plein le dos de ce fourbi, plus que
« plein le dos! » Sa voix s'élève de plus en plus et son ton faubourien s'accroît :
« — Et alors, quoi! voilà quatre nuits que
« je n'ai dormi! toujours sur les lignes, et

« faudrait encore que j'aille à la corvée
« d'soupe! Non... mais, des fois... Ah! vous
« savez, la classe! On les aura? Oui, not'
« peau, qu'on aura... Y peut me faire passer
« au conseil, l'sergent! J'irai pas. On en a
« assez, à la fin! »

« Et les invectives continuent contre les
gens qui se chauffent les pieds dans leur
cagna, quand les autres se font casser la...
figure!

« Un officier allemand prisonnier, gardé
par deux territoriaux, attend le moment de
subir un premier interrogatoire. Il écoute, et
sa lèvre se retrousse en un vague sourire.
Mon téléphoniste, d'ailleurs, a certainement
déclamé son soliloque en partie pour l'Alle-
mand. Un besoin de se montrer bien fron-
deur, voyou, indiscipliné devant cette image
vivante de la discipline. L'Allemand est
grand, bien découplé, très aristocratique d'al-
lure; officier de carrière, certainement! Dans
le regard abaissé sur Poulet, qui continue
ses vociférations, il y a du dédain, mais il
y a de la joie. La voilà bien, cette armée fran-
çaise! l'anarchie l'envahit. Quel est le feld-
grau qui oserait tenir de tels propos à deux

pas d'officiers et du sergent téléphoniste?

« Poulet déblatère toujours en ciselant une petite douille de 37. Mais il s'adresse directement à l'officier.

« — Et vous? vous êtes content d'être prisonnier? Fini, la guerre!

« L'intention de l'officier est d'abord de ne pas répondre; ses traits se sont durcis, mais, voulant sans doute donner une leçon au Français :

« — Oh! non! Je suis un soldat.

« Il parle assez correctement, en scandant les mots. Poulet hausse les épaules, et l'officier continue :

« — Vous m'avez pris dans mon abri éboulé, sans cela!...

« Et ses yeux sont pleins de colère contenue.

« Une batterie de 75, plaquée contre les carrières, ouvre le feu. La réponse est immédiate : une marmite entre nous et les artilleurs.

« Les deux territoriaux se jettent contre le remblai. L'officier se redresse, sans bouger même la tête, et jette un regard un peu méprisant sur ses gardiens.

« Une autre marmite plus près; les éclats, avec un bruit mat, viennent s'aplatir autour des hommes. Encore une autre plus courte au-dessus de la carrière. L'Allemand ne bouge pas; il regarde le tir et murmure d'un ton de regrets :

« — Trop court!

« La batterie de 75, en effet, tire de plus en plus avec des rafales pleines de fureur.

« De mon abri, je vois la scène et j'admire la crânerie de l'Allemand.

« Dans la guitoune voisine, le sergent téléphoniste grogne :

« — Ça y est! le fil est coupé!...

« C'est vrai! car, au-dessus des carrières, le marmitage se précipite. L'ennemi croit tenir sous son feu la batterie de 75; il s'acharne et ne réussit qu'à bouleverser le terrain trois cents mètres trop court. Et les fils téléphoniques qui rampent dans les boyaux sont atteints; la carrière ne communique plus avec les lignes.

« L'officier a repris son attitude indifférente et hautaine, les deux territoriaux se sont redressés et Poulet... Mais Poulet n'est plus là.

« Au cri désappointé du sergent, il est rentré dans la sape, et, deux secondes après, il est ressorti, sa petite boîte sur le dos, sa pince à la main.

« — Où c'est-y coupé, sergent?

« — Mais dame! là-haut, certainement! Je ne sens plus de résistance.

« Et le sergent tourne la manivelle de son téléphone mutilé.

« — Allons! j'y vais...

« Et voilà Poulet sorti! Le sous-officier lui crie :

« — Attention, petit! Ça tape dur, en ce moment!

« Mais mon révolté de tout à l'heure, qui préférerait passer au conseil que d'aller à la corvée de soupe, a un haussement d'épaules superbe.

« — Bah! on n'est pas des bleus!

« Sans plus attendre, il part pour accomplir plus que son devoir.

« Qu'en a pensé le Boche? Je l'ignore! mais nous, Français, ne nous trompons pas sur notre race. »

Dans le recul des années, en lisant ces souvenirs, on s'étonnera que des influences

aient amené le doute dans d'excellents esprits.

28 juin 1916.

Nos combattants ont des moments de paix relative, dont ils jouissent extraordinairement. Un reflet de la vie d'autrefois les rend heureux.

Une nature artiste, comme celle de Jean, ne laisse passer aucune douceur de la nature dont le charme le sort des horreurs de la guerre. Mais l'horreur les guette jusque dans le repos si bien gagné.

« Après Crouy, écrit Jean, après avoir évacué le coin de la rive gauche de l'Aisne, le secteur de Soissons redevint tranquille, et les deux meilleurs mois passés au front sont, pour moi, mars et avril. Je fus détaché, avec une batterie de 95, à la cote 94, faubourg de Reims à Soissons.

« Nos pièces étaient dans une fonderie, où nous nous étions établis déjà au lendemain de Crouy, mais d'où le marmitage nous avait délogés. Le secteur calmé, nous nous réinstallâmes côte à côte avec une batterie de 75.

« Autour de la fonderie, une petite agglomération de maisons ouvrières entourées de jardins minuscules pleins de lilas et de roses. Le printemps, ces fleurs, qui reposaient l'esprit et les yeux, me semblaient appartenir au domaine du rêve... et pourtant leur beauté, leur parfum me reportaient en arrière, dans la vie d'autrefois. Elles étaient le vrai...

« Je demeurais chez un ouvrier boiteux qui, moyennant dix francs par mois, me louait une chambre. Pendant la nuit, de temps en temps, des obus tombaient dans le voisinage et la bicoque s'ébranlait. Mais, pendant mon séjour, les Allemands n'atteignirent que des maisons vides ; sauf quelques obstinés, les habitants avaient fui.

« Mon hôte, petit bonhomme rageur, entraînait dans des colères amusantes.

« — Allons ! Vous ne pouvez pas les flanquer dehors, ces bandits ! Il faut y aller carrément à la baïonnette, passer l'Aisne, etc...

« Puis il me racontait ses querelles avec ses voisins, car la mort, qui rôdait sans cesse autour d'eux, n'avait pas mis la concorde dans la cité ouvrière...

« Quelle étrangeté ! Elle me faisait mé-

diter le mot de Dumas fils : « Rien n'est
« humiliant comme de penser que le génie
« humain est limité et que la bêtise humaine
« est sans limites. »

« J'avais pour clients, en dehors de mon
boiteux et de sa femme, douce et placide
créature, un couple de quatre-vingts ans ;
plus loin, dans une mesure en planches, une
famille Maréchal : père, mère, cinq ou six
enfants ; l'aînée avait dix-huit ans et le plus
jeune dix-huit mois. Enfin, au passage à ni-
veau, une garde-barrière et son mari.

« L'ennemi, bénin, se bornait à envoyer,
chaque jour, et sans aucun dommage,
quelques salves fusantes et percutantes. Le
printemps était charmant ; les journées pas-
saient vite, et, bien que nous fussions tout
près des lignes, — quinze cents mètres à vol
d'oiseau, — nous menions une existence
agréable.

« Pour ma part, j'allais trois fois par
semaine en ville, à Soissons, qui, à deux pas
de l'ennemi, étalait des magasins bien mon-
tés. La bibliothèque municipale prêtait des
livres ; un libraire en possédait une collection
parfaitement bien assortie, et peu de villes

de l'intérieur regorgeaient autant de pâtisseries, de vins et de liqueurs.

« La salle d'armes d'une caserne nous fournissait des épées, et, dans la journée, nous tirions avec fureur, les officiers du 16° et moi. Nous avons même organisé un « match de rugby », que nous terminâmes, malgré quelques envois des Boches.

« Quand l'Italie entra dans notre alliance, on nous permit, pour fêter l'événement, un supplément de coups de canon. Parfois, nous avons une petite démonstration, mais tout à fait en amateur. Un jour, une pièce de 75, roues feutrées, fut envoyée à quatre cents mètres de l'ennemi et arrosa de cinquante coups un nid de mitrailleuses. L'infanterie fit un coup de main et ramena un prisonnier. Tout cela n'était pas méchant et, malgré les obus, nous passions des jours tranquilles, dont le souvenir me serait complètement agréable sans l'incident suivant :

« Je venais d'être nommé lieutenant et, envoyé au 89°, j'allais quitter la batterie, vers trois heures de l'après-midi, lorsqu'un obus arriva très vite. Je ne prêtai aucune attention à cette démonstration quotidienne

et inoffensive, quand un soldat arriva en courant :

« — La petite Maréchal est hachée..., venez vite, docteur !

« J'envoyai le brancard avec mission de m'apporter la blessée, et préparai mes instruments, mais, au bout de quelques minutes, voyant que personne ne venait, je fis un paquet d'outils de pansements et j'allai voir.

« Le bombardement continuait au compte-gouttes, un obus par minute, un shrapnell et un percutant. L'ennuyeux, c'est qu'étant donnée la proximité des lignes, les projectiles arrivaient si vite qu'on n'avait pas le temps de se garer.

« Je traversai la voie du chemin de fer et arrivai à la cabane en planche des Maréchal.

« Le père, affolé, avait transporté sa fille chez lui, sans réfléchir qu'au poste de secours elle eût été plus en dehors du tir. Mes deux brancardiers venaient de la déposer sur un grabat.

« C'était une enfant de douze ans. La veille, pour me remercier des soins donnés à sa famille, la pauvre petite m'avait apporté

trois artichauts dans un bouquet de fleurs.

« Une balle de shrapnell lui avait fracassé le crâne pendant qu'elle bavardait avec la garde-barrière et quelques artilleurs. Un grand trou laissait couler un paquet de cervelle en bouillie rosée. Rien à faire qu'entourer d'un pansement blanc cette tête sanglante.

« J'avais vu bien des scènes plus horribles, cependant celle-là me causait l'impression la plus douloureuse. L'enfance, victime de cette guerre, a le don de m'émouvoir singulièrement.

« Elle râlait, les yeux révulsés; le père jurait, la mère sanglotait, les petits, effrayés par la vue du sang, voulaient fuir, malgré les obus qui continuaient à tomber dans la même cadence. J'en rattrapai un qui trottait déjà sur la route.

« Nous étions, mes deux infirmiers et moi, dans une situation fort désagréable. Nous ne pouvions pas abandonner la blessée, bien que notre présence fût inutile et nos soins absolument superflus. La cabane, en plein dans l'axe du tir, pouvait recevoir un projectile d'un instant à l'autre. Avec mes respon-

sabilités, une demi-heure me parut terriblement longue.

« Enfin, le bombardement se calma : un obus seulement de loin en loin. Nous courûmes chercher une voiture, un matelas, et l'enfant fut transportée à l'hôpital de Soissons, où elle mourut en arrivant.

« La sensation d'inutilité dans le danger est un des mauvais côtés de notre situation pendant la guerre, à côté, d'ailleurs, de multiples avantages.

« Les combattants ont la griserie de la lutte, la distraction de la tâche à accomplir. Nous, quand les blessés manquent au poste de secours, nous avons, sous le bombardement, des tendances à dire : « A quoi bon être là ? Nous ne servons à rien. La plupart du temps, un habile infirmier en ferait au tant que nous. »

« Mais, en réfléchissant, nous comprenons l'utilité de notre présence à la tranchée, près des hommes. Nous sommes surtout un réconfort moral. Le blessé est rassuré par notre présence beaucoup plus qu'amélioré par nos soins.

« Souvent, j'ai été bien dédommagé de

ma promenade sous le feu par la joie de malheureux qui, bien à tort, voyaient en moi le sauveur.

« Je me rappellerai toujours un gros coup de malchance arrivé, au cours d'une attaque, à l'une de nos batteries.

« Un avion boche de bombardement l'aperçut en plein tir; il descendit très bas, lâcha dix bombes et atteignit vingt-cinq artilleurs. L'horrible boucherie! Dans la nuit, au milieu d'une épouvantable odeur de poudre et de sang, des formes se tordaient sur le sol. Impossible d'allumer une lampe, les avions ennemis rôdaient sur nous; nous aurions fait massacrer le reste de nos pauvres malheureux. Nous les avons ramenés à tâtons et accompagnés jusqu'à la première cave des postes de brancardiers divisionnaires.

« Dans le trajet, j'allais d'un brancard à l'autre.

« Un pauvre garçon avait le ventre ouvert, les entrailles à demi sorties. Nous lui avons, au petit bonheur, serré un grand pansement, afin de boucher un peu l'horrible plaie, et je lui dis :

« — Ce n'est rien, mon vieux ! Tu t'en tireras sûrement.

« — Mais j'ai les boyaux dehors, monsieur le major !

« — Qu'est-ce que ça fait ? On t'opérera, voilà tout !

« — Alors, vous croyez ?...

« — Mais, bien sûr !... Les chirurgiens ne sont pas des ânes.

« Je parlais d'un ton péremptoire, et quand je m'éloignai, il disait à ses porteurs :

« — C'est vrai, tout de même ! Moi qui me croyais fichu !...

« Il mourut en arrivant à R... mais il avait eu « la bonne espérance ».

« Avec la morphine, nous endormons le physique, avec de bonnes paroles, nous calmions le moral. C'est toujours cela !

« Mais, pour nous-mêmes, ce calmant est impossible. Je revois un médecin de chasseurs à trois galons qu'on nous apporta avec une balle dans le ventre. Il ne desserrait pas les dents, et, comme je m'approchais instinctivement pour lui dire quelques paroles d'espoir, il me cria, en termes beaucoup plus crus que je ne les transcris :

« — Fiche-moi la paix et fais-moi une piqûre. Ça vaudra mieux que de me raconter des sonnettes. »

Ces récits simples et vivants, je les garde pour moi. Ils donnent une idée si exacte des dangers courus, qu'ils ne doivent pas tomber sous les yeux de ma mère.

Pauvres gens ! je voudrais être auprès d'eux. Souvent ils meurent indifférents à la clarté qui les accueillera dans l'au-delà. Ce serait doux de leur soulever un coin du voile.

VIII

14 décembre 1916.

Christian m'écrivit, le 5 août :

« Prends garde à Olga ! Je croyais qu'elle renonçait à une idée dont Jean m'avait parlé, car ils ont causé assez longtemps ensemble quand Ravelle, en permission, a passé à Paris ; mais j'apprends le retour offensif de l'ennemi, c'est-à-dire de la déraison. Beaucoup de jeunes femmes ont été et sont déraisonnables ; elles rejoignent leurs maris au front en se cachant, malgré la défense formelle de nos chefs.

« Cette défense, étudiée à fond par nos généraux, est parfaitement sage, ceux qui s'y soustraient sont coupables. Bien folles ou coupables également les femmes qui encouragent ou provoquent de telles faiblesses. On leur trouve des excuses et des complices ; l'expédition réussit parfois, mais elle peut tourner au déshonneur ou à la mort.

« Raconte le fait suivant à Olga si tu la vois. Le 15 du mois dernier, une jeune femme a traversé les lignes et, cachée dans une ferme, a passé quatre jours avec son mari. Dans la nuit du 19 au 20, la compagnie de l'officier est allée à l'attaque sans son lieutenant. Il a été fusillé.

« Dame Cendrillon, tu as quelque influence sur cette petite tête volontaire; agis! mais ne parle de rien à maman; elle a bien assez de ses angoisses, sans lui donner un sujet de préoccupations aussi ridicule.

« Peut-être ne comprendrait-elle pas le danger, peut-être sourirait-elle de l'empressement d'Olga, — j'ai vu ce sourire chez d'autres mères, — mais personne ne plaisante au front sur une défaillance d'officier. »

La sévérité de Christian me parut jeune, c'est-à-dire excessive. Que la pauvre Olga eût l'ardent désir de revoir son mari, rien de plus naturel, et, bien que je blâmasse les équipées dont parlait Christian, je ne voyais rien à craindre pour Rémy, dont je connaissais la tête froide. Néanmoins, ma sœur étant venue peu de temps après les recom-

mandations de Christian, je racontai devant elle l'affreuse aventure qu'il me relatait en quelques mots.

— Je comprends très bien, me dit-elle, que cette jeune femme soit allée au front... j'en ferais autant, le cas échéant.

— Quoi! tu risquerais d'amener une telle catastrophe?

— Une pareille catastrophe n'arrive pas une fois sur mille... Elle est tombée sur un hasard inouï, et l'inouï est rare, — si rare que j'ai des doutes sur l'authenticité de l'histoire.

— Christian, s'il y avait doute, ne la raconterait pas. L'inouï n'existe pas, puisque nous sommes en guerre, Olga... On vit dans l'imprévu et l'extraordinaire. Il me semble que l'idée seule d'être la cause d'un tel fait me rendrait folle.

Elle ne répondit pas.

— Puis, dis-je un peu timidement, chacune de nous doit être disciplinée.

— Propos de femme non mariée, dit-elle en riant.

Je voyais tout le chimérique de mon influence.

Touchée par l'indépendance qui passe sur les jeunes femmes, par cette sorte d'ironie qu'elles ont facilement pour les vues des femmes qui ne connaissent pas la vie maritale, Olga dédaignait les conseils de celle qui la jugeait avec le plus d'indulgence; je sais bien, en effet, que le fond de sa nature est excellent.

Les douloureux événements m'ont donné raison.

Un mois après son départ, nous apprenions que Rémy était gravement blessé. Il était évacué près d'Amiens, et Olga, déjà partie, m'appelait près d'elle.

Ma mère attendait Christian, et je partis seule. Dans le train qui, de Paris, m'emportait vers l'hôpital d'évacuation, je voyageais avec des soldats et une seule femme : elle allait voir son fils mourant. Nous traversâmes une zone dangereuse; des obus éclataient non loin de nous, pendant que le train, tous feux éteints, courait dans la nuit noire. C'était lugubre.

Je regardais les éclatements, ils illuminaient un instant l'horizon; par moment, des fusées éclairantes; plus d'une fois, elles ren-

dirent notre position critique, et j'avais l'impression de n'être plus moi dans cette atmosphère de guerre.

Bientôt la zone fut franchie, et bien que nous eussions à redouter les avions, j'entendis déclarer que le danger était écarté.

Aussitôt, il se produisit un mouvement dans les couloirs; les soldats se mirent à plaisanter, puis à raconter les dangers courus dans les affaires où ils avaient été mêlés. Je les écoutais avec un vif intérêt, observant la diversité de leurs caractères; les uns grognaient, mais la plupart conservaient de la bonne humeur.

Je trouvai l'hôpital d'évacuation à quinze kilomètres du front, dans un bourg dont les habitants avaient fui. Cependant, il restait deux auberges habitées par les propriétaires, qui profitaient des circonstances pour gagner largement leur aisance à venir.

L'ambulance, installée dans un couvent, était encombrée. Rémy avait la jambe gauche emportée et une blessure à l'épaule.

Olga, le visage décomposé, me serra dans ses bras sans rien dire et me conduisit près du blessé, qui ne reconnaissait personne.

— Il est mieux, cependant, me dit Olga tout bas, il est mieux !

Hélas ! quel mieux précaire ! Ma figure exprimait mon doute, car ma pauvre sœur reprit :

— Le mieux est certain... le major l'a dit.

Plus tard, je lui demandai :

— Comment a-t-il été blessé ? Tu as des détails ?

— Comment il a été blessé ?... Mais, comme tous les autres, me dit-elle d'un air contraint.

Nous étions, au milieu du jour, dans notre petite chambre d'auberge. Olga s'était assise à la fenêtre entourée de pampres poussiéreux. Rien de calme autour de nous. Le canon mugissait ; des avions ennemis apportaient sans cesse une menace et, dans le bourg, jour et nuit, passaient des voitures d'ambulance qui amenaient ou remportaient les blessés.

Olga, la main dans ses cheveux bouffants, regardait sans voir, écoutait, sans les entendre, les bruits de la lutte qui l'épouvantaient à Fleure. Quoique infiniment plus violents, ils n'effrayaient plus son âme,

absorbée par une pensée qu'elle me cachait.

— On le sauvera ! on le sauvera ! s'écria-t-elle en se levant brusquement.

Je l'examinais avec surprise, sans oser questionner ; son cri, où se mêlait une irritation incompréhensible, me glaçait au lieu de m'apitoyer.

Trois jours passèrent sans amélioration, trois jours extraordinairement mouvementés par le passage de troupes, le roulement de l'artillerie et le canon tonnant sans arrêt à quelques kilomètres de R...

Le 14 septembre, il y eut un calme relatif. Les Allemands, refoulés légèrement, devinrent presque silencieux, mais la veille et le matin, les blessés affluèrent.

A cette date précise du 14, Rémy reconnut sa femme, et nous commençâmes à espérer.

Dans l'après-midi, je croisai un aumônier, qui m'aborda.

— N'êtes-vous pas, me dit-il, la sœur de Mme de Serdot ? Oui ?... Moi, je suis l'aumônier provisoire de cet hôpital.

Il me fit traverser une cour et entrer dans un cabinet situé à l'extrémité des bâtiments,

réduit encombré d'effets militaires, de musettes, de sacs et d'objets les plus divers. Dans ce pêle-mêle, l'abbé avait dégagé une table et deux chaises.

Il se réfugiait dans cet endroit pour écrire des lettres aux familles des blessés, ou, du moins, classer les notes prises au chevet des soldats.

— Croyez-vous, demandai-je, que nous réussissions à sauver M. de Serdot?

— Il est bien mal... Mais j'en ai vu revenir de si loin! Il a été magnifique d'audace, d'allant.

— Magnifique d'audace? répétai-je, étonnée. Ma sœur ne m'en a rien dit.

— Sa belle conduite au feu est indiscutable...

Que ce silence d'Olga me semblait singulier! et, l'aumônier gardant le silence, je continuai :

— Je croyais M. de Serdot doué surtout de sang-froid, d'un grand courage, évidemment, mais courage qui n'excluait pas la pondération?

— Ce courage est, selon moi, une grande qualité, mademoiselle, mais il ne ressemble

pas à l'ardeur qu'a mise M. de Serdot à entraîner ses hommes, et surtout à mépriser le danger pour lui-même. Il avait l'air, paraît-il, de s'exposer volontairement.

Je commençais à comprendre.

— Pourquoi?

— Il faut vous dire, mademoiselle, que votre beau-frère n'a pas pris part aux heures d'inquiétude, d'angoisses qui précèdent l'action. Il est arrivé à l'instant précis du départ. Cinq minutes plus tard, les hommes, déjà assez décontenancés par son absence, partaient sans lui.

— Il était en faute, alors?

— Indiscutablement, et j'ai su que...

L'abbé hésitait.

— Quoi, monsieur l'aumônier? Vous pouvez, vous devez tout m'apprendre.

— J'ai l'impression, en vous voyant, qu'on peut, en effet, tout vous dire. Eh bien! Mme de Serdot, cachée dans un fourgon, a commis l'imprudence de traverser les lignes, et sa présence a été cause du manquement de son mari au devoir militaire.

— Je la blâme! dis-je vivement. Mais croyez bien qu'elle n'eût jamais retenu son

mari si elle avait su qu'une attaque se préparait.

Le demi-sourire de l'aumônier m'attrista.

— Je l'espère... Quoi qu'il en soit, il a fallu que M. de Serdot fit partir sa femme, ce qui l'a encore retardé... et enfin, ajouta-t-il d'un ton indulgent, les adieux de jeunes époux ne sont pas aussi rapides qu'un éclair.

— Enfin, ma sœur ne savait pas qu'il y aurait attaque?

— Ce n'est pas présumable... M. de Serdot, évidemment, ne lui aura parlé que d'un déplacement urgent.

— Ah! vous voyez!... Elle a su qu'il s'était exposé volontairement?

— Oui, mademoiselle! Mme de Serdot a questionné le capitaine de la compagnie; blessé lui-même, mais légèrement, il n'est pas resté ici. Cependant Mme de Serdot est arrivée à temps pour le voir. Elle a questionné d'autres hommes qui étaient à l'attaque, et tous sont du même avis : avec plus de prudence, M. de Serdot ne serait pas tombé, affreusement blessé.

Je comprenais tout, maintenant.

— Je vous remercie de ces tristes détails,

monsieur l'aumônier, dis-je en me levant.

— J'ai cru, dit-il simplement, qu'il était préférable que vous fussiez instruite des faits.

— Bien préférable!

— Oui..., vous pensez avec moi que votre sœur aura besoin d'épancher l'angoisse qui l'opresse?

— Ah! vous avez remarqué?... J'attendrai le moment favorable.

— C'est cela.

L'aumônier me reconduisit à une sortie; en suivant un long couloir, il s'arrêta un instant devant la porte de la dernière chambre.

— Que de malheurs, de misères! Dans cette pièce, un pauvre jeune major est dans le coma; je l'ai connu l'année dernière, nous étions dans le même régiment. Une brave, excellente nature que j'ai eu le temps d'apprécier... On l'a apporté cette nuit. Aucun des siens n'aura le temps d'arriver.

— Que de cas semblables!

— Hélas! sans doute... mais je m'étais attaché à ce docteur, et sa perte m'attriste comme celle d'un ami. Triste, affreux! et

pourtant, il faut se cuirasser contre tant de douleur.

Pendant la soirée, je réglai mon attitude sur celle d'Olga. Pauvre Olga ! si elle se croyait la cause indirecte des terribles blessures de son mari, c'était trop douloureux... Elle garda le silence et ne me parla que de son espoir, confirmé par un mieux persistant.

Je dormis peu la nuit suivante ; les angoisses présentes et à venir me hantaient ; ensuite, je songeais à ce major qui allait mourir seul, car les paroles de l'aumônier m'avaient particulièrement frappé en me reportant vers Jean, dont le sort, un jour, serait peut-être semblable... Au milieu de ce carnage positif ou probable, mon cœur faiblissait.

Le lendemain, je suivais distraitement le couloir de la veille, quand je m'aperçus que je passais devant la chambre où avait été déposé le major.

La porte était entr'ouverte, et j'entrai pour savoir si déjà un blessé l'avait remplacé.

Mais non ! Il était là... Etendu sur un petit lit de fer, son cœur ne battait plus, et son visage, embelli par la mort, gardait le reflet des souffrances endurées.

Jean! ami de notre jeunesse!... Les souvenirs se levaient en légions pour auréoler cette tête mutilée, et le passé secouait des cendres parfumées sur le silence que je contemplais. Impressions fugaces, effacées, mais quoi donc sanglotait au fond de moi-même?

Dans mon saisissement, j'avais tout oublié, et j'ignore le temps de ma contemplation; elle fut troublée subitement par la voix de l'aumônier :

— Vous ici, mademoiselle! Connaissez-vous donc le major Ravelle?

— Beaucoup... C'est un ami d'enfance. Nous étions du même âge; sa mère, sa sœur sont très liées avec nous.

— Ah! si j'avais su!... hier, je vous aurais dit son nom. Mais qu'auriez-vous fait, il est vrai?

— Il n'a pas repris connaissance?

— Non... Il est parti ce matin, à huit heures.

— Seul?

— J'étais près de lui.

Il n'avait pas eu la souffrance de se sentir loin des siens, mais je le connaissais assez

pour savoir qu'il eût préféré souffrir et regarder en face sa venue prochaine près de Dieu.

— Je n'ai pas pensé un instant que ce jeune major dont vous me parliez était lui. Je le croyais, je le savais dans une autre région.

— Il n'était que depuis huit jours dans son dernier régiment.

— Sa mère?... Quand sera-t-elle prévenue?

— Immédiatement... Désirez-vous vous charger?...

— Non, j'écrirai à sa sœur. Mais vous, monsieur l'aumônier, écrivez à Mme Ravelle en donnant tous les détails possibles... jamais elle n'en aura assez.

— Soyez assurée que je ne manquerai pas de remplir, aujourd'hui même, cette triste mission.

Après m'avoir regardée, il demeura quelque temps silencieux, puis prononça le mot d'immortel apaisement :

— Quand le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouvera dans le repos.

Et il ajouta cette pensée de Lacordaire :

— « Toutes les séparations du temps ne sont qu'un rendez-vous pour l'éternité. »

Nous sortîmes de la chambre, et l'aumônier me dit :

— En dehors de l'émotion, vous avez dû être bien étonnée de retrouver là un ami?

— Non... Je vis dans un état moral qui ne permet plus les impressions ordinaires. Mon saisissement n'était pas de l'étonnement.

L'abbé me tendit la main sans rien ajouter ; il m'avait comprise, mieux, je crois, que je ne me comprenais moi-même.

J'écrivis aussitôt à Berthe Ravelle, et cachai provisoirement à ma sœur la mort de l'homme qui l'avait vainement aimée. Son image repose désormais derrière le voile que toujours j'ai volontairement jeté sur elle.

Mais qu'est-ce qu'un chagrin personnel, un sentiment, un souvenir, au milieu des catastrophes et des douleurs qui m'entouraient ?

Mon impression poignante, en face de la mort isolée, me suggéra une idée que je soumis, sans attendre, à l'aumônier.

Les services étaient débordés, les infirmières, en trop petit nombre, doublaient leur

travail, et beaucoup de blessés mouraient seuls.

— Pendant le temps que je passerai ici, je pourrais, dis-je, aller près de ces abandonnés.

— Vous auriez ce courage?... On assiste à des scènes terriblement impressionnantes.

Je répondis simplement que j'avais une confiance très limitée en moi-même, mais que j'essaierais, si on me permettait, et que, d'ailleurs, j'étais capable de donner un verre d'eau à ces malheureux.

— Eh bien! je parlerai aux autorités; je doute de réussir, vous ne faites partie d'aucune société.

Contre ses prévisions, la permission me fut accordée. On me prêta une blouse, un voile d'infirmière, et je m'absorbai dans ma mission; elle convenait à mon cœur, à mon incapacité et reléguait au second plan ma douleur personnelle.

En voyant une femme près d'eux, ces hommes, qui appelaient leurs mères, ont-ils été un peu consolés? Quand je leur tenais la main, l'ombre d'un passé tranquille a pu, comme une douceur, passer sur leur agi-

tation et leur souffrance. Que sait-on?

Ces événements, ces souffrances sans mesure devraient agrandir sans mesure notre bonté et ouvrir pour toujours nos horizons trop fermés. Souvent, dans la nuit, je m'éveille en sursaut, je revis ces jours pénibles qui m'ont tant appris, et confirmée dans l'idée qu'il faut semer la bonté sans se soucier du résultat. La graine germera sous une influence supérieure à nous.

Trois semaines après avoir recouvré sa connaissance, Rémy fut envoyé dans une ambulance à l'intérieur.

Il était sauvé, et, avec un immense soulagement, nous partîmes en avant, afin d'être à J... quand il arriverait. Olga, détendue, mais profondément triste, ne m'avait fait aucune confiance.

J..., que nous ne connaissions pas, était encombrée de militaires, de réfugiés, et je vis le moment où nous allions être obligés de chercher un gîte dans les environs.

— Que faire? me dit Olga découragée.

L'idée nous vint d'aller trouver le curé de l'église Saint-Jean; il nous adressa à une brave femme qui avait à sa disposition deux

chambres, très petites, mais propres, que nous louâmes aussitôt avec empressement.

Nous prenions nos repas à l'hôtel, ou nous achetions des provisions pour les manger dans notre chambre.

« A la guerre comme à la guerre », jamais le mot ne fut mieux appliqué, et, sans la tristesse d'Olga, cette installation de fortune, dans un cadre charmant, ne m'eût pas déplu.

Pendant qu'Olga était près de son mari, je me promenais dans la petite cité aux rues grimpantes, aux vieilles demeures dont les angles sont ornés de statues anciennes et naïves. Je rêvais, en détaillant des maisons curieuses avec leur enchevêtrement de bois, leurs toits rapides en auvent et leurs petites fenêtres à carreaux minuscules sertis de plomb.

Mais je ne devais pas demeurer longtemps à J... Mme de Serdot annonça son arrivée, et je lui cédaï ma chambre, heureuse, du reste, maintenant qu'on n'avait plus besoin de moi, de retourner à Fleure.

La veille de mon départ, j'emmenai Olga se promener, décidée à provoquer ses confidences.

Elle était bien pâle, et mon cœur se serrait en la regardant.

Rémy avait bien supporté le voyage; on nous assurait que les progrès seraient rapides, et, malgré tout, je ne m'expliquais pas la recrudescence de tristesse que j'observais dans l'attitude de la jeune femme. Elle connaissait la mort de Jean, Berthe Ravelle lui avait écrit, mais la nouvelle avait glissé sur elle sans l'affecter sérieusement.

Nous longions silencieusement les beaux quais, et, à mon admiration pour des platanes magnifiques plantés jadis par un Gondi, Olga ne répondit pas.

Le temps était si beau, que nous nous assîmes sur des troncs d'arbres déposés sur la berge.

Dans cette journée d'automne aussi chaude qu'un jour d'été, la ville aux toits rouges patinés, posée, comme un jouet, aux flancs des coteaux de Bourgogne, était délicieuse. A ses pieds, l'Yonne, la charmante, fuyait au loin entre les arbres. Une batelière la traversa, puis, revenant au milieu de la rivière, remonta le courant en battant l'eau régulièrement.

Des vendangeurs sur les coteaux paraissaient grands comme des habitants de Lilliput, et tout était si paisible, si joli, qu'on refusait de se croire en guerre. Il y avait, dans la nature apaisante et belle, ce je ne sais quoi qui serait le bonheur, si on pouvait le saisir.

Mais nos cœurs souffraient et je m'efforçai d'oublier le mien pour attirer Olga dans la voie qui devait soulager sa peine.

— Ton mari est sauvé, lui dis-je, pourquoi t'absorber dans une telle tristesse?

— C'est affreux, affreux de le voir mutilé!

— Tu redoutais un plus grand malheur, Olga.

— Oui, mais...

Elle s'arrêta et affecta de s'intéresser à l'Yonne, qui clapotait presque à nos pieds.

— C'est joli, n'est-ce pas?

— Pourquoi te dérober à ma question? Pourquoi ne pas jouir du salut de ton mari?

— Tu ne sais pas tout.

Elle se leva brusquement et s'approcha si près de l'Yonne que je la rappelai vivement.

— Si! je sais, lui dis-je.

— Que sais-tu?

Je lui racontai succinctement ma conversation avec l'aumônier.

— Eh bien ! Marguerite, n'est-ce pas horrible ? S'il s'est tant exposé, c'est parce qu'il avait manqué à son devoir, et il a commis une faute parce que j'étais là.

Que répondre ? Des lieux communs ? Je n'en eus pas le courage.

— Tu étais venue sur sa demande ?

— Non... il me conseillait de n'en rien faire.

— Et comment as-tu réussi à exécuter ton projet ?

— Par une amie qui était allée voir son mari dans la même région. J'ai suivi la voie et employé les moyens qu'elle m'indiquait. Seulement tout a bien marché pour elle, tandis que moi... Ne me dis rien ! Je suis inconsolable.

Nous continuâmes, dans un lourd silence, à regarder la rivière et, sur la berge opposée à la nôtre, la ville si bien éclairée par le beau soleil d'automne.

Mais, bientôt, je ne résistai pas au désir de consoler Olga.

— Il eût été blessé peut-être sans son im-

prudence. L'attaque était chaude... n'exagère pas ta part de responsabilité.

Elle répondit d'une voix découragée :

— Il me l'a déjà reprochée...

« Quelle absence de générosité! »

Heureusement, je retins ces paroles que mon cœur criait, et je compris l'accablement de ma pauvre sœur.

Mais il l'aimait, et, bien que l'avenir me parût inquiétant, j'essayai de raisonner Olga et de me raisonner moi-même.

— Il souffre tant!... Sous l'empire d'une grande souffrance, une parole, même cruelle, perd sa portée. Ton affection pour lui a été plus forte que ta raison; il se le dira, et, plus tard, regrettera son reproche, car il t'aime.

— Oui, il m'aime!... Et tu as raison, quand on souffre, les paroles dépassent la pensée. Mais, moi, je ne me pardonnerai pas mon imprudence!

— Le temps adoucira cette amertume... et il aura tant besoin de toi! Ton dévouement plus grand sera le meilleur élément d'union.

Olga répondit simplement :

— Je ferai tout ce que je pourrai.

Je sais qu'elle le fera, mais la blessure a pénétré, et la réponse de ma sœur était grosse de doutes; ces doutes me poursuivent malgré moi.

Que nous sommes loin de ce beau jour des fiançailles, où le bonheur et les souvenirs s'alliaient avec tant de grâce sous nos arbres centenaires! Un monde plein d'horreurs, plein de ruines nous sépare du mois fleuri, si chargé d'espairs.

Nous ne sommes pas revenues sur notre conversation, et, le lendemain, je suis partie pour Fleuré.

Ma mère m'accabla de questions; je crus sage de garder le silence, non sur l'aventureux voyage, impossible à cacher, mais sur le secret d'Olga.

Je fus bien surprise, quinze jours plus tard, en recevant une lettre confidentielle de Christian, qui connaissait le côté douloureux des choses; il en parlait avec une modération qui m'eût étonnée si je n'avais connu sa bonté.

« Olga est trop punie de sa déraison; je suis certain que si tu as connu les faits avant moi, tu auras consolé et aussi rassuré

cette pauvre petite, car Rémy pouvait être blessé sans cette désastreuse coïncidence. Je pense que nous serons du même avis pour ne pas tout dire à Fleure.

« J'apprends par maman la mort de Jean, mais presque incidemment, et je comprends qu'une lettre a dû se perdre. Toi, tu ne m'en as pas encore parlé. Une belle fin pour une vie si courte... »

Son impression au sujet d'Olga me fit plaisir, mais ces mots brefs sur la mort de son ami... Le soldat parlait, le soldat en guerre, et son langage ne peut être celui d'une femme.

« Si tu voyais Olga, lui écrivis-je, ta pitié s'accentuerait encore. Elle est tellement affligée, et s'adresse de tels reproches, que je ne sais comment la consoler.

« Jean est mort dans l'ambulance même où était soigné Rémy. Par hasard, je l'ai vu dormant son dernier sommeil et gardant sur son visage l'empreinte que l'esprit élevé avait laissée en partant. »

Ma phrase, selon moi, ne donnait lieu à aucun commentaire, mais Christian a beaucoup de clairvoyance, et surtout j'avais été

bien maladroite en ne surmontant pas ma répugnance à parler de notre ami...

« Pourquoi ne m'as-tu pas appris aussitôt la mort de Jean? Ah! Cendrillon, comme tu sais bien vivre cachée sous l'âtre!... mais, je m'arrête. Je me demande seulement pourquoi tant d'hommes et tant de femmes aiment à contresens. Ma réflexion n'est pas pour toi, applique-la comme tu l'entendras. »

Que le passé reste le passé! S'appesantir sur l'évanoui est une mauvaise hygiène morale; si on le fait malgré soi, que la volonté s'efforce de mettre une barrière entre le « fini » et la vie qui marche...

Mais les récits de Jean me deviennent plus précieux; c'est le dernier souvenir d'une existence qui a été longtemps mêlée à celle de Fleure. Je n'en parlerai jamais à Christian...

VIII

2 février 1917.

Quand mon père a passé plusieurs jours avec nous, il a parlé des blessures de Rémy et de la mort de Jean en homme qui voit chaque jour des désastres.

— J'ai écrit immédiatement à Mme Ravelle, dont la réponse m'a paru calme, me dit-il.

— Comme tant d'autres, elle cache son désespoir.

— Elle a raison.

M'habituerai-je à voir les liens distendus par le cataclysme, les plus chers souvenirs perdus dans l'ouragan et les tendresses passées abolies par la fermeté héroïque ?

Pendant que j'écoutais mon père, j'avais la même impression qu'en entendant les officiers du front s'informer du sort de leurs camarades et apprendre leur disparition

comme en temps ordinaire nous accueillons des faits sans importance.

Depuis le terrible assaut de Verdun et l'échec éclatant de l'ennemi, mon père regarde l'avenir avec assurance.

— Nous serons vainqueurs, répète-t-il.

Quand il vient à Fleure, il passe de longs moments devant sa raffinerie détruite, forme des plans et me dit sans cesse :

— Nous travaillerons, Marguerite, nous travaillerons.

Le mot sonne à mon oreille comme un appel à la lutte et au succès.

-- Ton frère reviendra capitaine... il fera un mariage brillant; moi, je mourrai sur la brèche, c'est-à-dire l'outil à la main, et mes petits-enfants connaîtront la sécurité de la vie aisée. D'ailleurs, nous sommes encore dans les privilégiés, tant de gens n'ont plus rien!

Je songe avec joie que cette énergie se soutiendra, que la vie, dans un jour prochain, reprendra son cours normal, et, en même temps, je m'étonne de cette reprise si prompte à des espérances que l'imagination transforme si vite en réalisations.

Pourtant la guerre continue rude, acharnée, mon père retourne régulièrement au danger, et Christian lutte sans cesse dans un poste dangereux.

5 février 1917.

En décembre, nous avons revu Olga à Paris, où elle attendait son mari.

Elle était très sérieuse, mais sans tristesse profonde, et mon fardeau a aussitôt diminué.

Elle interrompit mes questions pour répondre vivement :

— Tu avais raison, Marguerite ! Rémy a reconnu ses torts... il s'est excusé et il m'aime toujours autant.

L'avenir confirmera-t-il ces paroles ? Je soupçonne chez Olga le dessein caché de me dérouter.

Parmi tant de bouleversements, mes doutes sur une vie qui s'annonçait si facile ne sont pas mon moindre souci. Le courage du soldat mutilé se soutiendra-t-il dans l'existence quotidienne et plate où rien n'exalte l'esprit ?

Peu à peu, les grandes idées, les grands sentiments rentreront dans l'ombre, il restera

la souffrance, la diminution de l'être physique et le poids d'une dépendance douloureuse. Alors que sera le caractère?

Mais pourquoi m'arrêter sur tant d'inquiétudes?

Guicciardini avait raison, quand il écrivait :

« La sagesse trop inquiète de l'avenir est blâmable, car les choses du monde sont soumises à des accidents si variés, que rarement il arrive ce que les hommes, même sages, ont supposé devoir arriver. »

Et Dieu sait si, à notre époque, nous sommes soumis à l'imprévu!

Nos arrangements ont été approuvés par mon père, et j'en ai été satisfaite, car des critiques m'avaient déconcertée.

L'ambulance du bourg, organisée par le curé, étant parfois insuffisante, nous avons mis quatre lits dans l'orangerie; son système de chauffage, grâce à nos grandes provisions de charbon échappées au désastre, marche admirablement. Nous avons reçu quelquefois des malades, même des Allemands, au grand scandale de notre domesticité et surtout de Muray, dont la haine

pour nos ennemis n'admet même pas les lois de la guerre; au scandale également de rares voisins qui n'entrent pas dans l'esprit des circonstances. Mais, le plus souvent, nous n'avons personne, et nous résidons beaucoup dans l'orangerie. Les lits sont cachés par des paravents, quelques orangers garnissent alors les coins; des tables, des fauteuils, échappés aux obus, donnent un air habité à la grande pièce, que ma mère aime, et nous oublions, dans ce confort de fantaisie, nos salons détruits.

Mon père reçoit là ses contremaîtres, discute avec eux et profite de son passage pour raisonner Muray, qui n'écoute rien.

— Je voudrais les tuer tous... Je les déteste, je les exècre! et je ne comprends pas qu'on ait accepté d'en soigner ici.

Mon père hausse les épaules et renonce à ses tentatives d'éducation.

25 juillet 1917.

Christian est resté cinq mois sans venir à Fleure; il nous est arrivé en avril, pour vingt-quatre heures, gai, dispos, enchanté de

ses chefs, de ses camarades, prenant philosophiquement les malheurs et les soucis.

— Notre vie morale est tellement simplifiée, me dit-il. Faire son devoir et vaincre, le reste, je m'en soucie!

Ma mine scandalisée le fit rire.

— Je parle surtout des choses matérielles, Marguerite; le cœur bat toujours à l'unisson des vôtres. Jamais, crois-le bien, la vie de famille ne m'a paru meilleure. Mais cela... c'est pour soi, et le soi compte pour peu dans notre vie.

Il m'avoua qu'il était devenu en même temps plus indulgent et plus rude.

— Par moments, en vérité, je ne me reconnais plus.

— Bah! tout rentrera chez toi dans l'ordre, quand, après la guerre, vous serez rentrés dans le normal.

— Tu crois, Sagesse? En attendant, amenons les Allemands au bout de leur souffle.

Il m'a dit seulement quelques mots sur Jean, mais les mots pleins de cœur, dont l'omission, dans sa lettre, m'avait étonnée.

Il prétend que, dans une cagna, un esprit réfléchi a le temps de modifier toutes ses idées.

— C'est ainsi, Marguerite, qu'au sortir de la guerre je chercherai femme. Sous terre et au milieu des tueries, je comprends toute la douceur du foyer à soi, fondé par soi. Rien d'instructif comme un contraste, et quel contraste!

Ma mère et moi lui avons soumis plusieurs noms de jeunes filles, mais il découvrirait un défaut à chacune de nos candidates.

— Une infirmière? dis-je. Tu m'as dit en avoir vu de charmantes pendant ton court passage à l'ambulance.

— Non, jamais! dit-il résolument. J'ai des camarades qui ont été soignés par des jeunes filles... délicieuses, avec lesquelles ils se sont fiancés. « Au moins, disent-ils, nous les connaissons, nous savons ce qu'elles valent, c'est la meilleure manière de s'épouser... » Ils voient de la sorte, c'est leur affaire! Moi, je suis plus... comment dirai-je? Plus dégoûté. L'idée que ma femme a soigné des hommes avant d'être à moi, qu'elle a vécu dans... des contingences peu poétiques, me répugne extraordinairement. Je suis vieux jeu, c'est dire que j'aime, avant tout, la bonne, la vieille éducation française faite

de réserve; je l'aime avec certains tempéraments, bien entendu.

— Eh bien! dit ma mère, nous te chercherons une jeune fille vieux jeu.

— Je chercherai moi-même... Pourquoi ris-tu, Cendrillon?

— Je ris de ton indépendance... et de ton refus d'en accorder aux femmes.

— Au diable la logique!...

Il me prit par le bras et m'emmena jusqu'à la pointe du Corait qui a toujours été notre promenade favorite.

Il faisait froid, mais, les jours précédents, la douceur de la température avait activé la végétation, et les fleurs printanières ployaient frileusement sous la bise trop grande. La terre était parsemée de jacinthes sauvages et de crocus mauves, que Christian regarda d'un air un peu rêveur.

— La nature est plus sage que les hommes, dit-il en soupirant. Ma réflexion n'est pas neuve.

Il se baissa, cueillit quelques crocus et me les donna.

— Que de fois nous en avons cueilli ensemble, Marguerite!

Il écouta, et dit avec un peu d'étonnement :

— Comme on entend bien le canon d'ici! C'est incroyable! Sais-tu que les Allemands ne sont pas loin? S'ils avançaient, cependant!...

— Ce n'est pas présumable... Nous subissons quelquefois le contre-coup de ce voisinage... éloigné, quoi que tu en dises.

— Le contre-coup? Comment cela?

— En voyant passer des colonnes de prisonniers dont quelques-uns, parfois, s'échappent; on en a repris dans les bois. Des blessés ou des malades allemands ont été soignés dans le bourg et même à Fleure.

— Je sais! dit-il en riant. Muray et le jardinier m'ont parlé de cela avec indignation.

Nous avons causé longuement, intimement, et son affection confiante m'a été d'une douceur complète.

Dans la nuit, il repartait en riant.

Le 2 juillet, quelle belle journée fleurissante et chaude! Malgré nos ruines, malgré nos inquiétudes, nous subissions l'influence de la beauté et du calme, bien qu'au loin le

roulement presque continu nous rappelât sans cesse la guerre.

Simon, passionné pour son art, avait, depuis longtemps, replanté par centaines nos géraniums abrités dans des caves pendant l'hiver.

Leurs couleurs éclatantes contrastaient avec les débris qui nous environnaient, et le houblon sauvage s'efforçait déjà de cacher la folie de destruction que l'homme déchaîne.

Ma mère vint s'accouder près de moi à la balustrade du perron. Elle jouissait infiniment de nos efforts pour rentrer dans l'ordre et le normal.

— Comme c'est bien, Marguerite! En temps ordinaire, j'étais moins frappé par ces couleurs brillantes et ces heureux arrangements. Quand jouirons-nous tous de notre résurrection? Voici longtemps que nous n'avons reçu des nouvelles de ton père et de Christian.

— C'est-à-dire que les intervalles entre les lettres nous semblent longs, ma chère mère. Nos combattants sont, depuis quelques semaines, toujours en mouvement et ne peuvent écrire régulièrement.

— Cette guerre affreuse ne finira donc jamais? Quelle joie, Marguerite, de se trouver réunis dans nos ruines! Cette joie compensera tout le reste.

Je l'entendis avec plaisir ébaucher des projets; elle me parlait d'Olga, dont elle ne connaît que le malheur apparent, avec un calme qui dissipait mes appréhensions.

— Cette mutilation est sans doute une grande douleur, me dit-elle, mais son mari est sauvé, elle est encore dans les heureuses. Je pense que bientôt ils viendront s'établir chez eux.

— Ils attendront la fin de la guerre, je crois. Nous sommes trop près des Allemands pour qu'Olga consente à rentrer chez elle.

— Elle désire certainement se rapprocher de nous.

Je ne répondis pas, et ma mère, qui pénétrait ma pensée, reprit :

— C'est le sort commun, Marguerite! A présent, elle est absorbée par son mari, et bientôt par de nouvelles affections. Toutefois, pourquoi aurait-elle peur dans cette région, quand elle supporte le bombardement de Paris?

— Vous oubliez que M. de Serdot désire servir dans un ministère si sa santé le lui permet?

— Il a raison, dit ma mère, qui descendit le perron et se dirigea vers son appartement.

En ce moment, j'aperçus le facteur; il arrivait par le chemin ombragé et m'apportait une lettre de mon père. Je ne sais quoi dans l'air du brave homme éveilla mon attention.

— Rien de nouveau, facteur?

— Rien pour moi, mademoiselle.

Et il s'en alla précipitamment vers la cuisine .

Je décachetai la lettre avec appréhension; elle nous prévenait que Christian était blessé.

« Assez grièvement, disait mon père; j'enverrai bientôt d'autres nouvelles. »

Un tourbillon passa dans mon esprit qui alla immédiatement aux extrêmes. Je n'avais pas eu le temps de me remettre, que ma mère était près de moi.

— J'ai entendu la voix du facteur. Une lettre de ton père, Marguerite? Qu'as-tu? Tu es bouleversée. Christian!...

— Christian est blessé.

Ma mère m'arracha presque la lettre et se désespéra aussitôt.

— Blessé... blessé grièvement! Pour que ton père écrive cela, il faut que la blessure soit très grave, peut-être mortelle.

La blessure grave... Hélas! je voyais plus loin. Cher Christian, où était-il?

— C'est ton avis, Marguerite?

— Mais non... Ne vous effrayez pas à ce point. Vous savez que mon père a l'habitude de dire les choses comme elles sont, ni plus, ni moins. Une blessure grave se guérit... Nous en avons vu et voyons des exemples tous les jours.

Mais je ne croyais pas un mot de mes paroles, et d'ailleurs, ma pauvre mère ne m'écoutait point. Tout à coup, elle saisit mon bras en s'écriant :

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas?

J'eus beaucoup de peine à répondre :

— Mais, chère mère, la lettre ne parle que d'une blessure.

— Ton père ne dit pas où son fils est évacué... C'est très mauvais signe. Il doit le savoir, cependant!

— Vous savez bien qu'au premier moment

la précision des renseignements s'obtient difficilement.

— Partons pour Paris, dit ma mère, résolument. Partons ! Au ministère, nous saurons quelque chose ; je ne veux pas attendre ici les nouvelles dont parle ton père.

Elle appela Justine, qui arriva en même temps que le jardinier. Simon nous avait observées et s'approchait tout inquiet.

— Monsieur?... demanda-t-il.

— M. Christian est blessé grièvement, leur dit ma mère. Nous partons pour Paris, où nous obtiendrons plus vite des nouvelles, et, de Paris, nous irons à l'endroit où il est soigné.

Nos pauvres serviteurs désolés répétaient :

— C'est bien triste, madame, mais M. Christian n'est que blessé ; il guérira et bientôt nous l'aurons à Fleure.

Ma mère se tourna vers moi ; je n'avais pas bougé, aussi elle me dit avec une irritation dont je saisis trop bien la cause :

— Il faut s'occuper des préparatifs de départ, Marguerite ; tu ne bouges pas !

— Ce sera vite fait... Nous n'emporterons que des valises.

Je n'osais dire ma pensée, et ma mère évitait de me questionner ; maintenant, elle voulait prendre la nouvelle dans son sens littéral, sans aucun sous-entendu.

— Le train passe à vingt-deux heures, n'est-ce pas, Simon ?

— Oui, madame, répondit Simon, qui me regardait.

— Nous avons l'après-midi devant nous, dis-je ; ne vous tourmentez pas... tout sera prêt.

— Que c'est long ! et que n'ai-je mon automobile ! Nous n'aurions pas attendu cinq minutes.

Pour la rassurer, je préparai notre bagage, aidée de Justine, que mon silence consternait.

— Que croyez-vous, mademoiselle ? me dit-elle en parlant tout bas, bien que ma mère fût loin de nous.

Mon imagination voyait Christian, tué au champ d'honneur, néanmoins, je répondis, très bas également :

— Rien... je ne crois rien. Il est blessé gravement, on le sauvera.

A quatre heures, M. le curé nous fit demander. Nous étions dans l'orangerie ; je

travaillais tantôt silencieusement, tantôt effleurant des sujets dont nous étions à mille lieues. Nous n'écoutions pas nos réponses et, de temps en temps, ma mère se levait pour mettre autour d'elle un ordre que rien n'avait troublé.

Elle s'avança vivement vers le curé.

— Monsieur le curé! Mon fils est grièvement blessé!

— Je sais... M. Saint-Simel m'a écrit.

Sa voix tremblait, et je compris. Ma pauvre mère, frappée, demeura un instant sans voix, puis reprit avec vivacité :

— Nous partons ce soir... Nous saurons plus vite à Paris dans quelle ambulance trouver Christian.

Mais, à son air désespéré, je voyais bien qu'elle lisait la vérité dans le regard apitoyé de notre vieil ami.

— Madame!...

Il ne cherchait plus à dominer l'émotion qui l'étreignait.

Lui aussi aimait profondément Christian... Qui donc de ceux qui le connaissaient ne l'aimait pas?

Il ne nous adressa aucune de ces consola-

tions qui font tant de mal dans la douleur; il pleura avec nous et partit en me faisant signe de le suivre.

— Voici une lettre de votre père... vous la remettrez à Mme Saint-Simel quand vous le jugerez opportun.

— La nouvelle est-elle donc officielle, certaine? Faut-il perdre tout espoir?

— Hélas!... le malheur est trop certain. Ne pleurez pas tant, pauvre enfant! Je sais combien vous aimiez votre frère, mais pensez à Mme Saint-Simel. Je connais son énergie; cependant, il faut craindre la réaction. Que je vous plains tous! un si charmant garçon! Votre père m'écrit un mot admirable de courage et de résignation.

Il disait cela pour m'aider à me ressaisir. Je revins près de ma mère, et nous restâmes immobiles, sans parler, jusqu'à la nuit, une nouvelle nuit tiède et pure qui voyait passer tant de douleurs après tant de craintes aujourd'hui réalisées.

Justine, les yeux gonflés par les larmes, apporta de la lumière et se retira discrètement.

Enfin, ma mère sortit de son accablement pour me dire :

— Que pensais-tu en lisant la lettre de ton père ?

— Entre les lignes, j'apercevais le dessein de vous préparer.

— Me préparer !... Est-on jamais préparée à un tel malheur ? Pauvre Etienne ! Son cher fils dont il était si fier !

Je saisis aussitôt le moment.

— M. le curé m'a remis une seconde lettre de lui pour vous.

— Donne, donne vite !

« MA PAUVRE AMIE,

« A l'heure où tu lis ces lignes, tu connais la vérité. J'ai salué la tombe de notre jeune héros, qui repose dans une campagne maintenant déserte, et un noble orgueil a combattu la douleur de mon cœur déchiré.

« Ne diminuons pas le sacrifice de notre fils par des plaintes, montons avec lui dans les hautes régions de l'oubli de soi.

« Pauvre mère ! Je te serre sur mon cœur. »

Les sanglots me suffoquaient en lisant cette belle lettre. Ma mère ne pleurait pas ;

elle regardait devant elle d'un air absorbé, la tête appuyée sur sa main.

— O mon fils, mon fils! murmura-t-elle, notre désespoir comptera-t-il pour le salut de la France?

J'évitais de parler; sans force, je sentais tout le néant de mon être moral.

Ma mère reprit la lettre, que je tenais encore, et la relut plusieurs fois. Alors, cédant à un mouvement de révolte, elle s'écria :

— Ils sont héroïques... mais moi? Quoi! je ne puis pleurer parce que ce serait amoindrir leur héroïsme!

Mais, un instant après, elle reprit, d'un ton adouci qui acheva de briser mon courage :

— Peut-être ont-ils raison... Qu'il saigne donc silencieusement, ce cœur désolé!

Et ce fut tout... Depuis, c'est à peine si elle m'a parlé de sa douleur. Nous vivions dans la crainte de l'événement; malgré nos projets, il était derrière toutes nos pensées et n'a pas été une surprise; nous étions, nous sommes dans le sort général...

Nous avons reçu plusieurs lettres de mon père, et nos allusions sont toujours calmes,

mais derrière ce silence, derrière ces raisonnements... moi, je dévore mes larmes, et, très naturellement, c'est à ma mère que va la compassion. Du reste, quand une femme n'est pas mariée et qu'accoutumée à s'occuper de tous elle parle peu ou point d'elle-même, on oublie facilement l'acuité de sa souffrance.

Chacun a son rôle ici-bas ! Le mien est de vivre intérieurement en laissant passer les faibles rayons de mon bon vouloir. Mais mon cœur est déchiré.

Pourtant ces morts ne ressemblent pas aux autres morts, et je vois chaque jour le silence courageux tomber sur la douleur qui se cache dans les plis du drapeau.

14 août 1917.

Mon père est enfin venu ! J'attendais son arrivée avec tant d'impatience !

Calme, courageux, à notre accueil trop ému, il répétait :

— Soyons fermes... la France sera sauvée, mais elle ne l'est pas encore et nos sacrifices l'acheminent vers le salut.

Après ces belles, ces fortes paroles, il s'est enfermé avec ma mère et nul n'a troublé leur long entretien.

Nos serviteurs me disaient :

— C'est un homme que monsieur!

Et moi, je pensais :

« Un grand cœur qui revivait dans son fils. »

Le lendemain, je descendis dans le chemin couvert et m'arrêtai à l'endroit où il s'élargit. Un banc rustique est placé près d'une nappe d'eau minuscule formée par un léger barrage du ruisseau; elle se maintient limpide sur le granit, dans une sorte de vasque naturelle. Assise près d'elle, j'ai écouté les sons déjà lointains du tocsin qui nous apprenaient que la France entrait en guerre. C'était le même soleil tamisé par la même ombre fraîche, les mêmes lois, la même atmosphère et rien ne me paraissait semblable.

C'était le même frisselis charmant du ruisseau, et je n'entendais plus qu'un soupir. Les circonstances conviaient l'âme à monter plus haut que leur niveau et je gisais abattue dans mon chagrin.

Cependant, lorsque j'entendis mon père

s'approcher, je savais qu'il me chercherait à cette place, je me levai promptement et refoulai ma tristesse accablante.

— Ta pauvre mère est bien courageuse, me dit-il aussitôt. Nous avons encore beaucoup causé, ce matin.

— Elle suit votre exemple, cher père.

Il s'assit sur le banc et m'attira près de lui; pendant son douloureux récit, je regardais la nappe d'eau si claire et si tranquille, si loin de nos souffrances et des souvenirs qu'elle me rappelait!...

— Pauvre Christian! Il repose sous des peupliers, alignés en groupe à l'extrémité du champ où il a été tué. Lorsque je suis arrivé, sept jours après, j'ai pu reconnaître la tombe. Sur la sienne et sur celle du capitaine, on avait, à la hâte, planté des branches auxquelles les noms, inscrits sur les feuillets arrachés d'un carnet, étaient attachés. Il n'avait pas plu, heureusement, autrement qu'aurais-je retrouvé?

Je le voyais, solitaire, cherchant les traces de son fils, et je lui dis, presque en pleurant :

— Vous n'aviez personne avec vous... Seul dans ce dur pèlerinage!

— Je voulais être seul d'abord.

Il se mordit les lèvres, essayant de résister à l'émotion, qui fut la plus forte.

— Ah! Marguerite, tu sais faire jaillir les larmes...

Bientôt il reprit :

— Mes compagnons, l'abbé Pierre, que tu connais, — il est aumônier, — et deux soldats, se sont approchés. Nous avons planté des croix et des drapeaux. Nous les retrouverons là.

Je lui serrai la main sans parler et nous descendîmes à la raffinerie.

Une fois encore, il en fit le tour, lentement, et me parla d'un plan pour l'avenir.

— Il faudra y intéresser ta mère.

J'avais envie de répondre : « A quoi bon, maintenant? », mais avec la virilité qui, sans doute, me manque, mon père continua :

— J'ai appris qu'Olga aurait bientôt un enfant.

— En février, je crois.

— Alors, nous travaillerons plus courageusement.

— Vous avez vu les Serdot en passant à Paris?

— Oui... Ce pauvre Rémy est bien changé, mais sa bonne constitution a pris le dessus. Sais-tu au juste ce qui s'est passé, Marguerite? Rémy a fait une allusion que je n'ai pas bien comprise.

— Une allusion à quoi?

— A une imprudence d'Olga.

— Vous savez qu'elle est allée le retrouver en ligne, et je crois, dis-je évasivement, qu'il l'a blâmée.

— Pauvres petites femmes! dit-il en souriant. Elles aiment leurs maris et, à toute force, veulent les revoir.

— Elle eut tort, cependant!...

— Que veux-tu? Si jeunes mariés! Si Rémy n'a pas approuvé la démarche de sa femme, il oubliera vite ce léger tort.

Je me gardai de lui confier le secret d'Olga et mes inquiétudes.

— Pauvre petite Olga! répéta mon père. Les blessures de son mari et l'attente de son enfant l'ont rendue bien sérieuse, même un peu triste. Peu à peu, son existence entrera dans un cours normal. Elle aussi a payé son tribut à cette guerre atroce. Elle est bien affligée de la mort de Christian, mais, Dieu

merci ! la vie, la vie entière est devant elle...

Mon père ne pleure pas son fils comme il l'eût pleuré dans d'autres circonstances; il s'absorbe dans la pensée du pays; son sentiment infrangible transpire dans toutes ses paroles et jusque dans ses regrets.

Nous nous efforçons de le suivre; ce seul effort est un grand bien et le passage de mon cher père a été salulaire.

15 septembre 1917.

Pourquoi l'effet salulaire a-t-il été si court? Et combien sage était mon père, en nous cachant une part de la vérité.

Il y a cinq jours, nous sortions avec l'intention de descendre au bourg; du perron, nous aperçûmes un soldat qui arrivait sur la plate-forme.

— Qui est-ce? Demandez-lui son nom, dit ma mère à Justine. Je ne le reconnais pas pour un garçon d'ici.

Justine, après quelques mots échangés avec le jeune soldat, revint vers nous, tout émue.

— Madame!... il s'appelle Hémon, et il

appartenait à la compagnie de M. Christian. En apprenant, dans le bourg, qu'il était près de la propriété de son lieutenant, il a voulu voir madame.

Ma mère fit signe au jeune homme d'avancer et lui tendit la main.

— Vous étiez sous les ordres de mon fils?

— Oui, madame.

— Vous étiez avec lui dans la dernière action où il a été tué?

— Oui, madame.

— Venez, venez vite!

Nous le fîmes entrer dans l'orangerie.

— Parlez! Racontez-moi la fin de mon fils. Il a été tué sur le coup, n'est-ce pas? Il n'a pas souffert?

Habitué aux horreurs de la guerre, ce soldat, même si j'avais été prévenue, aurait relaté la fin tragique de mon frère avant que j'eusse fait un geste pour l'arrêter.

— Le lieutenant, blessé gravement, a été achevé par un officier allemand, madame.

Ma mère poussa un cri et se leva brusquement :

— Achevé! Quelle horreur!... Achevé, dites-vous?

Déconcerté par le cri et l'émotion de ma mère, le pauvre garçon, tout rouge, tournait son casque et n'osait plus parler.

— Achevé!... Comment? Répondez!

— Par un coup de revolver, madame.

Elle se rassit lentement, affreusement pâle, en disant d'un ton bref :

— Racontez tout.

Il parlait simplement d'un fait horrible.

Il nous expliqua que, blessé, il avait fait le mort, à moitié caché sous des camarades; mais, placé de façon à tout voir, il avait assisté au meurtre de Christian et du capitaine, grièvement blessé également.

Nous ne respirions plus en l'écoutant, et je me désespérais d'un récit qui faisait tant de mal.

— Et ce monstre? balbutia ma mère, machinalement; ce monstre, qu'est-il devenu?

— Les Allemands sont partis, madame; l'endroit n'était plus tenable pour eux. Très peu de temps après, un détachement français et des brancardiers sont arrivés.

— Et vous?... Et les tués?...

— Je m'étais dégagé; et j'ai même donné des renseignements précieux au comman-

dant, parce que je sais l'allemand et que j'avais entendu des propos... Ensuite, on m'a emporté.

Il s'arrêta un instant, et, sur un signe de moi, continua, avec simplicité :

— J'ai su que le lieutenant Saint-Simel, que nous aimions tous, a été enseveli sous des arbres, dans le champ où nous avons été surpris. Le capitaine est près de lui, et mes camarades aussi.

Après un silence, ma mère se leva.

— Merci!... Attendez un moment, je veux que vous emportiez un souvenir de la demeure du lieutenant que vous aimiez.

Elle m'emmena dans sa chambre et me remit pour lui une somme assez importante.

— Il est le dernier qui m'ait parlé de mon fils vivant, puis tué si lâchement.

Elle s'est enfermée chez elle, et je ne l'ai revue que le lendemain. Nous ne sommes point revenues ensemble sur cette chose affreuse, apprise avec une désolation inexprimable.

O mon cher frère! si bien doué, objet de tant d'espairs! Qu'aurait importé que j'eusse disparu à sa place? Celle qu'il appelait Cen-

drillon n'a que son cœur et de pâles qualités qui s'effaçaient devant tant de qualités brillantes.

Peut-être sa blessure était-elle guérissable... Affreuse et poursuivante pensée!

Il n'est plus, et les bruits qui nous entourent, les parfums qui m'enveloppent sont pleins de lui, de son rire heureux, de ses mots délicats, de sa bonté, qui mettait de la douceur sur les choses devinées.

J'aperçois, sans l'avoir vu, le lieu où il repose, sous les peupliers aux feuilles agitées. Une croix de bois, un drapeau disent au passant le sacrifice, mais le passant salue, indifférent, car le pays qu'il a traversé est couvert de sacrifices semblables. Il ne soupçonne pas l'abîme qui existe entre son impression et l'immensité de la douleur que représente cette tombe inconnue.

Que ce récit nous a fait de mal! J'en constate l'effet à l'air plus sombre de ma mère.

Elle n'a pas, comme moi, la résignation philosophique qui semble avoir présidé à ma naissance pour m'aider à pénétrer, à comprendre la force de la douceur dans

l'épreuve. Elle est courageuse, mais elle se dévore et s'irrite.

Elle voit sans cesse l'image de Christian blessé, qu'on eût peut-être sauvé si un lâche ne l'avait tué.

30 septembre 1917.

Mon père nous a écrit :

« Je savais... mais je voulais vous éviter une nouvelle amertume, et je regrette amèrement que le hasard vous ait appris ce que vous deviez toujours ignorer.

« Christian est mort pour son pays, et nul ne peut affirmer que sa blessure n'était pas mortelle. Demeurons sur ces pensées, ne laissons pas l'imagination aggraver un si douloureux souvenir. Répétons-nous que notre fils n'a pas eu le temps de souffrir, car c'est l'exacte vérité.

« Mais si, un jour, le sort de la guerre me met en face de l'officier qui a commis le forfait, nous verrons ! Tout mon sang bouillonne à cette idée. »

Il passait ensuite rapidement à des aperçus généraux sur la situation et s'efforçait de

ramener les énergies de ma pauvre mère vers les réalités présentes.

Il a réussi en partie, car elle m'a dit :

— Ton père a le talent de relever le courage. Laissons le passé! Occupons-nous de nos travaux.

Et nous mettons nos efforts à nous convaincre mutuellement que nous nous intéressons à quelque chose...

X

15 février 1918.

Je suis seule, ma mère est près d Olga, et Rémy m'écrit qu'il a un fils.

Au milieu du bouleversement général, la naissance de cet enfant me paraît aussi étrange que l'épanouissement d'une fleur dans nos sols ravagés.

Je suis allée au presbytère apprendre la nouvelle à M. le curé.

— Voilà, me dit-il, la meilleure consolation pour M. et Mme Saint-Simel.

Avec bonté, il me développa ce thème dont il applique les conséquences à moi-même.

En m'en allant, je m'étonnais de cette facilité des autres à ranger nos sentiments intimes dans un ordre immuable et convenu.

L'ordre!... quand le chagrin détruit les nuances, quand il reste seul sans fard et sans habit devant nos regards stupéfaits.

Il détruit en nous un sens. Lequel? Je ne sais trop.

Une des conséquences de cette guerre est, pour beaucoup, l'indifférence. Les meilleurs deviennent indifférents aux chagrins qu'ils voient passer, soit que la grandeur du cataclysme absorbe le reste, soit surtout que, fatigués par la contrainte et tant de tristesses, ils essaient d'échapper à la douloureuse ambiance.

Cette remarque, assurément, ne concerne pas notre vieux curé et ami qui ne parle de Christian qu'avec émotion.

J'ai fait une longue course, si longue, que j'apercevais la buée flotter au-dessus de la Marne et que j'entendais le canon plus distinctement.

Depuis quelque temps, des prisonniers s'échappent assez fréquemment, et on dit que le pays n'est pas sûr, mais les sentiments qui m'étreignent anéantissent les impressions secondaires. Autrefois, il me fallait raisonner pour surmonter ma poltronnerie naturelle, aujourd'hui, je ne saurais où la retrouver.

Au reste, des prisonniers qui fuient ne sont pas effrayants, ils ont intérêt à ne com-

mettre aucun forfait, à moins que... J'aime mieux n'en pas rencontrer, ils peuvent s'irriter en se voyant surpris, et un homme en colère est toujours à craindre.

Cependant, dans les colonnes que j'ai vues passer, je n'ai jamais observé que des soldats fatigués, dont la physionomie antipathique ou non n'exprimait rien.

Je suis rentrée tranquillement, m'efforçant de recueillir les impressions d'autrefois; elles se sont évanouies et ne reviendront plus sous la même forme.

Où sont les riens aimables de la vie quotidienne? Disparus dans la tourmente, ils reviendront un jour pour les enfants d'Olga, pour Olga elle-même, mais Fleure ne les verra plus jamais enveloppés du charme que j'ai connu.

« Que l'homme se mette au-dessus des choses, au lieu de s'y assujettir. »

Les événements se chargent de briser l'assujettissement, et aucune contrainte, aucun effort ne rivalise avec eux. Le vieil Horace devait le savoir.

28 février 1918.

Mon père, me sachant seule, m'a écrit une longue lettre où il épanche son chagrin et disserte sur les choses qui l'impatientent. Il a raison de dire que beaucoup de gens sont exaspérants.

« Les horreurs de la guerre refont notre âme à rebours, ma chère Marguerite. Je ne suis pas méchant, mais je souhaite me rencontrer en face de celui qui a tué mon fils. Je vous prêche l'oubli, et j'ai raison, mais, malgré moi, je m'irrite et m'exalte. Surtout, ne le dis pas à ta mère.

« Impossible de nier que je me sens, malgré tout, irritable et nerveux.

« Les discussions m'agacent, et nous en pouvons avoir, comme ce matin, au fond d'un gourbi.

« C'est exaspérant d'entendre parler de punition du ciel avec l'aplomb de gens qui ont assisté, dirait-on, à un grand conseil de Dieu.

« Nous sommes punis ! La France est

punie! Qu'en savent-ils? L'hypocrite et fourbe et cruelle Allemagne doit-elle être victorieuse? Ce serait pousser la logique à fond. Elle sera battue, et alors?

« Les esprits dont je parle s'en tireront en disant que les épouvantables conséquences de la guerre, tant dans le présent que dans l'avenir, sont plus que suffisantes pour qu'un peuple soit puni, ce qui est vrai; mais les mêmes esprits affirment que la victoire de la Marne est un miracle dans le sens surnaturel du mot. Nous sommes dignes d'être sauvés par des miracles et, en même temps, d'être livrés au malheur?... Je sais ce qu'ils répondraient : punition, mais pitié. Voilà! Ce n'est pas plus difficile que cela.

« La Belgique est écrasée, qu'a-t-elle fait pour l'être?

« Elle a tenu ses engagements d'honneur, elle s'est personnifiée à des échelons différents dans trois grandes figures : le roi, le cardinal Mercier et le bourgmestre Max. Comment les dispensateurs des punitions divines accommoderont-ils leur thèse avec la réalité? Iront-ils chercher, comme l'imbécile de ce matin, les écarts de simples particu-

liers? Alors le monde devrait être perpétuellement en guerre, sous prétexte que les hommes individuellement méritent des punitions?

« Restons dans le mystère de notre destinée; c'est notre liberté qui fait le bien et le mal; nous sommes libres de choisir, et nul ne peut dire que les nations sont punies par Dieu parce qu'un homme a voulu la guerre.

« Ne crois pas, ma chère fille, que je devienne sombre, mais quand je vois tant de braves se faire tuer et mutiler pour leur pays, je pense qu'on devrait tenir un autre langage que celui des foudres de Jéhovah.

« Et descendant des nations à l'insecte que je suis, je me dis que, très probablement, le meurtrier de mon fils finira ses jours en Allemagne, heureux et considéré, pendant que moi, brave homme, je vois mon enfant massacré et l'avenir de ma famille détruit. Alors, je suis puni, moi aussi? Pourquoi? Oh! je connais les raisonnements spéculatifs sur la matière : ils ne peuvent rien contre le bon sens et contre la certitude que nous sommes totalement ignorants des décrets divins.

« On me parlera des grandes lignes de l'histoire, de la Providence, on me dira que je réduis la question à mon aune; je répondrai simplement que trancher sur ces questions, c'est substituer son propre jugement à celui de Dieu et... c'est un peu fort!

« Allons! laissons cela. Rien d'oiseux comme les discussions, de dangereux comme les aphorismes, et d'illogiques comme les gens pieux qui prennent leurs opinions pour des faits.

« Plus tard, chère fille, nous nous efforcerons, non pas d'oublier, mais d'atténuer nos douleurs en travaillant.

« J'aspire à ce moment. D'abord parce que ce sera la fin de cette guerre infernale et la fin glorieuse, je n'en doute plus, à des indices que ma causerie avec toi ne doit pas révéler.»

Cette lettre me fit en même temps peine et plaisir. J'entraî plus avant dans les projets d'avenir, pensant que c'était le meilleur moyen de calmer les sentiments qui demandaient à éclater.

« Vos projets de travail me font du bien avant même d'être en voie d'exécution, disais-je. En vous attendant, nous travail-

lons pour préparer d'autres travaux plus intéressants. Nos déblaiements avancent, vous le savez, à petits, très petits pas, mais c'est beaucoup d'avancer.

« Maman m'écrit qu'Olga est presque remise et que votre petit-fils est magnifique.

« Lorsqu'il aura frères et sœurs, nous n'aurons pas assez d'activité pour mener à bien leur avenir.

« Au revoir, cher père, vous avez cent fois raison : certaines théories exaspèrent.

« Restons dans le mystère de notre destinée, même lorsqu'il s'agit de la punition d'un crime. Que sera le mystère pour cet homme? Nul ne le sait et n'a besoin de le savoir. »

Il me répondit que je retournais ses propres arguments contre lui-même.

« Il faut compter avec la passion, Marguerite; elle met en pièces l'abstrait. Je raisonne, mais, le cas échéant, la colère, une juste, une sainte colère, balayerait le raisonnement... »

Hélas! je le sais, et qui donc pourrait l'en blâmer?

10 mars 1918.

Je reçois une nouvelle lettre qui jette dans le néant les sentiments, la colère et le raisonnement.

« Ma chère fille, j'apprends que cet officier, qui était dans ma région, — c'est pourquoi je parlais de le rencontrer, — a été tué : je viens de l'écrire à ta mère. Il est mort en brave, je me plais à le reconnaître.

« Quelle part de responsabilité son éducation lui donne-t-elle dans son geste odieux ? Je la crois entière, cette responsabilité, parce qu'il était chef et non simple soldat surexcité par la guerre. A quelque nation qu'elle appartienne, la bête lâchée est toujours la bête, mais un chef ne doit jamais être inspiré par la brute qui sommeille au fond de lui-même.

« Nous sommes bien petits, ma chère enfant, car nous oublions sans cesse que la mort fait table rase de nous-mêmes et de nos rancunes.

« Je suis heureux, je te le répète, que tu

entres si bien dans mes idées de travail. La tâche qu'impose la vie ne finit qu'avec elle et notre douleur ne doit pas écraser la volonté d'agir. »

J'avais rencontré le facteur à l'extrémité du bourg, où des peupliers font entendre une harmonie que j'ai toujours aimée. Christian dort là-bas aux sons de leurs bruissements doux et tumultueux, et mon cœur plein de lui aime à se rapprocher ainsi de la tombe isolée.

Mais la lettre de mon cher père détournait mon esprit vers d'autres pensées moins stériles, et je revins plus courageuse à Fleure.

La guerre s'était chargée bien vite de transformer en poussière les colères légitimes et les inutiles vengeances. Les sombres pensées ne barraient plus la route aux projets que mon père est si pressé de réaliser.

14 mars 1918.

Ma mère est revenue, et déjà, je le vois, un petit enfant exerce sur elle son pouvoir.

Je suis allée la chercher et les deux nuits

passées à Paris ont été extraordinairement agitées par le canon, les sirènes, les tirs de barrage et l'éclatement des bombes. Les cloches n'avaient pas fini de sonner la fin de l'alerte, que les sirènes annonçaient une nouvelle attaque.

Je regardais par la fenêtre, malgré l'imprudence, m'étonnant qu'Olga n'ait pas voulu quitter Paris pour la naissance de son enfant. Mais, désormais, elle est cuirassée et resterait partout avec son mari.

Il y a, dans ses rapports avec lui, un peu de timidité qui m'a touchée. Il est affectueux avec une nuance fugitive qui affirme un droit caché.

Je n'aime pas cela.

A Paris, on parlait d'une offensive allemande et d'une avance certaine de l'ennemi, mais ma mère m'a dit :

— Advienne que pourra ! Je resterai à Fleure, je ne veux plus quitter mon chez moi ; je le défendrai par ma présence.

Et nous sommes revenues, déterminées à demeurer fermes sur notre position.

Mais nous sentons de l'agitation autour de nous. A quelques lieues, de continuel pas-

sages de troupes et de matériel tiennent en éveil la population.

Certains jours, et même certaines heures, il nous semble que les Allemands se sont rapprochés, et le canon tonne avec tant de furie, que nous nous croyons dans une bataille.

20 avril 1918.

A chacune de mes sorties, Simon répétait les mêmes recommandations et souvent les mêmes récriminations, car ni lui ni les autres n'admettaient encore notre attitude vis-à-vis des Allemands qui passaient malades.

Le 16 mars je partis, malgré le mauvais temps, pour ma promenade préférée.

— Mademoiselle, me dit Simon, qui m'arrêta, une colonne de prisonniers a cantonné cette nuit à S..., quelques-uns ont trompé la surveillance.

— Ce n'est pas la première fois, nous le savons, bien que, sans raison, tous les jours ou à peu près, on nous dise la même chose. Je ne sortirais jamais si je pensais toujours à ces éventualités amenées par la guerre.

— Comme mademoiselle voudra... mais le facteur affirme que trois Boches ont été trouvés dans les bois de M. de la Robertière.

— Malades... blessés?

— Du tout... Ils essayaient de se faufiler pour regagner je ne sais quel chemin qui les aurait conduits à leurs lignes. Rien n'est sûr en ce moment, mademoiselle. Les Boches ont avancé.

— En tout cas, c'est le droit des échappés de chercher à regagner leurs lignes.

— Leur droit, leur droit... oui, sans doute, mais quelquefois on comprend ce caporal sénégalais que mademoiselle a si bien reçu avec ses camarades. Mademoiselle sait? Il a failli s'empoigner avec un brigadier de gendarmerie qui voulait le convaincre que jamais on ne devait tuer un prisonnier. Mademoiselle sait ce qu'il a répondu?

— Oui, dis-je en riant : « Toi bête, parce que si li a tête coupée, li ne reviendra plus. » Mais nous ne sommes pas des sauvages, Simon.

Et j'entendis le brave homme, qui ne tuerait pas une mouche, grommeler entre les dents :

— C'est dommage, quelquefois.

Je marchai rapidement vers la pointe du Corait. Quel froid ! Il avait neigé, et toute la végétation, arrêtée dans son élan précédent, frissonnait sous son voile blanc.

Je revis Christian gai et confiant... Les crocus qu'il avait cueillis sont séchés dans un livre. Une nouvelle génération les trouvera sans se douter de la douleur qui s'attache à leur souvenir. Les pétales conserveront encore un pâle coloris, et de nos sentiments intensifs il ne restera même pas une ombre.

J'étais seule et pouvais accueillir mon chagrin sans crainte d'attrister ou d'ennuyer les autres.

Je sais bien que la douleur ne doit pas capturer notre âme, mais Celui qui a compati à toutes les souffrances connaît la faiblesse humaine ; il a pardonné et pardonnera toujours les larmes passionnées d'un cœur malheureux.

Et je me disais : « Ils sont en paix, les disparus, mais les pauvres vivants... »

Quelques flocons de neige me rappelèrent à moi-même. Je repris le chemin de Fleure

en passant par les bois ; mon intention était de parvenir directement, par un étroit sentier, jusqu'à l'endroit bouleversé par les obus.

Mais je m'arrêtai ; deux hommes, en capote grise, étaient assis sur une souche, et je compris aussitôt que les craintes du jardinier se réalisaient.

Lorsque je m'approchai, non sans émotion, je vis que l'un d'eux, la tête penchée, semblait épuisé. L'autre, plus jeune, un lieutenant, m'avait vue et s'était levé.

— Mon commandant ne peut aller plus loin, madame, me dit-il en bon français.

— Vous vous êtes échappés ?

— Nous n'étions pas prisonniers... Blessés tous les deux, moi légèrement, nous avons pu nous cacher après la dernière action... Nous espérions regagner nos lignes.

— Vos lignes?... Vous en êtes loin.

— Pas si loin, dit le commandant en me regardant, mais je me suis trompé de direction. Mes forces sont à bout.

Son visage blême, son expression surtout indiquait qu'il était bien malade.

— Si vous pouviez marcher encore... à

cinq cents pas, vous trouverez du secours chez moi.

Avant de me répondre, il entra en discussion avec son compagnon et, tout à coup, j'eus la surprise de voir le lieutenant prendre en courant un sentier et disparaître à gauche avant que j'aie eu le temps d'intervenir.

— Il n'avait pas voulu m'abandonner, me dit le commandant, maintenant, je ne suis plus seul puisque vous voulez bien m'hospitaliser.

Je voyais, par son sourire, qu'il se moquait de ma surprise.

— Il sera pris, dis-je sèchement. Suivez-moi.

Il se leva péniblement, et nous nous mîmes en marche vers Fleure. Mon intention était de l'installer immédiatement dans l'orangerie, où nous n'avions personne.

Le malheureux se traînait; vingt fois je crus que j'allais être obligée de chercher un secours que je n'étais pas sûre de trouver.

— J'irai, répétait-il, j'arriverai!

Enfin nous atteignîmes l'orangerie; bien chauffée, elle donnait une impression de bien-être que l'officier ressentit vivement.

— Il faut vous coucher, lui dis-je. Pourrez-vous seul ? Si c'est non, je vais envoyer quelqu'un pour vous aider.

Il répondit affirmativement ; mais j'allai cependant chercher le jardinier.

Simon se chauffait à la cuisine avec Justine et un enfant du bourg, cousin du jardinier. Ils jetèrent les hauts cris en apprenant mon aventure.

— J'avais bien dit à mademoiselle...

— Eh bien ! Simon, où est le mal ? Je suis même assez fière de ramener un prisonnier, mais j'aurais voulu ramener les deux, et j'en veux à ce lieutenant d'avoir fui si tranquillement sous mes yeux. L'officier qui m'a suivie est blessé, très malade, je crois ; allez voir s'il a besoin de votre aide.

Simon se leva lentement, mais sans bouger de place.

— Je ne m'occuperai pas de lui, mademoiselle. Je n'admets pas des Allemands ici, je l'ai dit bien des fois. Dans cette maison, à peu près démolie par eux, en face de l'usine ruinée... sans parler de...

Il s'arrêta, mais j'avais bien compris son allusion à la fin de Christian.

— Simon a raison, mademoiselle, dit alors Justine. Pourquoi mademoiselle n'envoie-t-elle pas ces vilaines gens au bourg, chez M. le curé, par exemple?

Je répondis impatientement :

— Je connais vos raisonnements, ils ont été assez répétés! Mais vous avez toujours vu qu'ils n'aboutissaient à rien. Je ne vous comprends pas, Simon, car vous connaissez les lois de la guerre.

— Ah! si c'était pour l'emprisonner, j'en serais! grommela Simon, mais le soigner... Non!

— Allez toujours avec Justine voir ce dont il a besoin.

Je montai chez ma mère qui, souffrante, gardait la chambre. Elle écouta mon récit avec grand intérêt; malgré l'horreur que, depuis la mort de son fils, lui inspire tout Allemand, son cœur et son sentiment du devoir intransigeant restent ses guides.

— Est-il vraiment très malade, Marguerite?

— Je le crois.

— Alors, prévient l'adjoint sans tarder... Il examinera ses papiers et s'occupera de le faire transporter dans une ambulance bien organisée.

— Je vais envoyer Simon... Seulement, comment avoir un médecin ?

Mais, Justine, intelligente, avait déjà expédié le petit cousin de Simon pour chercher le docteur si, par hasard, il était dans le bourg.

Une demi-heure après, j'eus la surprise de le recevoir. Il examina le malade et me dit :

— C'est grave, sans doute; sa blessure n'est pas très sérieuse, mais il y a épuisement, fièvre et un point pleurétique nettement caractérisé. Aucun danger immédiat. De la chaleur, un repos complet, légère alimentation; je reviendrai demain, il est trop fatigué pour appliquer ce soir un vésicatoire. Il dort déjà et passera une nuit tranquille.

— Sera-t-il transportable demain dans une ambulance ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien... Nous verrons l'effet produit par le repos et les bons soins.

Ce docteur, ennemi de la loquacité, ne posa aucune question et me quitta avec la précipitation d'un homme qui n'a pas une minute à perdre. Il cumulait les clientèles de trois médecins mobilisés.

Pour moi, je ne permettais de ne point partager son opinion et de croire le malade aux confins de la vie.

— Ni Justine, ni Simon ne voudront veiller, dis-je à ma mère après lui avoir appris le diagnostic du médecin.

— Je ne veux pas que tu veilles, toi! Notre devoir est rempli en l'hébergeant, en lui donnant les adoucissements compatibles avec son état; restons-en là.

— Soyez tranquille! Nous mettrons des boissons rafraîchissantes près de lui, et Simon, de la chambre où il couche maintenant, l'entendrait sonner.

Après mon dîner solitaire, je reçus Muray, qui désirait me parler. Il apprit, avec son irritation coutumière, que j'avais recueilli un Allemand.

— Encore un!... Sa place n'est pas ici, mademoiselle.

— Il est bien malade, et les lois de la guerre ne doivent pas être enfreintes, vous le savez bien, Muray!

— Ils les violent toutes, mademoiselle.

— Raison de plus pour ne pas les imiter; nous ne sommes pas dans l'excitation de la

guerre, et n'aurions aucune excuse en n'agissant pas avec humanité et correction.

— Comment pouvez-vous dire cela, mademoiselle? après ce qu'ils ont fait à votre famille!...

— Nous n'avons pas à discuter avec le devoir, Muray.

Dans de semblables circonstances, je ne comprends pas où nous prenons nos paroles et nos décisions. Transportés brusquement en face d'incidents anormaux, nous acceptons ces incidents comme s'ils étaient entrés dans la vie normale.

— Venez le voir, Muray, venez! Vous me direz si je me trompe en le croyant perdu. En tout cas, il est assez malade pour n'inspirer que de la pitié.

Il me suivit dans l'orangerie, où Justine avait allumé la lampe et une veilleuse.

Le malade dormait profondément; près de lui, sur la table, il avait posé sa montre, son porte-monnaie et un portefeuille.

Muray le contempla avec dégoût et colère, après avoir regardé sur l'uniforme le numéro du régiment.

— Je vois! Il est très malade... Il n'ap-

partient pas au régiment qui a détruit la raffinerie... Heureusement pour lui! car, par ma foi! j'aurais tenu mon serment!

— Pas devant moi, je vous l'assure! Etes-vous fou, Muray? A quoi songez-vous?

— Et croyez-vous, mademoiselle, que, dans le cas dont nous parlons, tous les ouvriers ne se soulèveraient pas?

— Ne nous occupons pas des ouvriers, mais du devoir que les circonstances imposent.

— Je sais bien que mon opinion n'a pas force de loi, mademoiselle, mais je proteste, je proteste de toutes mes forces!... Des Allemands-ici!

L'adjoint, qui n'était pas chez lui quand Simon était allé le chercher, entra et entendit les derniers mots du contremaître.

— Mlle Saint-Simel est libre d'agir comme bon lui semble, vieux Muray.

— Parlons plus bas, dis-je en montrant le malade. Il dort si bien que je crois maintenant à une nuit tranquille pour lui.

Fortin le regarda, haussa légèrement les épaules et s'empara du portefeuille en disant :

— Voyons à qui nous avons affaire...

Ils s'éloignèrent près de la lampe, et moi, j'avancai plus près du lit.

La lumière de la veilleuse éclairait le visage dont les traits, assez accentués, ressortaient vigoureusement sous les ombres portées et lui donnaient une expression très différente de l'expression sympathique que j'avais remarquée dans le bois.

Avait-il une femme, des enfants? Était-il capable d'aimer, comme un Français?

Je me posai cette question bizarre, oubliant un instant que l'homme est le même partout. S'il mourait, comment instruire sa famille?

Tout à coup, je tressaillis aux cris étouffés des deux hommes.

— Mademoiselle!... Mademoiselle Marguerite!

— Qu'est-ce donc? dis-je en approchant d'eux.

— Regardez, mademoiselle, regardez! Il a connu M. Christian.

Fortin me tendait des photographies de ma famille et des lettres, celles de mes parents, les miennes. Une lettre encore cachetée de Christian portait l'adresse de ma mère.

Nous nous regardions d'un air effrayé, frappés par la même pensée. Mais non! ce n'était pas possible! Mon père, dans ses lettres, était revenu avec des détails précis sur la mort de l'assassin.

Instinctivement, je cachai dans mon corsage les lettres et les photographies en regardant la porte avec inquiétude, bien que je n'eusse pas à craindre l'arrivée de ma mère.

— Asseyez-vous, mademoiselle, me dit Fortin, asseyez-vous! Imbécile que je suis! Pardonnez-moi, j'aurais dû vous cacher...

Il fit un geste de menace vers le lit, et Muray, hors de lui, s'élançait déjà, quand je me jetai devant lui.

— Silence! du calme, Muray!

C'est à peine si j'eus conscience d'avoir parlé, tant ma voix était faible et tremblante. Muray luttait avec moi pour se dégager et Fortin hésitait.

— Muray, c'est indigne; vous vous oubliez! m'écriai-je, vous vous oubliez!

— Il faut l'achever!... l'achever comme un chien! si c'est lui qui a tué M. Christian.

— Et si ce n'est pas lui? dis-je, haletante. Si ce n'est pas lui! Vous savez bien ce que

nous a écrit mon père. Il était sûr de ses renseignements... il l'a répété dans ses lettres. Les hasards de la guerre ont livré les lettres et les photographies à cet Allemand. Fortin, aidez-moi, empêchez un malheur, vous faites fonctions de maire.

Fortin saisit le bras de Muray et appuya vivement mon idée.

— Mlle Marguerite a raison... le hasard a dû donner les papiers à cet officier. Tenez-vous tranquille, Muray, asseyez-vous, calmez-vous!

Le vieux contremaître, maté par nos paroles, s'assit, un peu confus, mais en grondant :

— Ah! si j'étais sûr!... il ne mourrait que de ma main.

— Taisez-vous, Muray, m'écriai-je, c'est odieux!

Après cette scène aussi courte que violente, nous sommes demeurés longtemps silencieux. Je reprenais un peu de sang-froid.

— Vous êtes mieux, mademoiselle? me dit respectueusement l'adjoint.

— Oui, mieux... malgré Muray, dis-je avec irritation.

— Pardonnez, mademoiselle Marguerite, pardonnez! me dit le pauvre homme; mais quand je pense que ce brigand pourrait être l'assassin de mon cher M. Christian!...

Il s'arrêta en se frappant le front et en murmurant :

— Je ne sais plus ce que je dis! Vous... vous êtes sa sœur et vous l'aimiez tant!

— Mademoiselle, me dit Fortin, dans ce doute si douloureux pour vous, ne jugez-vous pas préférable que cet officier ne reste pas ici?

— Oh! oui!... bien préférable! répondis-je avec ardeur.

— Descendons au bourg, Muray; nous apporterons une civière et nous débarrasserons Mlle Marguerite de sa présence.

— Où le porterez-vous? demandai-je.

— N'importe où! répondit brusquement Muray. Si personne ne veut le recevoir, nous le déposerons dans une carrière; tout est bon pour un pareil bandit!

Je m'approchai d'une fenêtre; pauvre cher Christian! si aimé, si charmant! Quoi! était-ce son assassin que nous avons recueilli?

La neige tombait, une neige mélangée de pluie et de grésil; emporter cet homme par un temps pareil, c'était, sinon l'achever, du moins lui faire beaucoup de mal. Mais ce misérable lâche devait-il être soigné, ou mourir sous notre toit désolé, dans la demeure de sa victime? Quelle angoisse!

Bientôt, j'eus l'intuition qu'il était inutile de lutter avec moi-même, que, du fond de mon âme, montait une idée plus haute qu'une idée humanitaire, et qu'elle l'emporterait sur mon horreur.

La parabole du bon Samaritain traversa ma mémoire, et, bien que l'analogie ne fût pas exacte, ce suave souvenir m'éclaira, tant il est vrai que toucher seulement le vêtement du Christ suffit pour ressaisir ses forces et revoir la claire lumière du devoir.

Je me tournai vers les deux hommes, qui attendaient silencieusement.

— Il restera ici, dis-je simplement.

— Mademoiselle! que dirait votre père?

— Mon père est loin, Muray, et c'est moi qui commande. Je n'ai pas le droit d'aggraver l'état de ce malheureux, et, s'il doit mourir, qu'il meure tranquille!

Mon ton était sans appel ; ils le comprirent et n'osèrent insister.

— Et nous ? Que devons-nous faire ? demanda Muray d'une voix où sourdait la colère.

— Retournez chez vous et gardez le secret sur tout ceci... Le médecin affirme que le malade passera paisiblement la nuit. Il dort si profondément, que nous ne l'avons pas réveillé. S'il s'éveille, il a près de lui le nécessaire, il sait qu'il peut sonner, qu'on l'entendra, nos arrangements sont donc suffisants, et moi-même, je m'en vais.

J'ouvris la porte, ils sortirent en silence ; mais, après quelques pas, ils revinrent vers moi et me tendirent spontanément la main.

Je la leur serrai chaleureusement.

— Vous m'avez comprise... Vous êtes de braves gens, je le sais ! mais il est naturel que le premier mouvement vous ait aveuglés.

— Et vous, mademoiselle, vous êtes trop bonne, répliqua Muray, dont la colère était combattue par une émotion d'un autre ordre.

Pendant qu'ils s'éloignaient, j'allai dans la cuisine, où Simon et Justine m'attendaient.

— Que fera-t-on, mademoiselle ?

— Rien, pour le moment, bien entendu. L'adjoit prendra demain ses dispositions.

Justine regarda Simon et dit, en hésitant :

— S'il le faut absolument, nous veillerons, mademoiselle.

— Je n'en doute pas, si je vous le commande; mais c'est inutile. Couchez-vous! le malade dort. Vous me prouvez votre bonne volonté en venant demain, de très bonne heure.

Ils parurent soulagés, et Simon s'empressa de me dire :

— Au petit jour, je serai levé. Mademoiselle peut être tranquille et se reposer.

— D'autant que mademoiselle a l'air bien fatiguée, dit Justine, qui m'observait.

— Ce n'est rien.

Mais je l'entendis qui disait à Simon :

— Il y a quelque chose, pour sûr!... Mademoiselle ne perd pas si facilement son air tranquille.

Tranquille!... Oh! non, je ne l'étais pas. Après avoir mis sous clef les lettres et les photographies, je me promenai longtemps dans une agitation insurmontable.

Plus je réfléchissais, plus ma conviction s'affermissait, et je ne respirais qu'en songeant que, le lendemain, si le blessé passait une bonne nuit, on le transporterait loin de Fleure.

Je m'étendis sur mon lit avec l'espoir que le sommeil mettrait fin à mes pensées désordonnées, mais aucun assoupissement ne calma mes nerfs surexcités.

Quelle nuit lugubre ! Le vent sifflait dans les parties béantes de la maison ; la pluie, qui succédait à la neige, fouettait les vitres et ma solitude m'impressionnait affreusement.

Je me levai et, soulevant le rideau, je regardai avec horreur la lumière qui s'échappait de l'orangerie.

Il allait peut-être mourir seul, celui que je soupçonnais d'avoir si cruellement agi. S'il s'éveillait et n'avait pas la force de sonner, nul ne viendrait près de lui.

Dans l'isolement de cette maison inconnue, loin des siens, loin de toute sympathie, il fermerait les yeux à la lumière qui l'avait vu commettre une si lâche action. Mort bien douce, relativement à tant d'autres

dans cette guerre atroce déchaînée par l'Allemagne, néanmoins, elle me hantait comme un reproche.

Par delà les siècles, j'entendais une voix convier les cœurs endurcis à une bonté supérieure : « Bienheureux les miséricordieux... »

Je pris un manteau et descendis doucement. Quand j'ouvris sans bruit la porte du jardin, une rafale de vent me repoussa si violemment en arrière que j'eus peine à sortir.

Le coin de la maison à contourner, une allée à traverser, et, déjà trempée, j'entrai dans l'orangerie.

Je pris la lampe et la posai près du malade, qui m'effraya ; en si peu de temps, il paraissait extraordinairement diminué ; il ne dormait pas et leva vers moi un regard angoissé.

— Souffrez-vous ? dis-je avec effort.

— Non... mais je suis très mal, je le sens !
Je vais mourir, je crois.

— Ce n'est pas l'avis du médecin.

— C'est le mien... J'ai une femme, des enfants.

— Vous désirez qu'on leur écrive?

— Oui, si vous le voulez bien... l'adresse! dans mon portefeuille.

Je lui tendis le portefeuille dont il retira lui-même une enveloppe, mais, s'apercevant qu'on l'avait ouvert, car il avait tout son sang-froid, il m'interrogea.

— L'adjoint de la mairie l'a examiné, dis-je, c'était son droit. Des lettres et des photographies appartenaient à un jeune officier français...

— A renvoyer à sa famille si vous le jugez bon... Un lieutenant, je sais, tué près de Moronvilliers.

— Tué quand il était blessé... par vous?

— C'est la guerre, madame!

Et il me tendit l'adresse, qui tomba à mes pieds.

Etonné de mon immobilité et de mon silence, il m'examina avec inquiétude, puis son regard se fixa comme celui d'un homme qui réfléchit.

— Vous dites tué quand il était blessé... comment le savez-vous?

— Le lieutenant Saint-Simel était mon frère. Nous savons par des témoins...

Ses yeux se fermèrent un moment, mais il demeura impassible.

— Ah! je regrette, dit-il en me regardant, mais...

Son ton indifférent exprimait toute sa pensée.

La guerre a donc le don de transformer la nature, de déguiser le crime sous un nom d'emprunt?

— Alors, reprit-il, vous refuserez d'écrire à ma femme?

Il allait mourir, je le savais, je le voyais, et, dans l'éternité où nous entrerons tous un jour, que compterait ma répulsion en regard d'une action généreuse?

— J'écrirai, dis-je fermement.

— Merci!

Ce fut sa dernière parole, il s'endormit bientôt d'un lourd sommeil ; il ne devait en sortir que pour pénétrer, le jour suivant, dans le royaume où les actions sont jugées dans la vérité.

« Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu... » Et bienheureux les miséricordieux, parce que, sans attendre, ils *voient* Dieu. Comment nos propres forces

nous amèneraient-elles à des actes qui révoltent si complètement la nature?

C'est Dieu qui ouvre le cœur, manifeste sa présence, et, dans la divine inspiration qu'il nous donne, étend son aile sur le coupable.

Quelle étrangeté! Mon père souhaitait que la guerre le mît en présence de cet homme pour le punir, et la guerre l'a fait mourir en paix chez lui...

J'ai écrit à la femme du commandant :

« MADAME,

« Votre mari a été recueilli chez moi, blessé et très malade.

« Pendant la nuit qui a précédé sa mort, j'étais près de lui, soupçonnant fortement, d'après les papiers trouvés dans son portefeuille, que, sur le champ de bataille, il avait, d'un coup de revolver, achevé mon frère, blessé. Lui-même m'a avoué le bien-fondé de mes soupçons!

« J'ai promis cependant de vous écrire; il pensait à vous, à ses enfants. J'accomplis ma promesse.

« Sa fin a été douce et entourée des égards dus à un prisonnier de guerre. »

J'ai envoyé ma lettre par la Croix-Rouge de Genève ; elle parviendra, je suppose, à son adresse.

Voici le jour ! Ma nuit s'est passée à écrire un récit que je désirais garder dans mes souvenirs.

Comment serai-je jugée ? Je l'ignore ! Les témoins ne seront pas discrets, des allusions me l'ont prouvé.

Du moins, nul ne saura que mes soupçons étaient devenus une certitude.

XI

25 juin 1918.

Nous avons vécu, les mois derniers, dans l'agitation causée par la ruée arrêtée par Foch. Quelques lieues encore, nous étions bombardés ou nous passions momentanément entre les mains des Allemands.

Au milieu des craintes générales, j'ai admiré le calme de ma mère qui, pas un instant, n'a songé à fuir.

Pendant les quelques jours qui suivirent l'incident rappelant si cruellement la mort de Christian, je fus dans un calme complet.

Mais sous ces apparences, je présentais des ennuis.

Quand j'allais au bourg, les gens me regardaient de façon particulière.

Justine et Simon interrompaient leurs travaux pour s'adresser des signes mystérieux, et les ouvriers, qui déblayaient les entours de

la raffinerie, chuchotaient sur mon passage.

Il arriva naturellement l'inévitable. Ma mère apprit les faits et, très affectée, m'adressa des reproches.

— Tu avais accompli le nécessaire, Marguerite, et, pas une minute, ce malheureux ne devait rester sous notre toit. Les plus élémentaires convenances s'y opposaient.

C'était vrai ! Mais nous étions si loin des convenances !

— Quand je dis convenances, j'emploie un mot impropre, reprit ma mère. Tout l'être se révolte contre une semblable idée ! Et lorsque Fortin t'a proposé de l'emporter, tu as refusé !

— C'était hâter sa fin...

Elle me regarda avec quelque surprise.

— Hâter sa fin ? En es-tu sûre ? M. le curé l'aurait reçu chez lui.

Elle ajouta douloureusement :

— Il est mort dans l'endroit où mon fils est né, a grandi...

— Et où lui-même eût agi comme moi, ma chère mère. N'en doutez pas !

— Ne dis pas cela !... Christian avait plus d'énergie pour résister à sa sensibi-

lité en lutte avec un sentiment de justice.

A mon tour, je fus surprise, et pourtant, pauvre mère ! il était si naturel que son jugement fût subordonné à ses sentiments ! La douleur a toutes les excuses.

— Si je te dis ma pensée, continua-t-elle, ce n'est pas pour te blâmer, mais pour t'exprimer ma peine.

— Je le sais !... Qui donc vous a appris ce pénible incident ?

— Tout le monde... On ne comprend pas que, soupçonnant cet homme d'être le meurtrier de ton frère, tu aies consenti à le garder chez toi. Beaucoup, maintenant, parlent d'une certitude, non plus d'un soupçon, puisque les choses grandissent démesurément quand elles passent par plusieurs bouches.

Moi qui savais, je ne pouvais protester...

Ma mère n'insista plus, mais mon père, instruit par lettre, m'écrivit :

« Tu as cru bien faire, Marguerite, mais tu as eu tort. »

Le reproche était bien doux, néanmoins il me fit du mal.

Cinq jours après, Olga vint, avec son mari, passer quelques heures à Fleure.

— C'est affreux! me dit-elle. Affreux d'avoir hospitalisé un homme pareil!

— Mais je ne le connaissais pas.. et comment se dérober aux exigences de la guerre?

— Quand tu l'as amené, c'était bien, tu ne savais rien, mais après? En face de tels soupçons, jamais je n'aurais pu... Je ne te comprends pas, Marguerite!

— Alors, chère Olga, ne discutons pas.

— Ne pas discuter?... C'est le meilleur moyen d'avoir raison, me dit Rémy en souriant. Je vous avoue, Marguerite, que tous les sages vous trouveront exagérée. Que d'hommes, dans cette guerre, sont transportés, très malades, d'un point à un autre, sans que leur mal augmente!

Les sages? Lesquels? Ceux qui craignent de se compromettre ou qui redoutent les conséquences pénibles de leurs actes? Je gardai pour moi cette idée, mais je ne suis pas d'avis que l'esprit de conciliation tombe dans la faiblesse. Et puis, à mon sens, notre propre défense renferme un légitime souci de dignité personnelle. Aussi, je répondis en riant à M. de Serdot :

— Votre réponse est discourtoise, mon cher Rémy.

Il se récria, car il est bien élevé et tient encore plus à le paraître.

— Comment, discourtoise?

— Mais oui!... Croyez que je n'ai pas l'habitude de me dérober à une discussion amicale pour me donner raison à moi-même. J'admets les jugements différents du mien, et vous, admettez que je ne partage pas votre idée.

— C'est juste! me dit-il avec une légère ironie, mais soyez convaincue que mon intention n'avait rien de discourtois.

— Oui, mais la forme? dis-je gaiement en lui tendant la main. Sans rancune, mon cher Rémy.

Nos natures sont trop dissemblables pour que nos yeux voient de la même manière les couleurs, les clartés et les ombres. Il ne connaît pas les chemins dont chaque détour s'ouvre sur un horizon nouveau ou une étoile jusque-là inaperçue.

Olga, qui m'examinait, s'écria :

— C'est singulier, Marguerite! tu as beaucoup changé, depuis quelque temps.

— Même de loin, dis-je en riant, la guerre modifie les caractères et donne de l'aplomb.

Le sujet était épuisé, mais, dans la solitude de ma chambre, tant de blâmes m'ont fait pleurer.

Je sais, moi, que j'eusse été comprise de Christian; sa généreuse nature eût suivi son penchant.

En écrivant, j'ai devant moi le *Christ en croix* de Van Dyck. Son admirable physionomie, qui exprime, en même temps, la souffrance, le pardon, l'extase de la tâche divine accomplie, me console et me montre les sommets.

Je revis cette nuit douloureuse où la miséricorde s'est levée à mes yeux comme l'étoile qu'il fallait suivre, et, si c'était à recommencer, je sais que je suivrais l'étoile.

4 août 1918.

4 août!... Quatre années ont passé, et, après une époque si tragique, nous avançons vers le triomphe.

Mon père nous envoie ses inoubliables im-

pressions du 18 juillet. J'aurais voulu les partager, non par l'imagination, mais en les vivant dans la réalité.

« MA CHÈRE ENFANT,

« La voilà donc, la victoire ! Que peuvent-ils faire, maintenant ?

« Bientôt, je vous verrai, car, légèrement blessé et fatigué, il est temps, si c'est possible, que je rentre chez moi.

« De mon repos, je t'envoie mes impressions du 18 ; elles sont celles des milliers de braves qui m'entouraient, de ces jeunes qui s'exaltaient au souffle puissant de la victoire, et, en vérité, je me sentais plus jeune que les plus jeunes.

« Pour aller au repos, notre division avait quitté la forêt de Laigue, où, depuis un mois, nous étions en position. Après un jour de marche, nous arrivions au village de Betz, dans l'après-midi du 14 juillet. Le 15, au matin, j'annonçai que la fameuse attaque boche attendue était enfin déclenchée sur le front de Champagne, des monts à Château-Thierry.

« — Je crois, dis-je en quittant mes hommes, que nous ne moisirons pas longtemps ici. »

« Journée d'anxiété! Vers le soir, nos « radios » nous apportèrent le communiqué boche. Contre son habitude, il n'était pas ronflant :

« Nous avons enlevé la première ligne française et, en certains endroits, atteint la deuxième ligne, etc. »

« On sentait que ce n'était pas ça...

« Dans la soirée, ordre de se tenir prêts à partir : nous devons faire une diversion sur le flanc des Allemands vers Longpont. Tel était le renseignement officiel de la division.

« Mais, officieusement, on disait que Mangin déclarait qu'en trois jours nous aurions repris Soissons. Seulement, ma chère fille, les hommes ont tellement avalé de racontars depuis quatre ans, que ces bruits les laissaient assez sceptiques.

« Cependant, depuis le matin, les Américains ne cessaient de traverser le village en convois ininterrompus. Le service d'ambulance dut attendre plus de trois heures avant

de pouvoir se caser au milieu de ce courant d'hommes, de canons et de caissons.

« Aux premières lueurs du jour, notre colonne atteignit la forêt de Villers-Cotterets.

« Comment oublier l'aube du 16 juillet? Un jeune major que j'aime s'était approché de moi pour me dire avec enthousiasme :

« — Commandant, quel ciel magnifique! Regardez donc!

« Au-dessus de la masse sombre des grands bois, le ciel était éclairé d'une façon extraordinaire.

« Des blocs énormes de nuages blancs teintés de rose couvraient tout l'orient; ils formaient une sorte de pyramide immense qui se détachait sur un fond d'un bleu-vert où commençaient à jaillir de grands rayons d'or.

« — Jamais je n'ai vu un ciel comme celui-là! s'écria mon jeune ami, jamais! C'est un vrai ciel d'apothéose.

« Ses camarades et lui semblaient stupéfaits. J'étais content que ce beau lever de soleil, dans de telles circonstances, leur parût symbolique. Il les émerveillait et, en même temps, leur donnait confiance par je ne sais quelle assimilation joyeuse que nous avons

tous connue dans notre vie, surtout dans notre jeunesse.

« Pourtant, ils ne savaient rien de précis sur les faits vers lesquels nous courions...

« Dans la journée du 16, nous campions sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets.

« L'arrivée de grosses pièces sur rails qui s'installèrent près de nous, sur la voie ferrée, et le spectacle fantastique d'une bande de tanks énormes qui passèrent pour se cacher dans les bois, firent comprendre que notre division était appelée à une action de grande envergure.

« Ces tanks ne ressemblaient pas aux petits Renault, presque « mignons », si on peut employer un pareil qualificatif pour un engin aussi affreux; véritables mastodontes, ils étaient armés d'un canon de 75 et de plusieurs mitrailleuses.

« En passant, les équipages, assis sur le dos de chaque « bête », plaisantaient avec mes hommes.

« Le lendemain, sous une pluie de marmites et d'obus incendiaires, ils allaient écraser les lignes boches et les nids de mitrailleuses.

« Le 17, de très bonne heure, après une nuit sous le feuillage, nous montions prendre position.

« Nous traversâmes Villers-Cotterets, très endommagé, bien différent de ce qu'il était lors de mon premier passage en 1915.

« En approchant de Longpont, la route devenait sinistre : chevaux éventrés, caissons renversés, cadavres de la nuit précédente non encore relevés.

« Peu de bombardement ; la nuit seulement, un tir de harcèlement sur les routes et les carrefours ; le jour, quelque vague obus de part et d'autre, mais rien de terrible.

« Enfin, nous arrivons aux positions indiquées, près du Boche, douze cents mètres environ. Mais l'avantage de la guerre, en forêt, c'est que nous étions complètement « défilés » des vues de l'ennemi. Je te parle, ma chère Marguerite, la langue des militaires.

« Les beaux hêtres sont, d'ailleurs, en triste état. Les troncs qui n'ont pas été fauchés sont déchiquetés par les éclats, et la plupart de ces arbres magnifiques ne revivront pas une autre saison, car les feuilles sont brûlées par les gaz.

« Je m'installai dans une hutte de cantonnier avec mon téléphone. Le poste de secours se plaça de l'autre côté de la route, dans un bout de tranchée; ce détail m'est resté présent parce que je reçus plus tard une égratignure qui fut soignée par mon jeune voisin.

« La journée se passa dans l'attente.

« Les hommes savent un peu, devinent beaucoup, mais rien de net. Enfin, dans la soirée, arrivent les ordres formels : attaque à 4 h. 30, demain matin; après une minute de préparation, l'infanterie sortira.

« L'état-major du groupe travaille fiévreusement pour préparer le « barrage roulant » sur les places directrices; la préparation entière doit se faire à la carte; aucun tir de repérage qui puisse éveiller les soupçons de l'ennemi.

« Que sera la nuit? Si le Boche a des doutes et qu'il déclenche, avant la nôtre, sa contre-préparation offensive, nous serons en très mauvaise posture.

« Le long des routes de la forêt, l'infanterie monte, silencieuse : les Américains d'un côté, les coloniaux du Maroc d'un

autre, les zouaves et les tirailleurs un peu plus loin.

« Avec notre 38°, ce sont des divisions d'élite qui attaqueront : 45° division, les Marocains, deux divisions américaines composées des meilleures troupes de nos alliés; elles ont déjà fait campagne au Mexique.

« L'ombre s'étend très doucement; un coup de canon de loin en loin, un bruit de mitrailleuse, et c'est tout. Les hommes se jettent par terre et s'endorment

« Vers une heure, réveil brutal; un obus éclate près de nous; les morceaux ronflent et frappent de coups secs les arbres ou le sol.

« Pendant une heure, le tir continue; les arbres rougeoient parfois à la lueur de l'explosion, et bientôt le calme revient; ce n'était qu'un vulgaire tir de harcèlement, dont le grave tort avait été de prendre notre carrefour pour objectif.

« Malheureusement, des hommes sont atteints dans l'infanterie qui montait par colonnes compactes; notre poste de secours étant sur le bord de la route, on laisse les blessés à mon major; il les panse à la lueur d'une lampe électrique et, tant bien

que mal, immobilise deux cuisses cassées.

« Il me panse moi-même, un éclat s'étant logé dans les chairs de mon bras gauche. Rien de grave, mais vive douleur, ébranlement plus grand que la douleur.

« — Si nous avons une voiture, il faudra partir avec les blessés, mon commandant.

« — Allons donc !

« Et je mets tant de vigueur dans cette exclamation, qu'il n'ose insister.

« Par quel moyen évacuer ? Les autos américaines, qui devraient être au carrefour, n'ont pu nous rejoindre, embouteillées sans doute le long de la route par les convois qui montent sans arrêt.

« Les malheureux blessés hurlent, se lamentent, et le major me dit :

« — Je n'ose plus approcher de ma petite tranchée, car ma présence réveille leurs supplications. Et, dans quelques heures, il va falloir suivre, du moins, il faut l'espérer.

« Pendant deux heures, il court dans la forêt, en quête d'une auto qui n'arrive pas.

« Il revient désolé, et me trouve dans ma hutte.

« — Vous êtes bien pâle, mon commandant.

« — Bah! bah! dis-je, la pensée tendue vers les événements que j'attends.

« L'heure H approche, mon major l'a presque oubliée dans les soucis poignants du moment.

« — Mais, mon commandant, ma responsabilité...

« — Ecoutez!...

« Deux coups secs et formidables, deux 155 longs; et, comme obéissant à un signal, de tous les coins de la forêt, la canonnade commence, furieuse, folle, inouïe, un hurlement terrible; parfois une légère pause durant laquelle on distingue le claquement des 75 qui, eux, tirent sans arrêt.

Nous nous sommes précipités hors de la cabane; nos oreilles, au bout d'un instant, ne souffrent plus.

« Des hommes grimpent sur un talus, pâles, nerveux, pleins d'une joie bizarre, farouche, mêlée d'inquiétude.

« Nous attendons.

« De temps en temps, un gros craquement de marmite qui s'écrase indique que le Boche

essaie de répondre, mais si peu ! Bientôt, de son côté, c'est fini ! Et seule, la préparation furieuse, formidable, continue avec une rage croissante.

« L'étonnement du premier instant est passé ; nous rions tous, moi le premier, nerveusement, d'ailleurs. Les hommes éprouvent le besoin de remuer, de parler, de dire n'importe quoi.

« J'aperçois mon major, qui aide à caser les blessés dans une voiture enfin arrivée ; les malheureux sont un peu calmés par tant de tonnerre. Il me lance un regard que je feins de ne pas comprendre, bien que je sois loin de me sentir solide.

« Les premiers blessés de l'attaque arrivent : des coloniaux, des zouaves ; le bras en écharpe ou la jambe bandée, ils rapportent les premiers trophées : fusils, revolvers.

« Dans toutes les attaques, les blessés « légers » sont joyeux et, partant, très optimistes ; ils se voient déjà loin des tranchées et confortablement soignés dans un hôpital.

« Mais aujourd'hui, ils exultent !

« — Bravo ! les artilleurs ! Le barrage rou-

« tant a été surprenant ! Qu'est-ce qu'ils en prennent, les Boches !... »

« Une masse affolée, encadrée d'Américains, se précipite sur la route : les prisonniers ! Ces hommes sont hagards, pâles, pleins de boue et de sueur. Ils sont sous l'épouvante du terrible réveil. Certains grimacent un sourire à nos hommes et crient un rauque : « Guerre finie !... »

« Les soldats les regardent sans colère, narquois, un peu méprisants, sans même s'en douter. De temps en temps, un collectionneur arrête une seconde un Boche pour lui enlever la patte d'épaule où il y a le numéro du régiment ; les compagnons du prisonnier, tout en marchant, arrachent eux-mêmes leurs numéros et les jettent aux artilleurs.

« Une Ford s'arrête devant le poste de secours. Sur les coussins, un officier américain, très pâle : il a une balle dans l'aine. Il ouvre un instant les yeux et balbutie, en mauvais français :

« — Boches, très méchants. »

« Ce blessé grave refroidit un peu la joie de mes hommes, qui s'égaient de nouveau, à la vue de nouveaux troupeaux de prisonniers.

« J'annonce qu'il faut s'apprêter à partir ; les sacs sont bouclés.

« La canonnade a diminué d'intensité ; maintenant, seules, les grosses pièces tirent : excellent signe.

« Les Allemands, paraît-il, sont totalement annihilés ; notre 75 file en avant.

« En colonne, avec des heurts, nous traversons d'abord les tranchées d'où notre infanterie est partie ; interligne sinistre où des cadavres, déterrés par les obus, empoisonnent l'atmosphère.

« Nous voici chez l'ennemi, et nous comprenons l'ahurissement des prisonniers. Tout est haché, retourné. Des uniformes feldgrau dans tous les coins ; certain petit bois en regorge.

« Au-dessous de nous, dans la vallée, l'abbaye de Longpont dresse ses élégants arceaux, et le pauvre village étale ses maisons squelettes dont les trois quarts jonchent les rues.

« Voici des mitrailleuses culbutées avec leurs servants, broyés tout autour ; plus loin, un repli de terrain, sorte de petite crevasse où se dressent d'inquiétants talons cerclés

de fer; un énorme trou d'obus d'où un Boche émerge, affalé sur le rebord du cratère, les bras pendants d'un côté, les jambes de l'autre, comme un guignol macabre qu'on aurait oublié après la comédie.

« Un peu plus loin, un « instantané » a éclaté, fauchant tout un groupe. On voit tout cela au milieu des cahots et au balancement des caissons.

« Par-dessus nos têtes, les grosses pièces continuent leurs envois méthodiques sur l'ennemi en retraite.

« Nous avançons, pleins d'une joie folle; joie inconsciente, mais qui nous domine.

« Les Allemands sont en fuite, eux qui menaçaient Paris deux jours auparavant! Ce n'est plus là un succès d'autrefois où l'on avançait de quelques kilomètres pour se stabiliser ensuite.

« Tout craque, juste au moment où les plus optimistes souhaitaient simplement que l'on pût tenir en attendant l'aide plus efficace des Américains au printemps prochain.

« C'est un rêve; le champ de bataille d'horreur ne parvient pas à le troubler.

« Et cependant, voici les premiers morts de chez nous : deux Américains, couchés sur le bord d'un champ de blé, affalés dans cette position si particulière qui fait distinguer la mort à distance. Le blessé, même immobile, ne donne jamais cette impression d'annihilation, d'effondrement total.

« Un petit Breton bretonnant s'arrête devant eux et les regarde longuement. Quelles réflexions s'éveillent dans cette tête primitive? Est-il touché de voir ces deux jeunes gens tués si loin de leur pays sur une terre étrangère? Son sourcil froncé et ses yeux profonds ne trahissent pas une émotion banale.

« Un peu plus loin, d'autres kakis, des tirailleurs, et, de nouveau, des Boches.

« Le long du grand plateau où les splendides moissons brûlent, s'écrasent, et, en quelques oasis, demeurent intactes, ce ne sont qu'énormes cratères, débris de toutes sortes, fusils, mitrailleuses, bidons, casques, étoffes sanglantes, pansements individuels, qui traînent comme de vieux chiffons; des cadavres, des cadavres encore! Notre colonne, pressée d'arriver pour reprendre sa

place dans le concert, en écrase parfois en passant. C'est horrible! nous le supportons sans y penser, mais après, quand on réfléchit...

« L'ennemi commence à se réveiller, à se reprendre, de très loin d'abord. Une pièce à longue portée arrose l'autre versant du plateau. D'instant en instant, nous voyons s'élever comme un petit volcan de terre brune et de fumée grise. Il faudra y passer tout à l'heure, mais, d'ici là, l'objectif pourra changer.

« Nous nous arrêtons quelques heures dans une ancienne ligne de tranchées, destinée à protéger le camp de Paris, construite en 1915 ou 1916. Elle n'a rien protégé en juin, lors du coup de bélier allemand.

« Actuellement, elle est pleine de débris, de boîtes de conserves, de fusils boches, de carton, etc.

« Les pièces se mettent dans des replis et commencent le feu. La route est abritée à cet endroit par un talus assez haut où l'ennemi s'était creusé des abris sommaires.

« Beaucoup d'habitants de ces abris sont étendus là, fauchés par nos rafales ou cloués

par l'infanterie victorieuse. Toujours les mêmes débris, véritable écume du champ de bataille. Je regarde les morts : de forts gail-lards, roux, très blonds, rasés ou imberbes. Plusieurs ont des lunettes rondes, en hon-neur chez les intellectuels allemands.

« En ce moment, je n'éprouve aucun senti-ment de pitié. Que venaient-ils faire chez nous ? « Pourquoi se ruaient-ils sur notre « cher Paris » ? me dit le major. Pourquoi sont-ils venus ravager la France et tuer nos enfants ?

« Des cartes, des lettres traînent ; j'en prends une et j'arrive à déchiffrer : « Mon « cher bon Karl, que ton jour anniversaire « te trouve en bonne santé et en joie. »

« J'ai un froid au cœur. La lettre est vieille de huit jours, et son propriétaire est probablement couché devant moi.

« Machinalement, je saute aux dernières lignes signées *deine Mutter*, et ensuite quel-ques mots d'une vieille écriture tremblée re-nouvelant les vœux, signés : *dein Gross-Fater*.

« Je jette la lettre en souhaitant que le petit-fils ait échappé à la mort. La guerre

est une triste chose, même un jour de victoire.

« Au même instant, un obus passe en sifflant et va éclater cent mètres plus loin au milieu d'une de nos batteries. Dix hommes par terre, dont six sont blessés gravement.

« Un nouvel obus arrive près de nous, une nouvelle colonne de fantassins monte, personne de touché, par miracle.

« Les Allemands, à présent, réagissent vigoureusement contre notre infanterie arrêtée devant Parcy-Tigny. Nous nous engageons dans une route sinueuse qui suit longtemps la voie du chemin de fer. Les arrêts sont fréquents, les éclatements se font plus rapprochés, et c'est chose terriblement énervante pour mes hommes, que d'attendre, au bord du chemin, que les colonnes d'artillerie soient dégagées.

« La nuit est belle au clair de lune. Des odeurs bizarres se mêlent et se succèdent; odeur aigrelette de l'ypérite, odeur fade du sang, odeurs de poudre et d'explosifs qu'on a déversés par milliers, odeur de bois coupés et déjà, — mais surtout évoquée je crois par l'imagination, — odeur de mort.

« Les hommes, joyeux dans la journée, sont

silencieux maintenant. Ils savent que le grand travail reste à faire et que, la surprise passée, l'Allemand redevient le rude adversaire de la veille.

« Nous passons rapidement près d'une batterie de 105 tapie dans un fourré; notre infanterie l'a prise avant que les servants aient pu enlever le couvre-boucle de cuir. Plusieurs des artilleurs, lardés de coups de baïonnette, sont couchés entre les canons. Le reste aura fait « camarade ».

« Les détonations se rapprochent; nous montons une petite côte plantée de sapins rabougris entre lesquels la route serpente, et nous arrivons à la ferme de Montranbœuf que les tirailleurs ont enlevée le matin, une de ces vastes fermes de l'Aisne dont dépendent des kilomètres de plateaux.

« Elle se dresse, lugubre, sous les rayons de la lune; ses murs blancs sont hachés d'éclat et criblés de trous. Toujours des cadavres : des hommes, des chevaux.

Le major s'approche de moi :

« — Mon commandant, que vous êtes pâle ! Vous auriez dû partir avec les dernières voitures.

« — Mon bras me fait beaucoup souffrir, c'est certain ! surtout depuis quelques heures. Ça ne va plus... Vous avez un abri pour votre poste de secours ?

« — J'ai cherché et n'ai rien trouvé.

« — Eh bien ! je vais vous aider. L'adjudant Richard m'a parlé d'une grotte où le régiment colonial du Maroc a établi son poste de secours. Allons-y !

« Nous quittons la ferme, et bien nous en prend ! car, quelques minutes après, les marmites l'arrosent.

« Nos pièces ont déjà ouvert le feu que je suis incapable de commander, et leurs bruits secs alternent avec l'écrasement des 150 qui pleuvent autour de nous. Entre deux « arrivées », des hommes explorent la côte où grimpent les sapins entre des rochers crayeux, blafards sous la lumière de la nuit. On dirait un cimetière planté de cyprès. Malgré la fièvre et la fatigue, j'observe encore, mais un peu comme dans un brouillard, car je suis exténué.

« Quand les obus sifflent, les hommes se couchent ; ils repartent lorsque les éclats sont bien retombés.

Après dix minutes de ce jeu pénible, auquel je suis obligé de me soumettre, nous apercevons une lueur entre deux rochers, c'est l'entrée de la grotte indiquée; elle est déjà pleine de coloniaux.

« Le major panse de nouveau mon bras, et je m'étends comme une masse. Le pauvre garçon et ses infirmiers sont harassés par cette journée de fatigue, surtout d'émotions si variées.

« L'aumônier des coloniaux, l'abbé Bourgard, prêtre admirable, circule au milieu des blessés pour donner à tous consolations et encouragements. Il court sans arrêt, malgré les obus et les balles, des postes de secours centraux aux postes de bataillons. C'est extraordinaire qu'il ne soit pas blessé. Mes yeux se ferment en regardant sa silhouette.

« Tel a été, ma chère fille, ce premier jour de victoire que je suis si heureux d'avoir vécu. »

XII

25 septembre 1918.

Mon père, mis en congé définitif, est auprès de nous depuis trois semaines. Sa blessure, qu'il disait si légère, le fait encore souffrir, mais il n'y pense pas. Il parle de la guerre, des faits héroïques dont il a été le témoin émerveillé, du célèbre 18 juillet, et je vois sans cesse, à travers les grands hêtres condamnés, l'impressionnante montée silencieuse de ces hommes qui allaient à la victoire.

— Nos grands chefs ont raison de répéter que jamais, jamais nous n'aurons assez d'admiration pour nos hommes. Quelle race que la nôtre!

Mon père n'est pas de ceux qui, appuyant sur les défaillances, négligent le principal.

Il juge l'ensemble et dédaigne les petits côtés. Aussi, malgré son antipathie pour les

critiques inconsidérées de l'arrière, malgré son horreur pour les exploités, il juge que, contrairement à la parabole, l'ivraie jusqu'ici est étouffée par le bon grain.

— La tenue de la France est belle, pourquoi appuyer sur le moins bien? Dans toutes les situations, il y a toujours un moins bien.

Lors de son arrivée, je m'inquiétais... Son blâme a, sur mon cœur, un effet si douloureux! Huit jours ont passé sans un mot; je commençais à respirer, à penser qu'il ne parlerait jamais à sa fille de l'action si vivement critiquée, mais, lundi dernier, il m'a dit :

— Viens avec moi à la pointe du Corait.

Le canon ne faisait plus rage comme le jour de ma rencontre avec les officiers, néanmoins, on l'entendait sans arrêt, mais plus sourdement.

Au tournant du coteau, mon père me dit, sans préparation :

— C'est près d'ici, que tu as trouvé cet Allemand?

— Oui... à deux cents mètres environ.

— L'as-tu revu dans la nuit? Ton soupçon s'est-il confirmé?

Je m'attendais si peu à cette question que, dans ma surprise, je demeurai silencieuse.

— Eh bien! Marguerite?

— Laissons ces choses, dis-je doucement, elles sont passées et toujours pénibles.

Mais mon père n'est pas homme à se contenter d'une réponse évasive.

— Je désire savoir, Marguerite, par conséquent, allons droit au but.

— Je suis retournée près de lui, le malheureux mourait seul. Il a, par quelques mots, changé mes soupçons en certitude.

— A-t-il demandé un service?

— Il m'a demandé de prévenir sa femme.

— L'as-tu fait?

— Oui... j'avais promis.

— Rester près du meurtrier de ton frère! Refuser de le laisser partir!... Ta mère, heureusement, ne croit qu'à un soupçon; mais un soupçon lui suffit bien, et à moi aussi, pour juger que jamais ce lâche n'aurait dû rester une minute à Fleure!

Je me recueillis un instant avant de répondre avec un calme qui m'étonnait moi-même :

— Mon cher père, que faites-vous, tous

les jours, pendant la guerre? Vous montez à la hauteur des circonstances, vous vivez dans l'abnégation pratiquée héroïquement. La guerre est pour vous tous l'éclosion de sentiments et d'actes que, sans elle, vous auriez toujours ignorés.

— Est-ce la même chose? Nous défendons la patrie. Mais cet homme, que je voulais punir, meurt chez moi, protégé par ma fille!

Et la colère suffoquait mon pauvre père.

— Il était protégé par plus puissant que votre fille, repris-je, et c'est vous qui l'avez voulu.

— Moi!... Qu'est-ce que tu dis?

Je lui racontai quelques-unes de mes idées dans cette nuit pénible, et j'ajoutai :

— La guerre a conduit cet homme à Fleure, et l'Évangile que vous avez donné pour base à ma vie morale a déterminé ma conduite.

Mon père est essentiellement droit; après un silence qu'il employa à se calmer, il m'attira à lui et m'embrassa.

— Marguerite... ta logique m'a toujours étonné, tu la mènes jusqu'à l'extrême.

Quel bon moment ! Il cicatrisait mes blessures précédentes.

Mon père prit silencieusement mon bras et se dirigea vers Fleure. Mais, presque aussitôt, il s'arrêta pour me dire :

— Cette logique, je la connais depuis longtemps, et je devine ce que je ne vois pas ; tes efforts ont toujours tendu, je le sais, à vivre l'Évangile... Mais, chez toi, quelque chose a changé.

— On a déjà fait cette remarque.

— Tu prends tes décisions sans aucune timidité... Est-ce là le changement ? Je n'en sais rien, dit-il, d'un air rêveur qui me touchait et m'amusait en même temps.

Ce n'est pas la guerre, c'est la douleur qui amène les changements. Elle balaie en partie les petites passions qui nous meuvent si facilement, et le « soi » qu'elles constituent et qui rend timide, n'existe plus que très diminué. On agit sans penser aucunement à l'effet produit par nous et nos actes.

— En partant, mon cher père, vous m'avez donné des responsabilités.

— Oui, oui, mais ce n'est pas cela... Et fous que nous sommes, nous, parents ! nous

ignorons nos enfants, nous oublions que la graine semée par nous devient un arbre si elle rencontre un terrain favorable.

— Que voulez-vous? dis-je gaiement, nos terrains de batailles sont différents. Vous savez, vous, hommes, lutter et mourir héroïquement, c'est votre sommet. Nous, femmes, nous tendons au sommet de la bonté.

Mon père pressa affectueusement mon bras, mais ne répondit rien.

— Nous sommes des effacées, en apparence, continuai-je, mais nous vivons intensivement et autrement que vous, voilà tout!

— En apparence... Ah! tu fais bien d'ajouter cela! dit mon père en riant.

Je ne connais pas de journée dont je garderai plus doux souvenir.

18 octobre 1918.

Déjà mon père, avec les minces éléments dont il dispose, a mis tout en mouvement autour de lui.

Je l'aide, en m'efforçant de ranimer chez moi le feu sacré. Étrange détachement des

choses produit en soi par les cordes brisées !... Pourtant, il faut s'intéresser à l'aménagement nouveau de cette « mauvaise hôtellerie » qui, après tant de ravages, s'appelle la vie.

— Préparons, me dit mon père, préparons ! Nous approchons de la fin.

Et il est partout à la fois pour activer les travaux.

De vieux maçons, que nous avons découverts dans le pays, commencent à rebâtir lentement le village, à cent mètres de l'ancien, qui restera comme le signe tangible de la terrible époque, jusqu'au moment où, recouvert de clématite sauvage et de ronces fleuries, il sera, pour le rêveur, la poussière poétique du passé.

Les qualités énergiques de ma pauvre mère ressuscitent sous la saine influence de cette activité qui ravit le vieux Muray.

« Pour être supérieur à l'heure qui passe, vis dans l'estime de toi-même. »

Et mes parents ne conçoivent pas l'estime de soi-même sans le travail. Ils pensent et penseront toujours que, pour éviter le découragement, il faut travailler comme si rien ne doit jamais finir.

Moi, je me répète que, désormais, l'esprit ne doit pas être plus sympathique au passé qu'à l'intérêt de l'heure présente ». L'esprit contemplatif doit s'écarter pour laisser le passage libre à un esprit bien différent.

C'est la théorie... Mais, en errant dans les bois, dont les feuilles dorées tombent délicatement dans l'air paisible, je me livre, sans scrupules, « aux orgies de la méditation ».

21 octobre 1918.

Avant la guerre, on écrivait :

« L'état du monde est tel et dépend tellement de l'action, que toute chose semble crier à tout homme : « Fais quelque chose, « fais quelque chose. »

Que dirait donc maintenant l'auteur de cette affirmation? Jamais je n'ai mieux compris la loi, la nécessité de l'activité et jamais je n'ai tant aimé, désiré les nonchalances méditatives des longs loisirs.

Vivre dans le calme et entendre la voix de son âme... singulière douceur qui, toutefois, ne viendra qu'après les exigences de l'action.

26 octobre 1918.

Pendant ces dernières semaines, chaque jour marque, pour les Allemands, la date d'une défaite. Il paraît difficile que la situation se prolonge au delà de quelques mois.

« Oui, disent les pessimistes, mais l'après de la guerre? Que se passera-t-il? »

C'est l'inconnu dans l'ère des difficultés.

M. de Serdot, qui voit en noir, nous trace un triste tableau... Il n'est pas resté au ministère et le ménage s'installe dans sa propriété.

De ce côté, nous verrons encore des joies, mais dans la modification des caractères, Olga plus douce, lui, plus irritable, j'aperçois l'ombre que la guerre a étendue sur ce jeune bonheur sans d'ailleurs le détruire.

Que sera l'après?

« On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui », a dit un humoriste.

Aussi, je crois, me plaçant sur le terrain des rationnels égoïsmes, que l'oubli voilera

promptement les horreurs de la guerre et que la jeunesse, sans attendre, voudra être jeune.

Pendant qu'elle dansera, notre cœur, à nous, les frappés, vivra dans les souvenirs et, après son vol vers les tombes abritées sous les peupliers remuants, il rentrera dans ses solitudes en écoutant le doux appel :

« Venez à moi vous tous qui souffrez... »

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ROMANS

Maurice BARRÈS

de l'Académie française

La Colline inspirée.
Du Sang, de la Volupté et de la Mort.
Le Jardin de Bérénice.
Amori et Dolori sacrum.
Les Déracinés.

Henry BORDEAUX

de l'Académie française

La Résurrection de la chair.
La Chair et l'Esprit.
La Maison morte.
Une honnête femme.

Charles DE BORDEU

La Terre de Béarn.

Paul BOURGET

de l'Académie française

Un Drame dans le monde.
Le Démon de midi. 2 vol.
Le Disciple. — Un Divorce.
L'Emigré. — L'Etape 2 vol.
Mensonges. — Némésis.
Le Sens de la mort. — Lazarine

Gaston CHÉRAU

Valentine Pacquault. 2 vol.

Th. DOSTOÏEVSKY

Le Crime et le Châtiment.
Les Frères Karamazov. — L'Idiot.
Souvenirs de la Maison des Morts.
Les Possédés. 2 vol.

Jean DUFOURT

Sur la route de lumière. — Marielle.
Grâce ou la chatte sauvage.

Eugène FROMENTIN

Dominique.

J.-K. HUYSMANS

La Cathédrale. — Là-bas. — L'Oblat.
Les Foules de Lourdes. — En route.

Edmond JALOUX

Le reste est silence.

Francis JAMMES

Le Livre de saint Joseph.

Lily JEAN JAVAL

Le Brasier.

Henri LAVEDAN

Irène Olette. — Gaudias.

Maurice LE GLAY

Le Chat aux oreilles percées. *Roman marocain*,

Charles LE GOFFIC

L'Abbesse de Guérande.
L'Illustre Bobinet.

LÉVIS MIREPOIX

Le Seigneur inconnu, *roman*.

Pierre LHANDÉ

Les Mouettes. — Lhuis.

André LICHTENBERGER

Le Cœur est le même. — Biche.
Juste Lobel, Alsacien.

Paul MARGUERITTE

L'Autre Lumière. — Nous, les mères..

Ernest PÉROCHON

Nêne. (*Prix Goncourt 1920.*)
Les Creux-de-Maisons.
Le Chemin de plaine.

Jean RAMEAU

L'Arrivée aux étoiles.

Elissa RHAÏS

Les Juifs. — Saâda la Marocaine.

J.-H. ROSNY aîné

Le Félin géant. — Marthe Baraquin.

Isabelle SANDY

L'Heure folle.

J. et J. THARAUD

La Maîtresse servante.
La Tragédie de Ravailac.

Claude VARÈZE

L'Indissoluble.,

V^{te} E.-M. DE VOGÜÉ

Jean d'Agrève. — Le Maître de la mer.
Les Morts qui parlent.